



NAZIONALE

FONDO
DORIA

III

137/3

NAPOLI

VITTORIO EM. III





ROLAND

FURIEUX,

POÈME HÉROÏQUE,

DE L'ARIOSTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXVI.

961851

Fondo Dorin 137¹³







ROLAND

FURIEUX.

CHANT XXIV.

Si jamais vous mettez le pied sur les gluaux de l'amour, faites tous vos efforts pour l'en tirer promptement, & gardez-vous d'y laisser prendre vos aîles. Cet amour si vanté n'est, au jugement de tous les sages, qu'une pure folie. Tout le monde, il est vrai, ne devient pas furieux comme Rôland; mais chacun donne quelques signes de déraison. Est-il, par exemple, rien de moins sage, que de se sacrifier continuellement pour une autre être? Les effets de cette manie ne sont pas tous les mêmes; mais ils partent tous du même principe. C'est une vaste forêt, où tous les voyageurs doivent nécessairement égarer leurs pas, mais où chacun erre par des routes différentes; en un mot, vieillir dans l'amour, c'est, sans parler des autres maux dont on est accablé, mériter continuellement des fers & des chaînes. Mon ami, me dira sans doute quelqu'un, vos conseils sont excellens, & vous ne pourriez

mieux faire que de les suivre. Je sens tout le prix de cèt avis ; & maintenant que je suis dans un de mes intervalles de raison , je me promets bien de le mettre à profit , & de me tirer d'une joûte aussi dangereuse ; mais le mal est si invétéré , que je ne répons pas de le faire aussi promptement que je le desirerois.

Mais revenons-en à la fuite de notre récit. Je vous disois , dans l'autre chant , que forcené d'amour , Roland , après s'être dépouillé de ses armes , avoit jetté son épée loin de lui , & déchiré ses vêtemens , déracinoit les arbres , & faisoit retentir au loin les échos des rochers & de la forêt. La mauvaise étoile de quelques bergers , ou plutôt leurs anciennes fautes les attirèrent dans ce lieu. Quand ils virent de plus près l'étonnante vigueur de ce fol , ils voulurent prendre la fuite ; mais comme il arrive dans une crainte soudaine , ils ne savoient de quel côté porter leurs pas. Roland en poursuit un , le saisit , & lui enlève la tête avec autant de facilité que l'on détache de l'arbre un fruit mûr , ou la brillante fleur qui précède le fruit. Il prend ensuite par le pied le corps de ce malheureux , & s'en sert comme d'une massue pour étendre sur la terre deux de ses compagnons , qui vraisemblable-

ment ne s'en relevèrent jamais. Les autres qui avoient de meilleures jambes ou plus de jugement se sauvèrent. Le comte les auroit facilement atteints , mais il s'étoit déjà jetté sur leurs troupeaux. Epouvantés par ce funeste exemple , les laboureurs abandonnent dans les champs la charue & la faux tranchante. Ils ne se croient pas en sûreté sur les arbres , ils montent sur le toit des maisons & sur le faite des temples. De-là ils contemplent en gémissant l'horrible fureur du comte qui se jette sur leurs troupeaux , tue leurs chevaux & leurs bœufs à coups de pied & de poing , & les déchire de ses ongles & de ses dents. Les meilleurs coursiers peuvent à peine lui échapper par la fuite.

Déjà l'on s'assemble dans les villages voisins, l'air retentit de cris & du bruit des instrumens champêtres, mais sur-tout du son de l'airain ébranlé dans les temples. En même tems l'on voit des millions de paysans armés de lances, d'épieux, d'arcs, de frondes, descendre des montagnes ou sortir des vallons pour venir attaquer le comte. Comme les flots soulevés par le vent du midi, semblent d'abord se jouer sur le bord de la mer,

6 ROLAND FURIEUX.

mais bientôt ils s'amoncelent, deviennent plus impétueux, & les vagues blanchissantes couvrent au loin le rivage; ainsi la troupe grossière de ces payfans qui descend des montagnes, pour attaquer le comte, s'accroît à chaque instant. Il commença par tuer une vingtaine de ceux que le hazard lui fit tomber entre les mains, les autres effrayés croient qu'il est beaucoup plus sûr de l'attaquer de loin. Mais en vain le fer l'atteint & le frappe. Son corps est impénétrable à tous les traits. L'arbitre des cieux qui destinoit Roland à défendre sa sainte foi, l'avoit rendu invulnérable. Ce brave chevalier eut alors succombé, s'il eût pu mourir, & il eut appris à ses dépends, combien il étoit dangereux d'abandonner ses armes, & de conserver son audace.

Cette foule ennemie, convaincue que tous ses efforts étoient inutiles, se dissipa promptement, & Roland à qui personne ne résistoit, prit le chemin d'un hameau voisin. Il n'y trouva personne. La crainte en avoit déjà chassé tous les habitans. Ils y avoient laissé beaucoup d'alimens grossiers & convenables à des bergers. Le comte affamé par un long jeûne, & aveuglé par sa fureur, se jette

indifféremment sur tout ce qu'il rencontre , sans discerner le gland du pain , ou les viandes cuites des chairs crues. Il parcourt ensuite cette contrée en donnant la chasse aux hommes & aux bêtes. Souvent il prenoit à la course le chevreuil agile , ou le cerf rapide. Souvent il attaquoit des ours ou des sangliers. Il luttoit contre eux tout nud , les terrassoit & dévorait avidement leurs chairs palpitantes. Après avoir ainsi parcouru la plus grande partie de la France , il arriva un jour à un pont sous lequel couloit un grand fleuve , dont le lit étoit profond & les bords escarpés. On avoit bâti à l'entrée une tour , d'où l'on découvroit au loin tout le pays. Dans un autre moment vous saurez ce qu'il y fit ; mais avant tout j'ai à vous entretenir du prince d'Ecosse.

Après le départ du comte , Zerbin resta encore quelque tems dans le même endroit , & prit ensuite au petit pas la route que Roland avoit tracée. Il n'avoit pas fait deux milles , qu'il vit venir vers lui un homme lié sur un petit cheval , & conduit par deux chevaliers armés de toutes pièces. Isabelle & son amant reconnurent ce prisonnier dès qu'ils en furent plus près. C'étoit Odoric de Bis-

caye , ce loup dévorant à qui on avoit confié une timide brebis. Zerbin l'avoit choisi entre tous ses amis pour remettre entre ses mains sa maîtresse , persuadé que dans cette occasion il conserveroit pour lui la même fidélité qu'il lui avoit toujours témoignée.

Dans ce moment Isabelle racontoit à son amant , tout ce qui s'étoit passé depuis qu'elle s'étoit embarquée. Elle lui disoit comment elle s'étoit sauvée dans un esquif , avant que son vaisseau fût brisé contre les écueils. Elle lui parloit aussi des violences d'Odoric ; & du séjour qu'elle avoit fait dans la caverne. Elle n'avoit pas encore fini son récit , qu'elle découvrit le perfide Odoric. Les deux chevaliers qui le conduisoient reconnurent sur le champ Isabelle , & soupçonnèrent que celui qui l'accompagnait étoit son amant & leur maître ; mais ils n'en doutèrent plus , lorsqu'ils virent sur son bouclier les armes de son illustre maison , & qu'ils purent distinguer ses traits. Aussitôt ils descendent de cheval , ôtent leur casque , se jettent à ses pieds , & embrassent ses genoux. Zerbin les regarde , & voit avec le Biscayen , Corebe & Almont , qu'il avoit donnés à Odoric pour com-

pagnons dans son entreprise. Seigneur, lui dit Almont, puisque la bonté divine permet que je vous retrouve avec Isabelle, vous n'ignorez pas, sans doute, les raisons qui m'ont fait charger de fers ce perfide. Celle qu'il a si cruellement outragée, a dû vous apprendre par quelle ruse le traître a su m'abuser, & comment il a ensuite blessé le jeune Corebe, qui vouloit s'opposer à ses infâmes desseins. Mais comme cette princesse n'a pu ni voir, ni entendre ce qui s'est passé depuis mon retour, je prendrai la liberté de vous le raconter.

J'accourois au grand galop, de la ville à la mer, avec des chevaux que je m'étois hâté de trouver. Je regardois toujours devant moi, pour voir si je ne découvrois pas ceux au-devant de qui je venois. J'arrive sur les bords de la mer à l'endroit où je les avois laissé; je regarde de toutes parts, & je n'apperçois rien, si ce n'est des traces récemment imprimées sur le sable. Je les suis. Elles me conduisent dans une forêt, où les cris de Corebe, qui étoit étendu sur la terre, frappent mes oreilles. Je vole à lui, je lui demande ce que sont devenus la princesse & Odoric, & qui l'a mis dans cet état? Dès que je sus l'horrible perfidie de son

compagnon, je m'enfonçai dans le bois pour tâcher de joindre ce scélérat ; mais toutes mes recherches furent inutiles , & je finis par retourner à l'endroit où j'avois laissé Corebe. La terre étoit baignée de son sang ; & pour peu qu'on eût tardé plus longtems à le secourir , il eut fallu s'occuper de sa sépulture , & non de sa guérison. Je le fis transporter à la Rochelle dans la maison d'un de nos amis communs , où il fut bientôt rétabli de sa blessure , par les soins d'un homme habile dans l'art de traiter les plaies. Nous nous pourvûmes ensuite d'armes & de chevaux , & nous partîmes pour chercher Odoric , que nous trouvâmes à la cour d'Alfonse , roi de Biscaye.

La justice de ce prince m'accorda le champ clos contre ce traître. Nous combattîmes , & la bonté de ma cause , ou plutôt peut-être la fortune qui dispose à son gré de la victoire , fit qu'Odoric succomba sous mes coups , & devint mon prisonnier. Le roi , qui connoissoit son forfait , me permit de disposer de son sort. Je n'ai voulu ni le faire mourir , ni lui rendre la liberté ; & sur le champ j'ai pris la résolution de le charger de fers , & de vous l'amener. C'est à vous , seigneur , de juger

s'il doit subir la mort, ou tout autre peine. Comme j'avois appris que vous étiez à la cour de Charles, le desir de vous trouver conduisoit ici mes pas, & je remercie le ciel qui permet que je vous rencontre dans l'endroit où je l'espérois le moins. Je lui rends encore plus de graces, de ce que je retrouve avec vous Isabelle, qui vous a rejoint, je ne fais par quels moyens; car je craignois que le crime de ce traître ne vous en eût privé pour jamais.

Zerbin, attentif au discours d'Almont, l'écoute sans l'interrompre, & porte sur le traître Odoric des regards moins irrités qu'affligés de ce qu'il avoit si mal répondu à tant d'amitié. Lorsqu'Almont eût terminé son récit, le prince d'Ecosse garda le silence pendant quelques momens. Il ne pouvoit pas concevoir que celui de tous les hommes qui avoit le plus de raison de lui être fidèle, l'eût si indignement trahi. Enfin il sort de ce long étonnement par un profond soupir, & demande au prisonnier, si ce qu'Almont venoit d'avancer contre lui étoit vrai. Le perfide se jette aux genoux de son maître, & lui dit: Seigneur, tous les hommes sont sujets à commettre des fau-

tes, la seule différence qu'il y ait entre l'homme vertueux & l'homme abandonné au vice, est que l'un cède toujours à ses penchans quelques foibles qu'ils soient; mais quelquefois l'autre, après avoir rendu bien des combats, est subjugué par un ennemi plus puissant que lui. Si vous m'aviez confié la garde d'une de vos forteresses, & qu'au premier assaut, sans livrer aucun combat, j'eusse rendu la place & laissé arborer les enseignes ennemies, vous pourriez m'accuser à juste titre de lâcheté, ou ce qui est encore plus odieux, de trahison; mais si j'eusse cédé après une longue défense, loin d'encourir le blâme, je mériterois des éloges. Plus un ennemi est puissant, plus il est facile au vaincu de justifier sa défaite. La foi que je vous devois étoit une citadelle défendue par de forts remparts; mais en vain j'ai employé pour la conserver toute la prudence & le bon sens que j'ai reçu de la nature, il a fallu céder à une force irrésistible.

Ainsi parla le coupable Odoric. Il ajouta encore plusieurs autres raisons, pour prouver qu'il avoit été poussé à cette action par le plus puissant des aiguillons, & non par un léger desir. Si jamais les

humbles prières purent éteindre la colère dans un cœur irrité , ce fut dans cette occasion ; car Odoric n'oublia rien pour fléchir Zerbin. Ce prince toujours sensible, hésite, s'il doit tirer vengeance d'une aussi cruelle injure, ou la pardonner. Les forfaits de ce perfide excitent son ressentiment, & l'engagent à le faire périr ; mais le souvenir de l'amitié qui les avoit unis pendant si longtemps , fait succéder dans son cœur attendri la pitié aux fureurs de la haine , & le porte à la clémence.

Pendant que le prince d'Écosse incertain , ne fait s'il doit relâcher Odoric , ou le garder dans les fers ; le faire mourir , ou lui imposer un autre châtiment , le palefroi que Mandricard avoit privé de sa bride, accourt en hennissant & apporte la vieille , qui quelques momens auparavant , avoit pensé faire périr si cruellement Zerbin. Ce cheval qui avoit senti de loin les autres , avoit précipité sa course pour les joindre , & emportoit avec lui Gabrine , qui pleuroit & appelloit avec de grands cris à son secours. Dès que Zerbin la reconnut , il leva les mains vers le ciel , pour le remercier de ce qu'il remettoit en son pouvoir les

deux seules personnes dont il eût à se plaindre. En même tems il donna ordre d'arrêter cette malheureuse jusqu'à ce qu'il eût décidé de son sort. Son premier mouvement fut de lui faire couper le nez & les oreilles, pour qu'elle servît d'exemple aux scélérats, pendant le peu de tems qui lui restoit à vivre, ou même de la faire mourir, & de laisser son cadavre en proie aux vautours. Après avoir réfléchi sur divers genres de supplices qui se présentèrent à son esprit, il se retourna vers ses deux fidèles courtisans, & leur dit :

Je veux bien laisser la vie à ce traître. S'il n'est pas digne d'une grace entière, il ne mérite pas non plus le châtiment le plus rigoureux. Son crime est un effet de l'amour, & on doit quelque indulgence aux plus coupables excès lorsqu'ils partent de ce principe. Cette funeste passion a renversé des têtes plus saines que la sienne, & a fait commettre de plus grandes fautes à des hommes qui le surpassoient de beaucoup en prudence. On doit lui pardonner. C'est moi seul qu'il faudroit punir d'avoir été assez aveugle pour lui confier un semblable dépôt, & pour n'avoir pas réfléchi qu'une paille légère ne sauroit résister à un feu violent. Il

s'adressa ensuite à Odoric, & lui dit : En punition de ta faute, je te condamne à passer un an dans la compagnie de cette vieille, sans qu'il te soit permis de la quitter un seul moment. Qu'on la trouve avec toi la nuit, le jour, en quelque endroit que tu portes tes pas. Tu la défendras jusqu'à la mort contre tous ceux qui voudront lui faire quelque insulte. Je veux aussi, que soumis à ses ordres, tu combattes contre tous les chevaliers qu'il lui plaira de te désigner, & que pendant ce tems tu parcoures la France entière, de province en province.

Tel fut le châtiment d'Odoric. Si son forfait méritoit la mort, c'étoit creuser sous ses pas un précipice qu'il lui étoit bien difficile d'éviter. La vieille avoit nui à un si grand nombre de personnes, qu'il étoit impossible à celui qui l'accompagnait, de ne pas avoir de fréquens combats à soutenir contre les chevaliers errans. Ainsi tous deux devoient être également punis, l'une pour ses crimes passés, l'autre pour prendre à tort la défense d'une aussi méchante femme. Odoric s'engagea par un serment redoutable à remplir ces conditions ; Zerbin l'assura que s'il y manquoit,

& que le hazard le fit ensuite retomber entre ses mains , il le condamneroit aux plus cruels supplices sans se laisser fléchir par ses prières. Il dit ensuite à Corebe & à Almont qu'ils pouvoient le laisser en liberté. Corebe délia ce perfide du consentement d'Almont ; mais lentement & avec répugnance , comme s'il regrettoit de se voir privé d'une vengeance sur laquelle il comptoit. Odoric partit ensuite avec la vieille. Turpin ne dit pas ce qu'ils devinrent ; mais un autre historien raconte la suite de cette aventure. Cet auteur , dont je tairai le nom , rapporte qu'avant la fin de la journée , Odoric, violant tous ses sermens, passa un lacet au col de Gabrine , & la suspendit à un arbre. Il ajoute que l'année n'étoit pas encore révolue , lorsqu'Almont rencontra le parjure , & le traita de même.

Zerbin qui avoit suivi les traces du Paladin , & qui ne vouloit pas le perdre de vue , envoya le fidel Almont donner de ses nouvelles à ses troupes qui devoient être fort inquiettes sur son fort. En même tems il le chargea , ainsi que Corebe , de plusieurs autres messages , & il resta seul avec Angélique. Le prince d'Ecosse & sa belle maîtresse étoient

étoient si attachés au vertueux Paladin, & avoient tant d'envie de savoir s'il avoit rencontré le Sarafin qui l'avoit fait tomber de cheval avec sa belle, qu'ils résolurent de ne retourner à l'armée qu'au bout de trois jours. C'étoit le terme pendant lequel Roland s'étoit engagé à attendre le chevalier qui combattoit sans épée. Zerbin se rend dans tous les lieux par où le comte a passé : enfin il se détourne un peu du chemin, & il arrive auprès de ces arbres autrefois chargés de caractères tracés par la main de l'ingrate Angélique. Ils étoient abattus, on avoit aussi comblé la fontaine & mis le rocher en pièces.

Pendant qu'il considère le ravage que la fureur du comte avoit exercé dans ces beaux lieux, il apperçoit au loin quelque chose qui jette de l'éclat. Il y court, & reconnoît la cuirasse de Roland. Il retrouve à quelque distance son casque. Ce n'étoit pas celui de l'Africain Almont. Il entend les hennissemens d'un cheval, il regarde, & voit Brededor qui païssoit l'herbe. Son frein étoit suspendu à ses arçons ; il cherche Durandal dans la forêt, & la trouve dons son fourreau. Il apperçoit aussi la cotte d'armes du Paladin, mais dé-

chirée & éparfe en lambeaux dans les brouffailles. Isabelle & Zerbin , également surpris & affligés , regardent ces dépouilles les larmes aux yeux. Ils ne favent que penfer de cette aventure , & ils étoient bien éloignés de fe douter que Roland eût perdu le fens. S'ils avoient découvert quelque goutte de fang , ils auroient pu croire que le comte avoit été tué.

Dans ce moment ils voient s'avancer vers eux , le long du canal un berger effrayé. Ce malheureux avoit vu du haut d'un rocher le comte transporté de fureur , jeter fes armes , déchirer fes vêtemens , massacrer les bergers & leurs troupeaux , & dévaster les champs. Zerbin interroge ce villageois , qui lui apprend tout ce qui s'étoit paffé. Le jeune prince d'Ecoffe confterné en croit à peine des preuves auffi frappantes. Quoi qu'il en foit , il descend de cheval , & le cœur ferré de douleur & de compaffion , il ramaffe en pleurant ces triftes débris épars dans divers endroits. Isabelle met auffi pied à terre , pour aider fon amant à raffembler les armes de leur bienfaiteur.

Pendant qu'ils s'occupoient de ces foins , il survint une jeune beauté fort affligée , & qui pouffoit

de profonds soupirs. C'étoit, si vous êtes curieux de le savoir, & de connoître la cause de sa douleur, l'aimable Fleurdelis qui demandoit partout des nouvelles de son amant. Brandimart l'avoit laissée dans Paris sans lui rien dire. Après y avoir attendu son retour pendant sept ou huit mois, elle avoit parcouru pour le trouver tout l'espace qui s'étend entre les Alpes & les Pyrénées. Elle l'avoit cherché partout, excepté dans le palais de l'enchanteur Atlant où il étoit; si le hazard l'avoit conduite dans ce dédale, elle l'y auroit vu errer avec Gradasse, Roger, Bradamante, Ferragus & Roland. Lorsque l'effroyable son du cor d'Astolfe eût chassé de son palais Atlant, ainsi que tous ses prisonniers, Brandimart avoit porté ses pas vers les murs de Paris; mais Fleurdelis l'ignoroit. Cette jeune princesse, que le hazard avoit conduite dans ces lieux, reconnut facilement les armes de Roland, ainsi que Briedor, son cheval, qui, privé de son maître, païssoit dans la forêt. Elle contemple aussi le désastre dont le berger témoin des fureurs du comte, lui avoit déjà fait un fidele récit. Lorsque Zerbin eût rassemblé toutes les armes du comte, il en fit une espèce de trophée, qu'il suspendit à

un pin ; & pour les faire respecter de tous les chevaliers français ou étrangers , il écrivit au-dessus ces mots : *Armes du paladin Roland*. C'est-à-dire , que personne n'ait la témérité d'y porter une main téméraire , s'il n'est en état de se mesurer contre Roland.

Le prince d'Ecosse remontoit à cheval après avoir terminé cette action si digne de louanges , lorsque le fier Mandricard survint. Il voit le pin orné de ces superbes dépouilles , & demande à Zerbin ce que c'est. Celui-ci lui raconte la funeste nouvelle qu'il vient d'apprendre. Alors le Tartare , transporté de joie , s'approche du pin , & en enlève l'épée. Personne , dit-il , en même tems , n'a droit de blâmer mon action. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette épée m'appartient , & l'on peut sans injustice reprendre son bien partout où le hazard le fait rencontrer. Roland , qui n'ose me la disputer a pris le parti de l'abandonner ; voilà pourquoi il contrefait l'insensé ; mais sa lâcheté ne doit pas me priver de mes droits. Arrête , lui cria Zerbin , arrête , ou prépare-toi à combattre. Si c'est ainsi que tu t'es emparé des armes d'Hector , tu les a dérobées , & non pas conquises. Sans en dire davantage , ces deux braves guerriers fon-

dent l'un sur l'autre. A peine le combat est-il commencé, que déjà leurs armes ont retenti de mille coups. Plus prompt que l'éclair, Zerbin fait sauter son cheval à droite & à gauche, pour éviter les coups de Durandal. Si une fois l'épée de Roland le frappe, il est bien sûr d'aller joindre les ombres amoureuses qui errent dans l'Elisée, au milieu des bosquets de myrthe. Tel un chien agile, lorsqu'il voit l'animal qui se nourrit de gland, s'écarter du troupeau, tourne autour de lui pour le déchirer de sa dent meurtrière; celui-ci l'attend de pied ferme, & se prépare à le saisir au premier faux pas. Ainsi Zerbin, toujours l'œil fixé sur cette arme terrible, cherche à sauver son honneur & sa vie, & porte des coups à son adversaire dans le moment où il évite les siens. L'épée du Sarasin, foit que ses coups portent ou non, siffle dans les airs comme un vent des Alpes, qui engorgé entre deux montagnes, ébranle les forêts dont il renverse les arbres, ou fait voler dans les airs les ramaux brisés.

Zerbin évite, ou pare plusieurs coups; mais à la fin le fer redoutable l'atteint à la poitrine, au défaut de son bouclier & de son épée. Sa cuirasse

étoit de la meilleure trempe , ainsi que son plastron ; mais ils ne résiste pas au tranchant de cette terrible épée , qui brise , en tombant sur la selle , tout ce qu'elle rencontre. Si le coup n'eût porté un peu bas il coupoit Zerbin par le milieu du corps , comme un foible roseau ; mais il ne fit qu'effleurer la peau , & il entra à peine dans les chairs. Cette plaie peu profonde s'étendoit beaucoup , & le sang de Zerbin , qui sort en abondance , teint ses armes brillantes d'une couleur vermeille. C'est ainsi que souvent j'ai vu la main plus blanche que l'albâtre , qui se plaît à me percer le cœur , semer un tissu d'argent de flocons de pourpre. Il ne sert de rien à Zerbin d'exceller dans l'art des combats , & d'avoir beaucoup de force , & encore plus de courage , le roi de Tartarie l'emporte par sa vigueur & par la supériorité de ses armes.

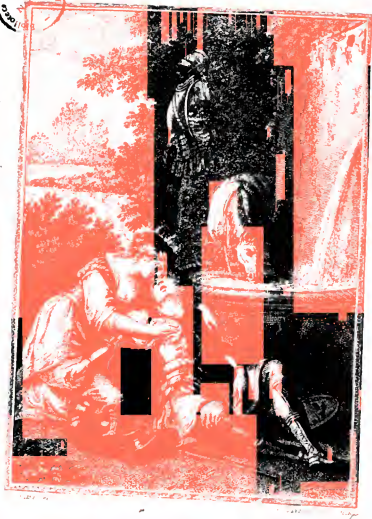
A la vue de cette blessure qui paroissoit beaucoup plus dangereuse qu'elle ne l'étoit réellement , le cœur d'Isabelle se glace d'un froid mortel. Outré de dépit , Zerbin sent se renouveler son audace & son courage , & se livre tout entier aux mouvemens de sa fureur. Il prend son épée à deux

mains , & il en frappe de toute sa force son ennemi
 sur le haut de son casque. La violence du coup fit
 ployer la tête du superbe Sarasin jusque sur celle
 de son cheval , & si son casque n'eut été enchanté ,
 il avoit la tête fendue. Mandricard se relève avec
 fureur ; & dans l'instant il hausse son épée pour la
 faire retomber sur le casque de son adversaire , &
 le pourfendre jusqu'à la ceinture. Zerbin , attentif
 à tous ses mouvemens , détourne un peu son che-
 val sur la droite ; mais il ne peut le faire assez
 promptement pour éviter le fatal tranchant. Du-
 randal atteint son bouclier , & le partage en deux
 parties égales ; elle rompt l'acier qui lui défend le
 bras , le blesse dans cette partie , & retombe sur
 sa cuisse , dont le sang ruissèle.

Zerbin fait d'inutiles efforts pour pénétrer l'ar-
 mure du Tartare. Elle ne conserve pas même l'im-
 pression de ses coups. Son adversaire qui a sur lui
 un avantage décidé , l'a déjà blessé en sept ou huit
 endroits. Son bouclier est brisé ainsi que la moitié
 de son casque. Il perd son sang à grands flots , &
 déjà les forces lui manquent ; mais il ne s'en ap-
 perçoit pas encore. Son grand courage soutient
 son corps débile. Cependant sa maîtresse mou-

rante d'effroi, s'approche de Doralice, & la conjure, au nom du Ciel, d'employer ses soins pour faire cesser ce combat. Doralice aussi honnête que belle, & qui d'ailleurs n'étoit pas parfaitement tranquille sur l'événement, consent à répondre aux desirs d'Isabelle, & engage son amant à suspendre ses coups. Zerbin cédant aussi aux instances d'Isabelle, bannit de son cœur tout sentiment de haine & de vengeance, & se laisse emmener par sa maîtresse sans terminer cette entreprise. Fleurdelis, indignée de voir l'excellente épée du comte si mal défendue, en gémit en silence. Dans son dépit elle pleure & se frappe le sein. Avec quelle ardeur elle desire que son cher Brandimart se trouve dans ces lieux ! Si elle a le bonheur de le rencontrer, elle se promet bien que le fier Sarasin ne se vantera pas longtems de sa conquête. Elle cherche toujours envain cet amant si chéri ; & comme il étoit déjà de retour dans Paris, elle s'en éloigne de plus en plus. Enfin, après bien des courses dans les plaines & à travers les forêts, elle arriva sur les bords d'une rivière, où elle vit & reconnut l'infortuné Roland. Mais revenons à Zerbin,





Il se croit si coupable pour avoir laissé Durandal au pouvoir d'un autre, que cette douleur l'emporte sur celle de ses blessures, quoiqu'il puisse à peine se tenir sur son cheval par la quantité de sang qu'il a perdu & qu'il perd encore. Bientôt le feu qui le soutenoit s'éteint avec le reste de sa colère, & ses douleurs deviennent si vives, qu'il sent déjà se tarir en lui les sources de la vie. Trop faible pour continuer sa route, il descend de cheval, & s'arrête au bord d'une fontaine. Isabelle, désespérée, le voit mourir faute de secours, & ne sait comment lui en procurer. Dans ce désert, éloigné de toute habitation humaine, la pitié ou l'argent ne pouvoient engager personne à la servir. Elle se répand en plaintes inutiles, & accuse la rigueur du ciel & de la fortune. Ah ! disoit-elle, pourquoi l'impitoyable mer a-t-elle respecté mes jours lorsque je me confiai à ses flots ? Zerbin tourne sur sa maîtresse des regards languissans, & paroît encore plus sensible à son affliction qu'aux douleurs qui le conduisent au tombeau.

Cher objet de ma tendresse, lui dit-il, puisse-je conserver votre amour après ma mort, comme vous allez entendre l'expression sincère de mes

sentimens ! Je regrette peu la vie. Tout ce qui m'afflige c'est de vous laisser dans ces déserts seule & sans guide. Si je voyois mon dernier moment s'approcher sans avoir rien à redouter pour vous , je mourrois au comble du bonheur , puisque j'expire entre vos bras. Mais mon cruel destin veut que je vous abandonne dans cette solitude , & que j'ignore en quelles mains vous allez tomber. Voilà , j'en jure par vos beaux yeux & par vos tresses blondes , ce qui me fait descendre sur les sombres bords le désespoir dans le cœur. L'idée de vos malheurs sera certainement le plus cruel tourment que je puisse y souffrir. Isabelle , baignée de pleurs , se penche sur son amant & presse de sa bouche les lèvres de Zerbin qui commençoient à pâlir , comme une rose , que l'on a tardé à cueillir , se flétrit sur sa tige épineuse. Cher amant , lui répond-elle , bannissez ces allarmes , & ne croyez pas qu'Isabelle puisse vous survivre. Je vous suivrai par tout , soit au ciel , soit dans les enfers. Nos ames ont été trop intimement unies pour se séparer jamais. Dès que j'aurai vu vos yeux se fermer à la lumière , ma douleur , ou , si elle n'est pas assez prompte , ce feu terminera mes jours. Peut-être plus heureux après

notre mort que pendant leur vie , nos corps trouveront-ils quelqu'un qui par pitié les réunira dans le même tombeau !

En finissant ces mots , elle approche ses lèvres de la bouche mourante de Zerbin pour recueillir ses derniers soupirs. Alors Zerbin rassemble le peu de forces qui lui restent , & lui dit d'une voix débile : O vous , qui fûtes si chère à mon cœur ! au nom de cet amour qui vous fit abandonner votre patrie & la maison d'un pere , pour me suivre dans des climats lointains , je vous supplie , je vous conjure , & même si j'eus jamais quelque empire sur vous , je vous ordonne de vivre autant qu'il plaira au ciel de conserver vos jours. N'oubliez jamais que l'infortuné Zerbin vous a aimée autant qu'il fut possible d'aimer. Le ciel prendra sans doute soin de votre honneur , comme il l'a déjà fait , lorsque pour vous tirer d'entre les mains des brigands , il conduisit les pas de Roland dans la caverne où vous étiez renfermée. Il vous avoit déjà sauvée du naufrage , & garanti des violences du perfide Odoric. Mais si vous vous trouvez dans des circonstances encore plus fâcheuses que la mort elle-même , alors choisissez le moindre des deux maux.

Le prince d'Ecosse prononça ces derniers mots d'une voix si foible qu'Isabelle ne put les entendre, & il s'éteignit comme la foible lueur d'un flambeau dont la cire est entièrement consumée. Qui pourroit peindre la douleur de la sensible Isabelle, lorsqu'elle vit étendu dans ses bras le corps pâle & glacé de son cher Zerbin? Elle se précipite sur ces dépouilles sanglantes, elle les arrose de ses larmes, elle pousse des cris qui font retentir au loin les échos des bois & de la plaine, elle se frappe les joues & la poitrine, elle arrache ses cheveux en prononçant en vain ce nom si chéri.

Forcenée par l'excès de sa douleur, elle alloit oublier les dernières paroles de Zerbin, & tourner contre elle-même l'épée de son amant, si un hermite qui venoit fréquemment puiser de l'eau dans cette fontaine voisine de sa cellule, ne fût arrivé assez à tems pour arrêter son bras.

Cet homme respectable joignoit une grande sensibilité à beaucoup de prudence. Son cœur étoit pénétré de la plus tendre piété. La persuasion sembloit couler de ses lèvres, & sa mémoire appuyoit par des exemples l'éloquence qui lui étoit naturelle. Il employa les plus puissans motifs pour

consoler cette beauté affligée , & lui présenta comme un miroir les grands modèles de héroïnes de nos livres sacrés. Il lui fit ensuite voir qu'il n'y avoit de véritable satisfaction qu'en Dieu seul , & que toutes les jouissances de ce monde étoient vaines & périssables comme lui. Enfin il fut la toucher au point de la détourner du cruel projet qu'elle méditoit contre elle-même , & de lui persuader de consacrer au seigneur les restes de sa vie. Ce n'est pas qu'elle prétende oublier l'objet de ses feux , ou abandonner ces restes précieux à son cœur. Elle veut les avoir continuellement avec elle , & ne s'en séparer ni le jour ni la nuit. L'hermite , qui malgré le poids de ses ans , conservoit encore beaucoup de vigueur , l'aida à les poser sur son cheval , & ils marchèrent tristement dans ces forets pendant plusieurs jours.

Le sage vieillard ne voulut pas s'enfermer seul avec cette jeune beauté dans la grotte sauvage , où non loin de ces lieux , il habitoit une cellule solitaire. Il y auroit , se disoit-il à lui-même , autant de danger qu'à réunir la paille & le feu. Son grand âge & sa prudence ne le rassurent pas assez pour mettre sa vertu à une si rude épreuve. Son

dessein étoit de conduire la princesse de Galice en Provence dans un riche & superbe monastère , bâti aux environs de Marseille , & habité par des religieuses de la plus grande piété. Pour transporter avec eux le corps de Zerbin , ils le placèrent dans une longue caisse enduite de poix & de bitume , qu'ils firent faire dans un village où ils s'arrêtèrent. Ils continuèrent ensuite pendant plusieurs jours leur route par les chemins les moins fréquentés , pour éviter la rencontre des gens de guerre , dont tout le pays étoit rempli. Cependant , malgré toutes leurs précautions , ils furent arrêtés sur la fin de leur voyage par un chevalier qui les insulta l'un & l'autre , & les traita cruellement. J'en parlerai quand il en sera tems , retournons à présent au roi de Tartarie.

Ce jeune prince , après avoir terminé ainsi que je vous l'ai dit , son combat avec Zerbin , mit pied à terre , & s'assit avec sa maîtresse à l'ombre , sur le bord d'un ruisseau. Il avoit ôté à son cheval sa selle & son frein pour le laisser paître en liberté dans la prairie. Mais ils ne furent pas longtems tranquilles , & bientôt ils découvrirent un chevalier qui descendoit de la montagne dans la

plaine. Doralice l'aperçut la première, & le reconnut. Aussitôt elle avertit Mandricard, & lui dit : Voici, si je ne me trompe, le fier Rodomont qui s'avance pour vous combattre. Vous allez avoir besoin de tout votre courage. J'allois l'épousser lorsque vous m'avez enlevée, & il vient se venger de cet outrage. Tel l'audacieux épervier, lorsqu'il voit planer de loin dans les airs un étourneau, une colombe, ou quelque autre oiseau semblable, lève sa tête & se réjouit à l'aspect de cette proie, ainsi le féroce Mandricard, qui compte sur une victoire facile, reprend son cheval, en saisit la bride, & s'affermit sur ses arçons.

Lorsqu'ils furent assez près l'un de l'autre pour se faire entendre, le roi d'Alger menaçant le Tatar de la tête & de la main, s'écrie qu'il va le faire repentir de sa témérité, & lui apprendre à provoquer pour quelques momens de plaisir un homme qui savoit se venger de la manière la plus terrible. Vous tentez en vain, lui répondit Mandricard, de m'effrayer par vos menaces ; on épouvante ainsi des femmes, des enfans, ou des hommes encore plus foibles, qui ne savent pas se servir de leurs armes, mais non pas un guerrier.

tel que moi , pour qui les plus terribles combats ont plus de charmes que les douceurs du repos , & qui est prêt à vous rendre raison à pied ou à cheval , armé ou défarmé , en pleine campagne , ou bien en champ clos. Dans les transports de leur colère, ils s'écrient, ils s'outragent, ils tirent leurs épées, & déjà le fer choqué par le fer retentit. Tel un vent foible d'abord , agite au bout de quelques instans la cime des frênes & des hêtres, élève dans les airs d'obscurs tourbillons de poussière, arrache les arbres, renverse les maisons, submerge les vaisseaux sur la plaine liquide, & détruit les troupeaux épars dans les forêts. L'audace & la force prodigieuse de ces deux féroces Sarasins, qui dans le monde entier n'ont pas leurs égaux, produisent des coups dignes de ces illustres guerriers. La terre tremble lorsque leurs redoutables glaives viennent à se croiser, leurs armes jettent des étincelles jusqu'aux cieux, ou plutôt sont entièrement couvertes de feux.

Ce terrible combat se soutient pendant longtemps entre ces deux rois sans qu'ils s'arrêtent un seul instant pour se reposer ou pour reprendre haleine. Tous deux cherchent à entamer leurs
armes,

armes , ou à faire pénétrer le fer à travers les mailles qui les couvrent. Ils ne perdent pas un pouce de terrain ; mais comme s'ils étoient environnés de fortes murailles ou de fossés profonds ; ils ne s'écartent pas d'un cercle étroit. Après mille coups portés envain , le Tartare prend Durandal à deux mains , & en frappe le front de son adversaire. Les yeux de l'Africain éblouis , croient voir errer autour d'eux mille feux. Il perd son équilibre , touche de la tête la croupe de son cheval ; & est prêt à se voir renverser devant sa maîtresse. Mais comme un arc garni d'un acier bien trempé , se redresse avec d'autant plus d'impétuosité , que l'on a employé plus d'efforts à le courber , ainsi Rodomont se relève sur le champ , & répond à cette attaque par deux coups encore plus terribles. Du premier il atteint le fils d'Agrican , précisément au même endroit que celui-ci l'avoit frappé. Le casque d'Hector garantit le front de Mandricard ; mais la violence du choc l'étourdit au point de lui faire perdre connoissance. Rodomont furieux veut redoubler , & adresse toujours son coup à la tête de son ennemi ; alors le cheval du Tartare effrayé de l'affreux sifflement de cette

arme , fait , dans l'intention de reculer , un mouvement fort heureux pour son maître ; mais qui ne pouvoit pas lui être plus funeste : il reçut au milieu de sa tête le coup destiné pour Mandricard ; & comme elle n'étoit pas défendue par le casque d'Hector , le fer pénétra. Il tombe mort , & déjà Mandricard revenu de son étourdissement est sur ses pieds , & agite son redoutable glaive. La perte de son cheval augmente encore sa fureur. L'Africain pousse son coursier contre lui pour le renverser ; mais Mandricard n'en est pas plus ébranlé qu'un rocher ne l'est par les flots de la mer agitée. Le cheval qui l'a heurté est abattu lui-même par la violence du choc.

Rodomont qui sent que son cheval va lui manquer , se débarrasse de ses étriers , & se trouve dans l'instant sur ses pieds. Ainsi le combat redevient égal , & les deux guerriers redoublent d'audace & d'ardeur. Leur haine , leur colère , leur orgueil pouvoient encore le faire durer longtems , s'ils n'eussent été interrompus par un hérault envoyé en diligence de la part d'Agramant. Ce prince en avoit dépêché plusieurs autres dans toute la France , pour rappeler sous leurs dra-

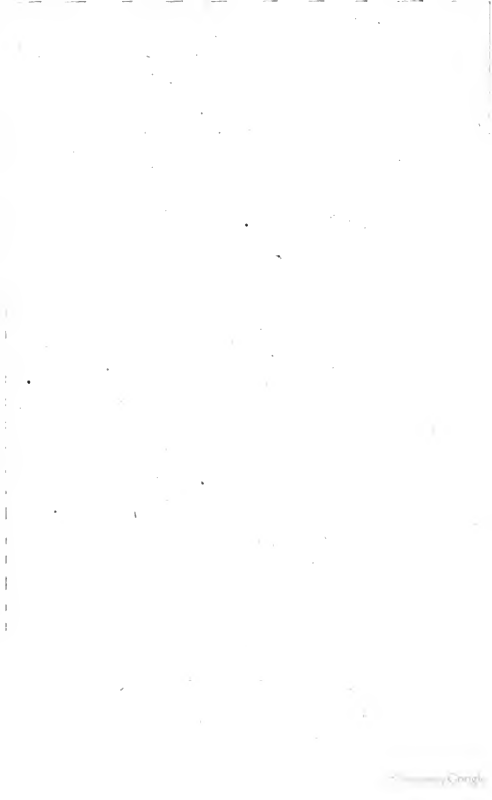
peaux les chefs, & les principaux chevaliers qui s'en étoient écartés. Celui-ci reconnut les deux guerriers à leurs devises & à leurs cottes d'armes, mais bien plus encore aux terribles coups qu'ils se portoient, & qui ne pouvoient partir d'une autre main : cependant il n'ose se présenter à ces furieux. Le caractère sacré d'envoyé de son roi & de ministre de paix ne le rassurent pas assez contre leur violence. Il s'approche de Doralice, & lui apprend qu'Agramant, Marsile & Stordilan sont assiégés avec un petit nombre de leurs soldats dans une enceinte peu sûre. Il la conjure ensuite de vouloir bien faire entendre à ces deux forcés le sujet de son message, & de les engager à suspendre leurs coups, & à se rendre au camp des Maures pour l'avantage de la cause commune.

Aussitôt la princesse de Grenade s'avance avec courage vers ces deux rivaux, & leur dit : Je vous ordonne au nom de l'amour que vous me portez d'interrompre ce cruel assaut. Réservez vos armes à de plus dignes usages, & venez sur le champ combattre pour les Maures, qui assiégés dans leur tentes, attendent la mort ou un prompt secours. Le hérault s'étendit ensuite sur le péril extrême auquel les Sarafins étoient réduits, ra-

conta au roi d'Alger tout ce qui s'étoit passé des deux côtés, & lui remit des lettres de la part d'Agramant. Les deux rivaux convinrent de suspendre leurs inimitiés, & de vivre en paix ; mais seulement jusqu'à ce qu'ils eussent fait lever le siège du camp des Maures. Ils jurèrent de reprendre aussitôt leur querelle, & de ne cesser de combattre jusqu'à ce que le sort des armes eût décidé à qui appartiendrait la princesse. Ils firent ce serment entre les mains de Doralice elle-même, qui voulut bien en être le garant.

L'impatiente Discorde, ennemie de toute paix & de toute trêve, & l'insolent Orgueil frémissaient de rage à la vue de cet accord, & cherchoient à le rompre ; mais plus puissant qu'eux tous, l'Amour l'emporte, & écarte à coups de flèches ces deux fleaux de l'humaine nature. La trêve fut conclue entre les deux rivaux, aux conditions qu'il plut à ce dieu de leur prescrire. Le prince Tartare, dont le cheval avoit été tué, trouva fort à propos sous sa main Bridedor, qui païssoit l'herbe le long du ruisseau. Mais me voici à la fin de ce Chant, & vous voudrez bien me permettre de ne pas le continuer plus longtems.







C H A N T X X V.

QUELS cruels combats ne se livrent point dans un jeune cœur l'ardeur de la gloire & la fougue impétueuse de l'Amour ? On ne sauroit décider laquelle de ces deux passions l'emporte. Tantôt l'une se rend la maîtresse , tantôt l'autre commande impérieusement. L'amour & le devoir agissent sans doute puissamment sur ces deux chevaliers pour les engager à suspendre leur querelle jusqu'à ce qu'ils eussent secouru leur souverain ; mais l'amour y eut plus de part ; car sans les ordres de leur dame , ils ne se feroient pas quittés que la palme de la victoire ne fût restée à l'un des deux , & Agramant avec ses troupes eût envain attendu leur secours. L'amour n'est donc pas toujours aussi coupable qu'on le prétend , & s'il nuit souvent , il sert aussi quelquefois.

Les deux chevaliers après avoir ainsi suspendu leurs sanglants débats , marchaient avec la belle Doralice , vers les murs de Paris , pour défendre le camp d'Afrique. Ils avoient aussi à leur suite le

petit Nain qui avoit suivi les traces du prince Tartare , jusqu'à ce qu'il eût conduit le jaloux Rodomont en sa présence. Ils arrivèrent tous ensemble dans une prairie où ils trouvèrent quatre chevaliers & une dame qui s'entretenoient paisiblement sur les bords d'un ruisseau. Deux de ces guerriers étoient désarmés, les deux autres étoient couverts de leur casque. Je vous les ferai connoître dans un autre moment ; mais avant tout, il faut que je parle de Roger, de ce brave Roger, qui venoit de jeter dans un puits profond le bouclier magique.

Il n'étoit pas à deux milles de cet endroit, lorsqu'il vit accourir droit à lui un de ces couriers qu'Agramant envoyoit à tous les chevaliers dont il attendoit des secours. Ce messager lui apprit que Charles avoit réduit les Sarasins à une telle extrémité, que sans un prompt secours ils perdroient l'honneur & la vie. Roger, assailli dans ce moment par mille idées contraires, hésite sur ce qu'il doit faire ; mais ni le lieu où ils se trouvoit , ni les circonstances ne lui permettoient de choisir le parti le plus convenable. Il laissa partir le messager sans réponse , & il suivit la jeune dame , qui ne cessoit de hâter sa marche sans lui laisser un instant de réflexion.

En suivant toujours le chemin qu'ils avoient pris, ils arrivèrent sur le soir à un Château situé dans le cœur de la France, & dont le roi Marfîle s'étoit emparé pendant la guerre. On ne les arrêta ni au pont, ni à la porte, quoi qu'il y eût dans ces deux endroits quantité de gens de guerre; mais comme ces soldats connoissoient la dame qui accompagnoit Roger, ils le laissèrent passer, sans lui demander qui il étoit, ni d'où il venoit. Il parvint ainsi sur la place publique. Le feu y étoit déjà allumé, & il la trouva remplie d'une foule cruelle. Au milieu étoit l'infortuné qui alloit subir un affreux supplice. Dès que Roger eût porté ses regards sur ce jeune homme, qui la pâleur de la mort sur le front, se tenoit les yeux baissés & versoit des larmes, il crut voir Bradamante, tant cet inconnu lui ressembloit. Plus il considère ses traits & sa taille, plus il se persuade que c'est elle. Assurément, se dit-il en lui-même, cette personne est Bradamante, ou je ne suis plus Roger. Elle a sans doute voulu arracher à ses bourreaux ce jeune chevalier pour qui elle s'intéressoit, & la fortune secondant mal son courage, elle est tombée entre leurs mains. Pourquoi tant se hâter,

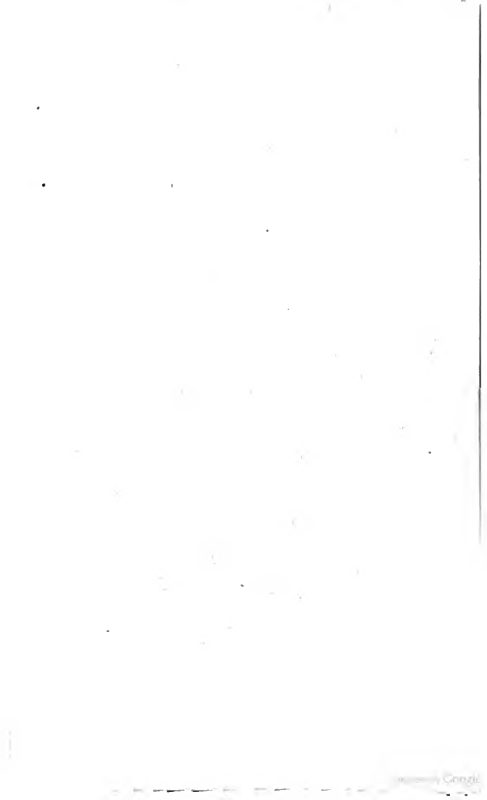
& ne pas m'attendre pour marcher ensemble à cette entreprise ? Que j'ai de graces à rendre au ciel qui m'amène à tems pour la secourir !

En même tems il met l'épée à la main ; car sa lance avoit été rompue au château de Pinabel, & il pousse son cheval contre cette foule sans armes. Il perce la poitrine , le ventre ou les flancs des uns, il atteint les autres au front ou à la gorge. Le peuple fuit en poussant de grands cris, & la plupart ont la tête fendue, ou les reins brisés. Tel lorsqu'un faucon , au bec pointu , à la ferre tranchante , tombe soudain au milieu d'une troupe d'oiseaux qui voltigent tranquillement autour d'un étang , pour y chercher leur pâture , & saisit l'un d'eux , la troupe épouvantée se disperse à l'instant dans les airs, & tous oublient , pour se sauver , celui qui est devenu la proie de l'ennemi commun. Telle & plus prompte encore cette foule disparoît devant Roger. Il abatit les têtes de cinq ou six de ces misérables , trop lents à s'enfuir , & en pourfendit autant depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture. Cette troupe , il est vrai , n'étoit armée que de simples coëffes d'un acier étincelant ; mais quand elle l'eût été de cui-



J. Knechtel

AM. 1871. 1871



raffes & de casques de la meilleure trempe, il ne l'en eût pas moins taillée en pièces. La force de Roger n'étoit pas comparable à celle des chevaliers de notre temps, ni même à celle des ours, des lions & des animaux encore plus terribles, qui habitent nos pays ou des climats lointains. Les secousses de la terre ébranlée jusques dans ses fondemens pourront en donner une idée, ou ce fameux canon de mon prince, à qui rien ne résiste ni sur la terre ni sur les mers, & que l'on a surnommé *le grand Diable*.

Chaque coup qui part de sa main abat au moins un homme, souvent deux, & quelquefois quatre ou cinq ; de sorte qu'il en eut bientôt étendu plus de cent sur le champ de bataille. Sous le tranchant de son redoutable glaive, le dur acier ne résistoit pas plus qu'un foible roseau. Falerine avoit forgé de sa main cette arme terrible pour donner la mort au paladin Roland. Elle s'en repentit bien dans la fuite, lorsqu'elle la vit servir à détruire ses superbes jardins. Quel carnage ne devoit-elle pas faire dans les mains d'un aussi grand guerrier ? Si jamais Roger déploya toutes ses forces, si jamais il signala son courage, & s'abandonna à sa fureur ;

ce fut dans cette occasion où il croyoit défendre les jours de sa maîtresse. Un lièvre timide ne résiste pas davantage aux chiens qui s'élancent sur lui, que ce vil peuple aux coups de Roger. Il y en eut beaucoup de tués, un plus grand nombre encore prirent la fuite.

La dame qui avoit servi de guide à Roger avoit déjà fait tomber les fers des mains de ce jeune homme, & elle l'avoit armé de son mieux d'un bouclier & d'une épée. Ce chevalier, outré d'un traitement aussi indigne, cherche à s'en venger sur ce lâche peuple. A la vigueur des coups qu'il porte, & à son ardeur on reconnoît un brave guerrier. Le soleil avoit déjà caché les roues dorées de son char dans l'Océan, lorsque Roger victorieux sortit de cette forteresse avec celui qu'il venoit de délivrer.

Dès que ce jeune homme, sûr d'échapper au trépas, se vit hors des portes de ce lieu fatal, il remercia de la manière la plus honnête, & dans les termes les plus expressifs, le chevalier, qui sans le connoître, avoit exposé sa vie pour le tirer d'un aussi grand péril. Il le pria ensuite de vouloir bien lui apprendre son nom, pour qu'il fût à

qui il devoit la reconnoissance d'un aussi grand bienfait. Je vois, disoit en lui-même Roger, la beauté, les graces & les manières de Bradamante ; mais je n'entends pas le doux son de sa voix. Ce n'est pas ainsi qu'elle remercieroit le plus tendre des amans d'un pareil service. D'ailleurs Bradamante n'auroit pas si promptement oublié mon nom. Pour éclaircir ce doute, Roger dit au jeune homme : Il me semble vous avoir vu dans quelque endroit ; mais j'ai beau réfléchir, je ne saurois me le rappeler, daignez m'en instruire, si vous en conservez le souvenir. Apprenez-moi aussi votre nom, & faites moi connoître celui que j'ai eu le bonheur de sauver des flammes. -

Il se peut, lui répondit le jeune chevalier, que vous m'ayez rencontré ; mais je ne fais ni en quel endroit, ni dans quel tems. Ainsi que les autres chevaliers, je cours souvent le monde en cherchant des aventures. Peut-être me prendriez-vous pour une de mes sœurs, qui telle que moi endosse la cuirasse, & ceint l'épée. Nous reçûmes tous deux le jour en même-tems, & nous nous ressemblons si parfaitement, que nos parens eux-mêmes ne sauroient nous distinguer. Vous n'êtes

pas le seul qui vous y foyez mépris. Mon pere ; mes freres , celle même qui nous porta tous deux à la fois dans son sein , s'y sont souvent trompés. Mes cheveux que je porte courts , & les siens qui étoient relevés en longues tresses autour de sa tête , ou qui pendoient en boucles sur sa gorge d'albâtre , mettoient entre nous quelque différence ; mais depuis qu'un jour elle fut blessée à la tête , & que pour la guérir , un saint religieux lui coupa ses cheveux , qui maintenant couvrent à peine son oreille , il ne reste plus entre nous d'autre différence que celle du nom & du sexe. On m'appelle Richardet , elle se nomme Bradamante , & nous sommes tous deux freres du fameux Renaud. Si même je ne craignois de vous fatiguer par mes discours , je vous ferois part d'une aventure des plus singulières , occasionnée par cette ressemblance , & qui , si elle m'a procuré quelque plaisir dans les commencemens , a pensé finir d'une manière bien cruelle pour moi. Roger , dont les sons plus harmonieux , ou l'histoire la plus agréable ne flatteroit pas aussi délicieusement l'oreille , qu'un récit où le nom de sa maîtresse seroit mêlé , le pria de la lui apprendre.

Il y a quelque tems, dit alors le jeune chevalier, que ma sœur en passant dans les bois voisins de ce château, fut blessée à la tête par une troupe de Sarafins, qui la surprirent sans casque. Elle fut obligée de se faire couper les cheveux pour guérir cette plaie, qui pouvoit devenir dangereuse. Elle continua ensuite sa route dans la forêt. Après y avoir marché pendant longtems, elle se trouva sur les bords d'une fontaine couverte d'un ombrage délicieux. Comme elle étoit accablée de fatigue & de dépuisement, elle descendit de cheval, ôta son casque, & s'endormit sur le gazon. La fable ingénieuse dans ses récits n'a rien de si piquant que ce que vous allez entendre.

A peine Bradamante étoit-elle endormie, que la fille du roi d'Espagne, l'aimable Fleurd'épine, qui chassoit dans cette forêt, arriva aussi au bord de la fontaine. A l'exception de sa tête, qu'elle avoit laissée découverte, ma sœur étoit entièrement revêtue de son armure. La princesse la prit pour un chevalier. Ses graces & sa beauté, qu'elle considère à loisir, touchent son cœur, & y font naître une flamme subite. Elle l'éveille, lui propose de chasser avec elle, & la conduit insensiblement.

ment dans un endroit écarté du bois loin de sa fuite. Dans ce lieu solitaire elle lui fait , par ses regards , & encore plus par ses discours, l'aveu du trait qui lui perce le cœur. Ses yeux humides , ses soupirs enflammés font voir une ame consumée de desirs. Elle rougit , elle pâlit , enfin elle s'enthardit jusqu'à prendre un baiser.

Ma sœur , qui s'étoit déjà apperçue de l'erreur de cette jeune beauté , & qui étoit dans l'impossibilité de soulager son martire amoureux , se trouvoit dans le plus cruel embarras. Elle crut devoir détromper la princesse , & elle aima mieux passer pour une femme , que de donner la plus mauvaise opinion d'elle , en soutenant si mal le rôle d'un homme. Elle avoit certes bien raison ; car rien n'est plus humiliant pour un homme , que de se trouver seul avec une jeune & tendre beauté , sans répondre à ses doux empressements. Elle prit donc le sage parti de lui découvrir son sexe. Elle lui dit qu'elle étoit née dans l'Afrique , sur les bords de la mer , dans la ville d'Arzilla , & qu'éprise dès ses plus jeunes ans de la gloire des Hippolites & des Camilles , elle s'étoit accoutumée de bonne heure à porter le bouclier , & à manier

la lance. Cet aveu ne diminua rien de l'ardeur qui consumoit la princesse. Le remède étoit tardif, pour un trait qui avoit si profondément pénétré. Ma sœur ne lui en paroît ni moins belle, ni moins aimable, & elle ne sauroit rappeler son cœur, qui s'étoit déjà séparé d'elle pour s'unir à l'objet de son amour. Lorsqu'elle considère Bradamante sous ses habits d'homme, elle croit qu'elle peut satisfaire à ses desirs; mais quand elle pense à son sexe, elle pleure, elle soupire, elle s'abandonne à tout l'excès de sa douleur. Il eut été impossible d'entendre ses plaintes & ses regrets sans verser des larmes avec elle.

Fut-il jamais, disoit-elle, un plus cruel tourment que celui que j'endure. Dans tout autre amour, innocente ou coupable, j'aurois pu voir combler mes vœux. Quelquefois on réussit à séparer la rose de ses épines. Mais ici mon desir est sans bornes comme sans espoir. Impitoyable amour! Si tu étois jaloux du calme dont jouissoit mon cœur, que ne me frappois-tu des mêmes traits dont tu blesses les autres amans. Parmi les hommes & les animaux, jamais deux êtres du même sexe ne s'éprirent d'un amour réciproque. Vit-on

jamais dans le fond des forêts une biche s'enflammer pour une autre biche , ou une genisse convoiter une autre genisse. Sur la terre , dans les airs , sous les eaux , je suis la seule que tu aies traitée avec tant de rigueur. Voulois-tu me donner cette funeste passion comme le dernier exemple des bornes de ton pouvoir ? Sémiramis conçut une coupable flamme pour son fils , la fille de Myrrha aima l'auteur de ses jours , la reine de Crete brula pour un taureau. Mes feux sont encore plus insensés. Un être d'un sexe différent étoit l'objet de leur passion , leur amour avoit un but , & même elles furent y parvenir. Pasiphaé cachée dans les flancs d'une genisse de bois trompa son sauvage amant. Les autres imaginèrent différens moyens de se satisfaire. Mais quand Dédale avec tout son génie voleroit vers moi , la nature dont la puissance l'emporte sur tout opposeroit des obstacles insurmontables à son industrie.

Telles étoient les plaintes de cette jeune beauté. Elle pleuroit , soupiroit , & se consumoit en vains regrets. Dans l'empôtement de sa douleur , elle se meurtrit le visage & s'arrache les cheveux , comme si elle vouloit se venger sur elle-même
de

de son malheur. Bradamante attendrie verse des larmes , & partage les peines de la princesse. Elle s'efforce d'arracher de son cœur des desirs aussi vains , qu'insensés ; mais & ses discours , & ses soins , tout est inutile. Fleur-d'Epine qui cherche plutôt un soulagement à son mal que des conseils , s'afflige & se tourmente encore plus.

Déjà le soleil sur son déclin doroit les plaines de l'occident , & le jour en baissant , pressoit ceux qui ne vouloient pas passer la nuit dans les bois , de chercher une retraite ; alors la princesse invita Bradamante à venir passer la nuit dans son château, qui n'étoit pas éloigné. Ma sœur ne voulut pas la refuser , & elles vinrent ensemble dans ce même lieu, où la troupe déloyale & barbare alloit sans votre secours me jeter dans les flammes. Toute la cour de l'aimable Fleur-d'Epine fit l'accueil le plus flatteur à Bradamante , qui y parut sous les habits de son sexe. La princesse d'Espagne à qui ces vaines apparences de virilité , qui l'avoient trompée ne servoient aucunement , ne vouloit pas qu'elles pussent faire naître des soupçons sur sa vertu. Elle espéroit aussi qu'en lui faisant quitter ces habits , premières causes de son amour , la

vérité qui frapperoit continuellement ses yeux pourroit ramener le calme dans son cœur.

Le même lit les reçut pendant la nuit ; mais elles n'y goûtèrent pas également les douceurs du repos. L'une dort profondément , l'autre pleure , gémit , sent tous les feux du desir circuler dans ses veines. Si quelquefois le soleil s'appesantit sur ses paupières fatiguées , c'est pour la livrer à des songes imposteurs. Elle s' imagine que le ciel touché de ses ferventes prières a changé le sexe de Bradamante. Comme un malade dévoré par une soif ardente se rappelle , dans l'agitation d'un sommeil interrompu , toutes les eaux qui seront jamais offertes à sa vue ; ainsi les songes flattent par leurs prestiges les desirs de Fleur-d'Epine. Elle se réveille dans cette idée flatteuse , cherche à se convaincre par elle-même de la vérité , & ne trouve que de vaines illusions. Que de prières , que de vœux n'adressa-t-elle point pendant toute cette nuit à Mahomet & à ses autres dieux , pour les engager à changer par un éclatant prodige le sexe de Bradamante !

Cependant la nuit se passe. Phœbus sort du sein d'Amphitrite , & rend la lumière au monde. Dès

que le jour parut, les deux dames quittèrent le lit. La douleur de Fleur-d'Epine redoubla; car Bradamante, que cette aventure commençoit à fatiguer, lui avoit annoncé qu'il falloit se quitter. Avant son départ la princesse la força d'accepter un cheval couvert de harnois magnifiques, & une cotte d'armes richement travaillée de sa propre main. Fleur-d'Epine la conduisit jusqu'à une certaine distance, & revint à son château les larmes aux yeux. Ma sœur fit tant de diligence que le soir même elle arriva dans Montauban.

Aussitôt ses freres & sa mere s'empresrent autour d'elle, & lui témoignent leur joie de son retour; car comme il y avoit longtems que nous n'avions reçu de ses nouvelles, nous craignons qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, ou même qu'elle n'eût perdu la vie. Lorsqu'elle eût quitté son casque; nous fûmes fort étonnés de ne plus voir les longues tresses qui embellissoient sa tête. Sa nouvelle cotte d'armes nous causa une égale surprise. Alors elle nous raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'elle nous avoit quittés. Elle nous apprit comment elle avoit été blessée dans le bois & obligée de faire couper ses longs

cheveux pour guérir sa plaie. Elle nous apprit aussi que la princesse d'Espagne, qui en chassant l'avoit rencontrée endormie sur le bord d'une fontaine, séduite par les apparences d'un autre sexe, avoit conçu pour elle la plus vive passion, & s'étoit séparée de sa troupe pour l'entretenir en particulier. Elle nous répéta les tendres regrets qui avoient touché son cœur d'une pitié sincère, nous parla de la manière obligeante dont elle l'avoit reçue dans son château & dans son lit, enfin de tout ce qui s'étoit passé entr'elles.

Je connoissois beaucoup l'aimable Fleur-d'Epine, que j'avois vue autrefois à Sarragosse, & depuis en France. Ses beaux yeux & ses joues de rose avoient fait naître des desirs dans mon cœur; mais j'avois su les réprimer; car l'amour sans espoir est la plus vaine & la plus cruelle des illusions. La facilité de me satisfaire, fit renaître dans mon cœur des feux mal éteints. L'amour, qui ne pouvoit avoir d'autre prise sur moi, se servit de cet espoir pour former les nœuds dont il m'enchaîna; mais en me donnant des fers, il ne me promit que des plaisirs. Ma ressemblance avec ma sœur avoit déjà trompé plusieurs personnes: je me persuade qu'il

en fera de même de la princesse , & qu'un artifice fondé sur ce moyen ne peut manquer de réussir. Quelque dût en être le succès , je crus devoir tenter l'aventure. Je ne fais part de mon projet à personne , je ne demande aucun conseil ; mais je vais pendant la nuit dans l'endroit où ma sœur avoit déposé ses armes. Je les prends , ainsi que son cheval , & je pars sans attendre le jour. Guidé par l'amour , je marche toute la nuit pour aller trouver l'aimable Fleur-d'Epine, & j'arrive le lendemain avant que le soleil ait précipité son char dans l'Océan.

Dès que l'on m'apperçoit , on court , on s'empresse. Heureux qui pourra annoncer le premier cette nouvelle à la princesse ! C'est le sûr moyen de lui plaire & d'obtenir des récompenses. Dans le moment Fleur-d'Epine accourt au-devant de moi , la joie dans les yeux , & le rire sur les lèvres. Il n'est point de caresses qu'elle ne me fasse ; enfin , jamais on ne témoigna plus de plaisir. Elle me jette au col ses deux bras , me presse doucement sur son sein , & me donne un baiser sur la bouche. Vous pouvez juger si l'Amour saisit ce moment pour me décocher ses traits ; j'en eus le cœur percé.

La princesse me prend par la main, & se hâte de me conduire dans son appartement, où elle me défarme elle-même, sans souffrir qu'aucun autre prenne ce soin. Elle se fait ensuite apporter la plus riche de ses robes, m'en revêt, comme si j'étois une femme, & renferme mes cheveux dans un réseau d'or. Je composois mes gestes & mes yeux d'après les règles de la plus sévère bienséance. Ma voix seule auroit pu me trahir ; mais je fus si bien la déguiser, que personne ne s'aperçut de rien. Nous passâmes ensuite dans un salon rempli de dames & de chevaliers. On nous y reçut avec tous les respects & les égards que l'on doit aux reines & aux femmes du plus haut rang. Je souriois souvent de l'erreur de quelques courtisans, qui, sans se douter des robustes appas que cachotent mes vêtemens, m'agaçoient par des regards lascifs.

Lorsque la nuit fut plus avancée, & que l'on eût quitté une table somptueusement servie, la princesse n'attend pas que je la prie de m'accorder la faveur dont l'espoir m'avoit attiré dans son château, & elle m'offre poliment de partager son lit. Dès que les dames & les autres personnes de sa suite furent retirées, nous étions déjà couchés, &

la lueur de cent flambeaux le disputoit aux clartés du jour : Madame, lui dis-je, ne vous étonnez pas d'un retour si prompt & auquel vraisemblablement vous vous attendiez peu. Je vous apprendrai d'abord les raisons de mon départ. Vous saurez ensuite celles qui me ramènent vers vous. S'il m'eût été possible d'éteindre votre ardeur par un plus long séjour, je vous jure, belle princesse, que j'aurois voulu vivre & mourir sous vos loix, sans vous abandonner un seul instant ; mais je voyois combien ma présence étoit nuisible à votre repos, & ne pouvant faire mieux, je pris le parti de quitter ces lieux.

Je suivois tristement un chemin dont je me détournai par hazard pour entrer dans un bois fort épais. Aussitôt mes oreilles sont frappées des cris d'une femme qui appelloit à son secours. Je vole à l'endroit dont ils partent, & je vois sur les bords d'un lac de crystal un faune qui avoit pris une jeune fille dans ses filets, & qui se préparoit à la dévorer. Indigné de cette barbarie, je mets l'épée à la main, & je prive ce monstre de la vie. Dans l'instant celle que je venois de délivrer se plonge dans l'étang, reparoit sur la surface de l'eau, &

me dit : Vous ne m'aurez pas obligée en vain. Demandez tout ce que vous voudrez, je puis vous satisfaire. Je suis fée, & j'habite ces belles eaux. Je fais produire les plus étonnans prodiges. Soumis à ma voix, la nature, les élémens m'obéissent. Souhaitez tout ce qui est en mon pouvoir, & laissez-moi le soin de combler vos vœux. Forcés par mes charmes, la lune descend sur la terre, le feu se glace, la terre s'ébranle, & le soleil est arrêté dans son cours.

A cette offre, je ne lui demande point d'accumuler sur moi des trésors, de soumettre à ma domination des peuples & des empires, de voir augmenter & mes forces & mon courage, d'être invincible dans les combats ; la seule grace que j'implore de ses bontés, c'est de pouvoir éteindre ou satisfaire vos desirs. Je ne lui priscriis pas de quelle manière. Je m'en remets à son choix sur les moyens. Aussitôt elle se replonge une seconde fois sous les eaux, & sans me répondre elle jette sur moi quelques gouttes de cette onde enchantée. A peine m'ont-elles touché le visage, qu'il s'opère en moi la plus étonnante métamorphose. Je vois ce prodige, je le sens, & je ne saurois le concevoir. Enfin de

femme que j'étois , je deviens homme dans le moment. Vous en douteriez , fans doute , s'il ne vous étoit facile de vous en assurer sur le champ. Dans ce nouveau , sexe comme dans l'autre , mes volontés vous sont toujours également soumises. Commandez seulement , & vous verrez comment vous serez obéie. En finissant ces mots , je l'engageai à se convaincre que je ne lui en imposois point. Un infortuné , qui , après avoir pendant long-tems désespéré d'obtenir l'objet de ses vœux les plus ardens , le voit se présenter à lui dans l'instant où il pleure , gémit , & se désole d'en être éloigné ; égaré par son désespoir , ne s'en rapporte point à lui-même , mais il reste interdit & confus. Il en est de même de la princesse. Elle voit , elle touche ce qu'elle desiroit avec tant d'ardeur ; mais elle n'en croit , ni ses yeux , ni ses autres sens , & elle craint toujours d'être abusée par un songe. Pour la convaincre de ce qu'elle sent , il faut réitérer à tout instant les plus fortes preuves. Grands dieux , s'écrie-t-elle , au milieu de ses transports ; si ceci est un songe , faites du moins que je ne m'éveille jamais ! Le son des tambours & des trompettes ne

donnoit point le signal des assauts que nous nous livrions. Des baisers, plus doux que ceux des colombes, précédoient ou suivoient des caresses plus tendres encore. Je triomphe sans avoir besoin de lance ou d'épée, & ma douce ennemie s'applaudit encore plus que moi de ma victoire. Si la nuit précédente, ce lit baigné des larmes de Fleur-d'Epine, avoit été le témoin de ses plaintes, il le fut celle-ci des ris, des jeux, de la naïve joie & des plus engageans propos. L'acante flexible ne presse pas de plus de nœuds les colonnes qu'il entoure, que nos douces étreintes ne pressioient tous nos membres.

Nous gardions le plus profond secret sur ce mystère, & nous goûtâmes ces plaisirs pendant quelques mois. A la fin, cependant on s'en aperçut; &, pour mon malheur, on l'apprit au roi. Vous avez vu le reste en me délivrant des flammes, où sans vous ces barbares alloient me jeter. Le ciel seul peut savoir quelles peines cette aventure m'a causées.

C'est ainsi que Richardet racontoit à Roger l'histoire de ses amours, & trompoit par ce récit les ennuis d'une route longue & difficile, qui à

travers des rochers & des précipices , les conduisit par un sentier étroit au haut d'une montagne. Sur ce sommet étoit bâtie une forteresse , dont on avoit confié la garde à Aldigier de Clermont , fils naturel de Boves , & frere de Maugis & de Vivien. Aussi c'est à tort que quelques historiens mal instruits le prétendent fils légitime de Gérard. Quoi qu'il en soit , il étoit brave , prudent , généreux , civil , rempli d'humanité , & jour & nuit il veilloit avec soin à la garde des murs que lui avoient confié ses freres. Ce digne chevalier reçut Richardet , qu'il aimoit comme son frere , avec tous les égards qui lui étoient dus. Il ne traita pas Roger avec moins d'attention , par respect pour son parent ; mais il ne les accueillit pas avec son allégresse ordinaire. Il sembloit être au contraire dans la plus profonde consternation. Une mauvaise nouvelle , qu'il venoit de recevoir , étoit la cause de la tristesse qui affligoit son ame , & qui paroissoit sur son visage.

Mon frere , dit-il à Richardet , au lieu de lui rendre son salut , nous sommes menacés d'un malheur affreux. J'ai appris aujourd'hui par un courrier dont je suis sûr , que la cruelle Lanfuse est

convenue avec l'injuste Bertolas de Bayonne , de lui livrer pour une somme considérable , Maugis & Vivien , que vous chérissiez comme vos amis & vos parens. Depuis que Ferragus les a faits prisonniers , jusqu'à l'instant où elle a conclu cet infâme marché , elle les a tenus renfermés dans une obscure prison. Demain elle doit les remettre au comte de Mayence sur les confins du territoire de Bayonne , près de l'un de ses châteaux. Le comte doit s'y trouver en personne pour donner le prix convenu. Le traître ! il achete à prix d'argent le plus pur sang qui soit en France. Dès que je l'ai su , j'ai dépêché , pour en instruire Renaud , un courier à qui j'ai recommandé la plus grande diligence ; mais je crains beaucoup qu'il ne soit pas arrivé à tems. Il m'est impossible de les secourir ; car malheureusement mes forces ne répondent pas à mon zèle. Ainsi je ne saurois les arracher à ce perfide , qui va les faire mourir dès qu'il en fera le maître.

Une aussi fâcheuse nouvelle fit beaucoup de peine à Richardet. Roger y fut presque aussi sensible par l'intérêt qu'il prenoit à ce jeune homme. Les deux cousins également consternés restoient

en silence sans savoir à quoi se déterminer. Alors Roger leur dit avec courage : Bannissez vos alarmes, je veux seul me charger de cette entreprise, & mon épée suppléera à tout ce qui vous manque : pour rendre la liberté à vos frères, je n'ai besoin du secours de personne. Donnez-moi seulement un guide qui puisse me conduire à cet endroit, & je vous réponds de vous faire entendre d'ici les cris de tous ceux qui seront présens à cet indigne traité. Le discours de Roger ne surprit pas Richardet, qui avoit vu des preuves de son grand courage ; mais Aldigier y faisoit peu d'attention, & le regardoit comme le langage téméraire d'un homme sans expérience. Richardet tira son parent à l'écart, lui raconta ce que Roger avoit fait pour le sauver, & l'assura que ses actions surpasseroient encore ses discours. Alors le Gouverneur d'Aigremont écouta Roger avec tout le respect qu'il devoit à un tel guerrier. A table il le traita comme son supérieur. Ils y décidèrent qu'ils pouvoient, à eux seuls, délivrer les deux freres.

Cependant le Sommeil vint, avec tous ses pavots, s'appesantir sur les yeux des maîtres & des domestiques, & tout le monde s'endormit ex-

cepté Roger, dont l'amour se plaisoit à tourmenter le cœur par les idées les plus affligantes. Il se rappelle ce que le courier d'Agramant lui avoit appris de la défaite de ce prince, & du siège de son camp. Le moindre retard dans les secours qu'il doit lui porter, seroit une tache éternelle à son honneur. Quel opprobre, & quelle infamie ne seroit-ce pas de l'abandonner dans ce danger, & de se joindre à ses ennemis pour l'accabler ? Il sent que l'on va traiter son baptême de lâcheté, ou même de trahison. Dans toute autre circonstance, on pourroit le regarder comme l'effet de la conviction ; mais maintenant qu'Agramant, réduit aux dernières extrémités, implore son secours, on fera tenté de croire que la crainte a agi plus puissamment sur son esprit allarmé, que la persuasion. D'un autre côté, il ne voudroit pas partir sans prendre congé de sa maîtresse. Son cœur agité par ces mouvemens contraires, ne fait lequel il doit suivre. Il avoit cru rencontrer Bradamante au château de Fleur-d'Epine, où ils devoient, comme je l'ai déjà dit, se rendre ensemble pour délivrer Richardet. Il se rappelle ensuite qu'ils devoient se trouver à Vallombreuse. Il pense qu'elle

l'y aura précédé , & qu'elle fera bien étonnée de ne pas l'y voir arriver. Si du moins il pouvoit lui écrire , ou lui faire donner de ses nouvelles , elle n'auroit pas à se plaindre qu'il eût manqué à ses engagemens , & qu'il fût parti fans l'en prévenir.

Enfin il se détermine à lui écrire , & à lui faire part de ce qui lui étoit arrivé. Il ne fait comment il s'y prendra pour lui faire tenir sûrement cette lettre ; mais il espère trouver sur sa route un messager fidèle , qui puisse la lui remettre. A L'ins- tant il s'élance de son lit , appelle les gens destinés à le servir , & demande tout ce qui lui est nécessaire. On le lui apporte sur le champ , & il commence sa lettre.

Après les complimens d'usage , il lui fait part du message qu'il a reçu de son souverain , qui lui demande ses secours , & qui , s'il ne court le défendre , est dans le plus grand danger d'être tué , ou de tomber entre les mains de ses ennemis. Il ajoute que lui refuser ses services dans ce cruel besoin , seroit le comble de l'infamie , & que loin de se couvrir d'une pareille honte , l'époux futur de Bradamante doit éviter jusqu'à la plus légère tache , qui le rendroit indigne d'une vertu aussi

pure que la fienne. Si j'ai jamais cherché à illustrer mon nom par de grands travaux, si j'ai vu avec plaisir la gloire que je m'étois acquise, si j'ai fait tous mes efforts pour la conserver, combien ne m'est-elle pas plus précieuse dans ce moment, où je vais la partager avec une épouse à laquelle mon ame s'unira pour jamais? Il lui réitéroit ensuite les assurances qu'il lui avoit déjà données tant de fois, & lui disoit que dès que ce qu'il devoit à son prince le lui permettroit, il se feroit Chrétien, comme il le desiroit depuis longtems, & qu'ensuite il la demanderoit pour épouse à son pere, à Renaud, & à ses autres freres.

Permettez-moi, ajoutoit-il, de tirer mon prince d'entre les mains de ses ennemis, afin d'imposer silence à ceux qui ne connoissant pas mon caractère, pourroient dire : Tant que la fortune a fouri à Agramant, Roger fut le plus assidu de ses courtisans; mais à présent que cette déesse inconstante se déclare pour Charles, Roger suit avec elle les drapeaux du vainqueur. Je ne demande que quinze ou vingt jours, pour me rendre au camp d'Agramant, & en faire lever le siège. Je saurai pendant ce tems trouver des pré-
textes

textes pour changer de parti. Accordez ce court espace à mon honneur, & le reste de mes jours vous sera consacré. Sa tendresse se répandit encore en beaucoup de protestations semblables ; & il ne cessa d'écrire, que lorsque la feuille trop remplie ne put plus rien contenir. Il ferma ensuite cette lettre, y apposa son sceau, & la serra, dans l'espérance de rencontrer le lendemain quelqu'un qui pût la remettre secrètement à sa maîtresse. Cette lettre finie, il trouva le repos qui l'avoit fui jusqu'alors. Le Sommeil vint, & secoua sur lui ses pavots trempés dans l'onde du Lethé.

Il dormit jusqu'à ce que des nuages d'or & d'azur embellirent de leurs riches couleurs les plaines de l'Orient, dont le jour sortit bientôt sur son char éclatant de feux. Dès que les oiseaux, perchés sur leurs branches, commencèrent à fa-luer les premiers rayons de l'astre lumineux, Aldigier, qui s'étoit chargé de conduire Roger & son cousin à l'endroit où on devoit livrer les deux freres au sanguinaire Bertolas, se leva le premier. Les deux autres chevaliers ne se firent pas attendre longtems. Lorsqu'ils se furent armés, les deux guerriers partirent avec Roger, malgré toutes les

instances que put leur faire ce guerrier, qui vouloit exécuter à lui seul l'entreprise. Mais, & le desir qu'ils avoient de revoir leurs parens, & le tort que cette complaisance auroit pu faire à leur réputation, les empêchèrent d'y consentir.

Ils arrivèrent à l'endroit désigné, le jour où l'échange devoit se faire. C'étoit une vaste plaine, exposée de tous côtés aux rayons du Soleil. On n'y voyoit ni myrthe, ni laurier, ni ciprès, ni frêne. A peine appercevoit-on quelques arbrisseaux desséchés dans ces sables incultes, qui n'avoient jamais été retournés par le foc fertile. Les trois braves guerriers s'arrêtèrent auprès d'un sentier qui séparoit cette plaine, & bientôt ils y virent arriver un chevalier couvert d'armes dorées, & qui, sur son bouclier d'azur, portoit pour devise l'unique & superbe oiseau qui vit plusieurs siècles. Mais, seigneur, c'en est assez. Me voici à la fin de ce chant, & je sens combien le repos m'est nécessaire.







C H A N T X X V I.

IL fut dans les siècles passés d'aimables beautés ; qui furent préférer la vertu aux richesses. De notre tems, il s'en trouve peu, j'en conviens, qui ne se laissent entraîner aux appas séducteurs de l'or ; mais celles qui résistent aux pernicioeux exemples du plus grand nombre, méritent nos hommages sur la terre, & l'immortalité après leur trépas. On louera toujours Bradamante d'avoir préféré la vertu, le courage, & le cœur tendre & fidèle de Roger, à des trésors, & à un empire : aussi étoit-elle bien digne qu'un aussi preux chevalier fût son amant, & fît pour lui plaïre des prodiges qui devoient étonner les races futures.

Roger, accompagné des deux illustres rejets de la maison de Clermont, Aldigier & Richardet, étoient, comme je vous l'ai déjà dit, arrivés dans une plaine inculte pour délivrer les deux freres. Vous savez encore qu'ils avoient vu venir au-devant d'eux un guerrier au fier maintien, & qui portoit pour devise l'unique oiseau qui renaît

de ses cendres , & se trouve toujours seul de son espèce dans le monde. Dès que ce chevalier eût apperçu les trois guerriers qui attendoient l'instant du combat , il voulut éprouver si leur valeur répondoit aux apparences. Y auroit-il , leur dit-il , parmi vous , quelqu'un qui voulut essayer s'il l'emportera contre moi , la lance ou l'épee à la main ? Dans tout autre moment , répondit Aldigier , j'accepterois volontiers ce défi ; mais nous sommes venus ici pour exécuter une entreprise , dont si bon vous semble , vous allez être témoin. Loïn de nous laisser le tems de joûter contre vous , elle nous donne à peine celui de vous répondre. Nous attendons à ce passage plus de six cens guerriers , contre qui nous allons nous mesurer , pour leur enlever deux prisonniers , au fort de qui les liens du sang , & de l'amitié nous font prendre le plus vif intérêt.

Il lui expliqua ensuite plus particulièrement les raisons qui les avoient engagés à prendre les armes. Votre excuse , lui répondit le guerrier inconnu , est si noble & si juste , que je ne puis rien y opposer. Elle me donne même de vous l'idée de trois guerriers , qui trouveroient peu de pareils

dans le monde. Mon dessein n'étoit que de rompre avec vous une lance ou deux, pour juger de votre valeur. Mais puisque vous voulez me la faire connoître aux dépens d'autrui, il suffit. Ne parlons plus de combat entre nous. Daignez seulement me permettre de joindre mes armes aux vôtres. J'espère vous prouver que je ne suis pas tout-à-fait indigne d'un semblable honneur. Peut-être desirez-vous de savoir quel étoit ce brave chevalier, qui s'offrit si généreusement à partager les dangers de Roger & de ses deux amis? C'étoit Marfize qui avoit imposé à Zerbin la loi de suivre les pas de l'infâme Gabrine, dont le plus grand plaisir étoit de faire le mal.

Les deux parens, & le vaillant Roger acceptèrent volontiers la proposition de Marfize, qu'ils étoient bien éloignés de prendre pour une femme. Quelques instans après, Aldigier découvrit, & fit remarquer à ses compagnons plusieurs drapeaux qui flottoient dans les airs au gré des vents, & sous lesquels il y avoit beaucoup de soldats rassemblés. Lorsqu'ils en furent plus près, & qu'ils purent distinguer leurs vêtemens, ils les reconnurent pour des Sarasins, & ils virent au milieu.

de leur troupe les deux prisonniers, qu'ils traînoient liés sur deux mauvais chevaux, pour les échanger contre des trésors. Puisque ce sont là nos ennemis, s'écria Marfize, que tardons-nous à les attaquer ? Tous ceux qui doivent être de la fête, lui répondit Roger, ne sont pas encore arrivés, & nous ne saurions la rendre trop complete ; les autres ne se feront pas attendre longtemps. Il parloit encore, lorsqu'ils virent paroître de l'autre côté les perfides habitans de Mayence. Ainsi ils se préparèrent à commencer le combat.

Les soldats de Mayence s'avançoient. D'un côté ils avoient avec eux des mulets chargés d'or, de riches étoffes, & d'autres effets précieux. De l'autre on voyoit au milieu d'une forêt de lances & d'épées, les deux freres qu'on alloit livrer à leurs barbares ennemis. Ils étoient consternés, & déjà ils entendoient la voix du cruel Bertolas qui parloit au chef des bandes Morefques.

A l'aspect de ce traître, Aldigier & Richardet ne peuvent plus se contenir. Ils mettent leur lance en arrêt, courent sur lui, & le percent tous deux en même tems. L'un traverse ses flancs, le coup de l'autre l'atteint à la gorge. Puissent tous les mé-

chans éprouver un sort pareil. Marfize & Roger s'élancent à ce signal , & leur lance , avant de se rompre , a renversé trois de leurs ennemis. Le chef de ces barbares tombe sous le bras de Roger , qui en étend deux ou trois autres à côté de lui. Cet assaut imprévu fit naître parmi les deux troupes attaquées à la fois , une erreur qui causa leur entière déroute. Les soldats de Mayence se crurent trahis par les Sarafins ; les Maures frappés en même tems , reprochoient à l'autre troupe sa perfidie ; de sorte que les deux partis commencèrent entr'eux un combat sanglant.

Roger se portoit indifféremment contre l'un & l'autre bataillon , & chaque pas qu'il y faisoit , coutoit la vie à plus de vingt hommes. Autant & plus encore succombent sous le bras de l'intrépide guerrière. Tous ceux qu'atteint leur redoutable épée , sont étendus sur la terre. Les casques & les cuirasses ne résistent pas plus au tranchant de leur glaive , que le chaume aride à la flamme dévorante. Vous avez vu de nombreux essains d'abeilles se diviser dans les airs & fondre les uns sur les autres ; si pendant qu'ils s'acharnent au combat , il survient une hirondelle avide , elle se mêle à ce

peuple aïlé, les mange, les tue, & en fait un horrible carnage. Il en est de même de Roger & de Marfize dans ces escadrons.

Richardet & son cousin abandonnent le camp des Sarafins aux efforts des deux autres guerriers, & s'acharnent sur celui de Mayence. Le frere de Renaud avoit beaucoup de courage & de vigueur, & sentoit redoubler l'un & l'autre par sa haine contre les habitans de Mayence. Le fils de Boves, furieux, paroissoit un lion terrible. L'épée à la main, il fendoit les casques & brisoit les cuirasses comme un verre fragile. Que est l'homme dont la valeur n'eut pas été animée, par l'exemple de Roger & de Marfize, l'élite & la fleur des plus illustres guerriers ?

Marfize, tout en combattant, se retournoit de tems en tems pour porter ses regards sur ses compagnons. Elle ne pouvoit que louer leurs force & leur vaillance. Mais l'étonnante valeur de Roger la frappoit bien autrement. Elle n'avoit jamais rien vu de pareil, & elle étoit tentée de croire que Mars étoit descendu de son cinquième ciel pour combattre à ses côtés. Elle regardoit avec admiration ces terribles coups,

qui ne portoient jamais à faux. L'acier le mieux trempé ne résistoit pas plus à Balifarde , qu'un foible carton. Elle tranchoit les casques les plus épais , les plus fortes cuirasses , & pourfendoit jusqu'à la ceinture les hommes , qui divisés en deux parties égales, tomboient des deux côtés du cheval. Le même coup envoyoit quelquefois sur les sombres bords le cavalier & le cheval. Il faisoit voler les têtes , séparoit les bustes de leurs troncs , & coupoit quelquefois le corps de cinq ou six hommes à la fois. Je pourrois même en dire davantage ; mais on ne me croiroit pas. Ce sont des vérités qui ne paroissent pas assez vraisemblables. Le bon Turpin , qui rapporte naïvement les faits tels qu'ils se sont passés , sans trop s'embarrasser si on doit les croire ou non , raconte de Roger des choses si merveilleuses , que vous seriez tenté de traiter son récit de fictions.

Les soldats de l'un & l'autre camp se dissipent devant Marfize , comme la glace se dissout devant un soleil ardent. Roger ne s'étonne pas moins de sa valeur , qu'elle n'avoit été surprise de celle de ce guerrier. Si elle l'avoit pris pour Mars , il eût cru voir en elle Bellone , s'il eût pu recon-

noître son sexe dans un moment où elle sembloit le démentir par tant de preuves. On diroit qu'ils massacent à l'envi les misérables sur lesquels ils signalent leur force & leur courage. Enfin le courage & la valeur de ces quatre guerriers suffisent pour mettre en déroute l'un & l'autre camp. Chacun jette ses armes , & n'a plus d'espérance que dans la vitesse de ses jambes. Heureux celui qui est pourvu d'un cheval léger à la course. Les infortunés qui n'ont pas de chevaux éprouvent combien il est désagréable de combattre à pied dans de semblables occasions.

Les vainqueurs restent en possession du champ de bataille & du butin ; car , & soldats , & muletiers , tout avoit disparu. Les habitans de Mayence fuient d'un côté, les Maures se retirèrent précipitamment de l'autre, en abandonnant , les uns leurs prisonniers, les autres leurs bagages. Dans l'instant on délie avec joie Maugis & Vivien, les valets ne sont pas moins prompts à décharger les bêtes de somme , & à examiner les bagages. Outre un grand nombre de vases d'argent destinés à divers usages , quelques habits de femme fort riches , des tentures d'or & de soie travail-





→ 15 years old.

lées par les plus habiles artistes de la Flandres, & bien d'autres effets précieux , ils trouvèrent des flacons remplis d'un excellent vin , & des vivres de toute espèce.

Les guerriers ôtent ensuite leurs casques , & voient avec surprise , que le bras qui les a si bien secondés , est celui d'une jeune beauté. Ils la reconnoissent à l'or de ses longues tresses , & aux graces de sa figure. Ils rendent hommage à ses charmes comme à sa valeur , & la prient de ne pas leur laisser ignorer un nom qui doit être si glorieux. Marfize , toujours honnête avec ses amis , ne refuse pas de se faire connoître. Ils ne pouvoient se lasser de regarder cette beauté , qui leur avoit paru si terrible dans le combat. Pour elle , elle ne considère que Roger , elle ne parle qu'à lui seul , les deux autres guerriers ne lui semblent pas dignes de fixer son attention. Cependant les domestiques viennent les inviter à prendre un repas qu'ils avoient préparé sur les bords d'une fontaine défendue par une colline des rayons du soleil.

Cette fontaine étoit une des quatre que Merlin avoit fait construire en France. Son bassin étoit

entouré d'un beau marbre parfaitement poli, & plus blanc que la neige. Merlin avoit fait sculpter à l'entour des figures qui sembloient respirer sous le ciseau de l'artiste. La voix seule qui leur manquoit, empêchoit qu'on ne les crût vivantes. On voyoit sortir des forêts un monstre hideux & d'un aspect féroce. Il avoit la tête & les oreilles d'un âne, les dents d'un loup, les griffes d'un lion, & le reste du corps d'un renard. Il parcouroit la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Europe, l'Asie ; enfin le monde entier. Partout il laissoit sur son passage des traces de mort & de désolation. C'étoit sur le plus vil peuple, & sur les chefs des nations, que se portoient ordinairement ses fureurs. Mais il s'acharnoit plus particulièrement sur les rois, les princes & les grands ; il exerçoit encore de plus horribles ravages dans la cour de Rome, qu'il avoit inondée du sang de ses papes & de ses cardinaux. Il avoit souillé le trône brillant du prince des apôtres, & porté l'horreur & le scandale jusques dans le sanctuaire. Devant cet exécrable monstre, les murs s'ébranlent, les remparts s'écroulent,

nulle cité ne sauroit lui résister, les portes d'airain s'ouvrent à son aspect. Il ose prétendre aux honneurs divins. Le vulgaire ignorant se prosterne devant lui, & croit voir à ses pieds les clefs du ciel & des enfers.

Il paroissoit ensuite un chevalier, la tête ceinte du laurier impérial. A ces côtés marchaient trois princes, dont les vêtemens royaux étoient embellis de fleurs-de-lys d'or. Un lion animé du même courage s'unissoit à eux contre le monstre avide. Leurs noms étoient écrits sur leur front, ou bien au bord de leurs vêtemens. L'un de ces chevaliers étoit François premier, roi de France. Il plongeait son épée dans les flancs de l'animal destructeur. Maximilien d'Autriche secondait ses efforts, le brave Charles-Quint l'atteignoit de sa lance à la gorge, & les flèches d'Henri VIII, roi d'Angleterre lui perçoient le cœur. Le lion sur le dos duquel on lisoit, *Léon X*, avoit saisi le monstre par les oreilles. Il l'ébranloit tellement par ses vigoureuses secousses, qu'il contribua le plus à sa chute. Quelques hommes aussi zélés que lui, accourent, & le monstre en expirant sous leurs coups, rend le calme à la terre allarmée.

Les chevaliers & Marfize defiroient beaucoup favoir quels étoient ces généreux guerriers , sous le bras de qui succomboit cet animal qui avoit dévasté le monde entier. Quoique leurs noms fussent gravés sur le marbre , ils n'en étoient pas plus instruits. Ils s'interrogeoient donc mutuellement pour favoir ce que signifioient ces figures. Alors Vivien se retourna vers Maugis , qui écoutoit sans se mêler à la conversation , & lui dit : Vous allez nous apprendre ce que nous ignorons ; car autant que je puis juger à votre air , vous êtes au fait du mystère. Quels sont les généreux guerriers qui percent l'animal à coups de lances , de flèches & d'épée.

Ceux dont le nom est gravé sur le marbre , répondit Maugis , n'ont pas encore existé. Ils doivent paroître sur la terre dans six cens ans , pour la gloire & le bonheur des siècles à venir. Merlin qui a construit cette fontaine du tems du roi Arthur , y a fait tracer par d'habiles artistes les événemens futurs.

Ce monstre altéré de sang , sortit du fond de l'abîme infernal , le jour où on posa des bornes dans les champs , où on inventa les poids & les

mesures, & où on s'engagea à observer sa parole par de mutuels écrits. D'abord il ne parcourut pas le monde entier, & plusieurs contrées furent à l'abri de ses dévastations. A présent il porte le trouble & la consternation dans presque tous les lieux; mais le plus fréquemment, il n'attaque que la plus vile portion du peuple. Depuis sa naissance jusqu'à notre siècle, il a pris de continuels accroissemens, & il ne cessera jamais d'en prendre, jusqu'à ce qu'il soit devenu l'objet le plus abominable & le plus monstrueux qui ait jamais paru. Le serpent Python, dont on nous fait un si effroyable récit, n'étoit pas à beaucoup près si horrible, ni si pernicieux que ce monstre. Il causera un cruel carnage, & il n'y aura pas de lieu qu'il ne souille de sa présence, ou qu'il n'infecte de son souffle. Ce que vous voyez gravé sur le marbre n'est rien en comparaison des abominations que produira sa rage. Ceux dont vous venez de lire les noms, & qui brilleront de plus d'éclat que la pourpre étincelante, viendront au secours du monde, las de se plaindre & d'invoquer toutes les puissances du ciel & de la terre.

Le roi de France, François I, fera celui qui

portera les plus rudes coups. Dans une action si généreuse, il ne doit être surpassé par aucun de ses rivaux, dont peu sont dignes de marcher à ses côtés. Par l'éclat de son trône & par la splendeur de ses vertus, il éclipsera la gloire de plusieurs princes, qui jusqu'alors avoient paru accomplis. C'est ainsi que devant la lumière du soleil tout autre éclat s'anéantit.

Dès la première année de son règne, & sans être encore bien affermi sur son trône, impatient de venger l'affront que les armes françoises auront reçu dans la fertile Italie, il traversera les Alpes en renversant tout ce qui s'opposera à son passage. Il descendra ensuite dans les riches plaines de la Lombardie, & il brisera tellement l'orgueil du fier Helvétien, qu'il n'osera plus lever son front superbe. A la honte des troupes de l'église & du camp de l'Espagne & de Florence, il s'emparera d'un château jusqu'alors inexpugnable. L'épée fameuse dont il s'est servi pour donner la mort au monstre destructeur, lui sera plus utile pour cette conquête que toute sa puissance. Quelle troupe un glaive si redoutable ne mettroit-il pas en fuite ? Quels murs, quels remparts

remparts tiendroient devant un si grand courage ? Il réunira toutes les qualités qui font un grand général. La valeur de César , la prudence du vainqueur de Trasimène & de Trébie , & la fortune d'Alexandre , sans laquelle les projets les mieux concertés échouent sans fruit , comme un nuage ou une légère fumée se dissipent dans les airs. Quant à sa magnificence & à sa libéralité , je ne connois personne à qui je puisse le comparer.

Ainsi parla Maugis , & son récit fit naître aux chevaliers l'envie de connoître plus particulièrement quelques autres héros qui contribuèrent aussi à verser le sang du monstre infernal , si accoutumé à répandre celui des autres.

Parmi les plus illustres , on voit celui de Bernard , dont Merlin fait le plus grand cas dans ses écrits. Ce guerrier fameux , disoit-il , rendra Bibiène aussi célèbre que les cités de Florence & de Sienne , dont elle est voisine. Aucun ne l'emporte sur Sigismond de Gonzague , Jean Salviati , & Louis d'Arragon. Ils font la plus cruelle guerre au monstre. L'on y voit aussi François de Gonzague. Son fils Frédéric suit ses traces , ainsi que

son gendre le duc de Ferrare, & le duc d'Urbini son parent. Guidobalde, fils de ce dernier, ne veut pas que son pere, ou aucun autre le devance dans cette lice glorieuse. Ottobon & Sinibalde de Fiesque y courent d'un pas égal. Louis de Gazole a teint du sang de ce monstre impur les flèches qu'il a reçues d'Apollon, ainsi que son arc. Le glaive qu'il ceint, est encore un présent du dieu Mars.

Je vois aussi deux Hercules, & deux Hyppolites d'Est, un autre Hercule de Gonzague, & un autre Hyppolite, issu du sang des Médicis, s'acharner sur les traces de ce monstre, & le poursuivre jusques dans ses dernières retraites. Julien ne le cède en rien à son fils, ni Ferdinand à son frère. André Doria se fait aussi distinguer parmi les plus illustres, & François Sforce ne souffre pas que personne marche d'un pas plus rapide que lui. Les deux illustres rejettons du sang d'Avalos, qui portent pour devise la mont qui presse de son poids le sacrilège Tiphée depuis le sommet de sa tête audacieuse jusqu'à ses pieds de serpent, contribuent plus que personne à la destruction du monstre. L'un fera l'invinci-

ble Pefcaire, l'autre fe nommera le marquis du Guaft. Pourrois-je oublier Ferdinand de Confalve, la gloire de l'Efpagne, & dont Merlin avoit fu prévoir les fameux exploits? Maugis lui donna, je crois, plus de louanges qu'à tous ceux dont j'ai déjà parlé. Parmi les vainqueurs du monstre, on lifoit auffi le nom de Guillaume de Montfer-rat; mais leur nombre n'étoit rien en comparai-son de ceux qu'il avoit bleffés ou tués.

Après avoir fini leur repas champêtre, Marfife & fes compagnons couchés fur des tapis précieus, à l'ombre des arbres qui ornoient la fon-taine, paffoient la chaleur du jour dans des en-tretiens agréables. Maugis & Vivien n'avoient pas quitté leurs armes, & veilloient à ce que perfonne ne troublât leur repos, lorsqu'ils virent accourir vers eux une femme feule.

C'étoit Hyppalque, à qui Rodomont avoit en-levé Frontin, l'excellent cheval de Roger. Elle l'avoit pourfuivi tout le jour précédent, & une grande partie de celui-ci, tantôt en le fuppliant, tantôt en l'accablant d'injures; mais voyant que tous fes efforts étoient inutiles, elle avoit pris le parti d'aller chercher Roger dans Aigremont, où

je ne fais par quel hazard elle avoit appris qu'il s'étoit rendu avec Richardet ; comme elle connoissoit parfaitement la route de ce château , où elle étoit allée plus d'une fois , elle vint droit à la fontaine qui se trouvoit sur son chemin , & elle y rencontra Roger. Hippalque , qui en habile messagère , savoit suppléer à ses ordres selon les circonstances , ne fit pas semblant de le connoître , lorsqu'elle le vit avec le frere de sa maîtresse , & sur le champ elle se tourna vers Richardet , comme si elle étoit venue pour lui. Celui-ci , qui la connoissoit , se leva pour s'avancer au-devant d'elle , & lui demanda où elle alloit.

Alors Hippalque , les yeux encore rouges des larmes qu'elle avoit versées , lui répondit en soupirant , mais cependant assez haut pour que Roger , qui étoit à quelque distance , pût l'entendre : Je conduisois par la bride , ainsi que m'en avoit chargé votre sœur , un cheval parfaitement beau , qu'elle aime beaucoup , & qui s'appelle Frontin. Je lui avois déjà fait faire plus de trente milles sur le chemin de Marseille , où elle doit se rendre dans peu de jours , & où j'avois ordre de l'attendre. J'étois , je vous assure , bien

loin de penser qu'il se trouveroit quelque'un assez téméraire pour m'enlever ce cheval , lorsque je lui dirois qu'il appartenoit à la sœur de Renaud. Mais je fus bien trompée ; car hier je rencontraï un féroce Sarafin qui s'en empara , sans vouloir me le rendre , quoique je lui disse le nom du maître de cet excellent coursier. J'ai suivi ses pas hier toute la journée , & aujourd'hui jusqu'à ce moment , en le suppliant de me rendre ce qu'il m'avoit ravi. Enfin , lorsque j'ai vu que mes prières & mes menaces étoient également inutiles , je l'ai quitté en l'accablant d'injures & d'imprécations. Maintenant il est aux prises , non loin d'ici , avec un chevalier , qui , je l'espère , saura bien me venger.

Sans attendre la fin de ce discours , Roger se lève avec précipitation , s'approche de Richardet , & le conjure au nom de tout ce qu'il a de plus cher , & du service qu'il vient de lui rendre , de le laisser aller seul avec cette dame , jusqu'à ce qu'elle lui eût fait trouver le barbare qui l'avoit privée de son cheval. Richardet , quelque peu honnête qu'il lui parut de laisser à un autre le soin de venger une injure qui le touchoit de si près ,

fut obligé de céder aux instances de Roger , qui prit congé de ses compagnons & partit avec Hippalque , en laissant ceux qu'il quittoit étonnés de sa prodigieuse bravoure.

Lorsqu'ils furent assez éloignés pour n'être plus entendus , cette fidelle messagère apprit à Roger qu'elle lui étoit envoyée par celle dont sa vaillance avoit su toucher le cœur ; & cessant de feindre , elle lui dit tout ce que sa maitresse lui avoit répété tant de fois avant de partir ; & que si elle s'étoit d'abord exprimée autrement , c'étoit pour ne rien apprendre à Richardet. Elle lui ajouta que le féroce Sarasin , qui lui avoit enlevé son cheval , lui avoit dit du ton le plus fier : Je m'en fais avec d'autant plus de plaisir , qu'il appartient à Roger. Je ne prétends pas me cacher. Apprends-lui , s'il veut le ravoir , que je suis ce fameux Rodomont qui a rempli le monde entier de la terreur de son nom.

A ce récit , Roger laisse éclater tout le courroux qui l'enflamme. Il aimoit beaucoup Frontin ; il lui étoit rendu par une main chérie , & le barbare qui le lui ravissoit ajoutoit l'insulte au larcin. Quelle honte , & quel opprobre ne feroit-ce pas

pour lui de ne pas tirer sur le champ une vengeance éclatante d'un semblable outrage ! Hippalque qui voudroit déjà le voir aux mains , guide ses pas sans s'arrêter un seul instant.

Ils arrivèrent à un endroit, où la route se divisoit en deux sentiers. L'un conduisoit dans la plaine , l'autre menoit à une montagne , & tous deux aboutissoient au vallon , où Hippalque avoit laissé le roi d'Alger. Le sentier de la colline étoit rude & escarpé , mais beaucoup plus court que celui de la plaine , qui faisoit un long circuit. L'envie qu'avoit Hippalque de recouvrer promptement Frontin & d'être vengée , lui fit choisir le chemin de la montagne. Pendant ce tems Rodomont avoit pris l'autre route avec le Tartare , & le reste de sa suite ; ainsi Roger ne put le rencontrer.

Rodomont & Mandricard avoient , comme vous le savez , suspendu leur querelle , jusqu'à ce qu'ils eussent secouru le camp d'Afrique , & Doralice marchoit au milieu d'eux. La fontaine de Merlin , où Aldigier , Marfize , Richardet , Maugis , & Vivien , s'entretenoient paisiblement , se trouvoit précisément sur la route des deux Sa-

rafins. Marfize cédant aux prières de ses compagnons, s'étoit parée des habits de femme destinés pour Lanfufe par le traître Bertolas. Elle paroiffoit rarement fans fon casque & ses autres armes; mais elle n'avoit pas cru devoir se refuser aux instances de ses amis, & elle avoit bien voulu prendre pour quelques inflans les habits de son sexe.

Dès que le prince Tartare l'apperçût, il ne douta pas qu'il ne pût facilement s'en rendre maître, & sur le champ il forma le projet de la donner à Rodomont, pour le dédommager de Doralice dont il l'avoit privé: comme si l'amour se gouvernoit de cette manière, ou permettoit ces fortes d'échanges, & que pour se consoler de la perte d'une femme, il ne fallut qu'en retrouver une autre. Marfize lui semble belle, remplie de graces, & digne de l'amour de tout brave chevalier. Il espère que son rival voudra bien s'en contenter, & qu'après cela il le laissera jouir en paix de Doralice. Il prend donc le parti de s'en emparer, & défie les quatre chevaliers qui l'accompagnent.

Maugis & Vivien, qui avoient conservé leurs armes pour la sûreté commune, se levèrent sur

le champ & se présentèrent ensemble au combat, croyant avoir affaire aux deux chevaliers ; mais Rodomont qui n'étoit pas venu dans l'intention de se battre, ne fit aucun mouvement. Ainsi les deux frères n'eurent à joûter que contre un seul. Vivien devance son frère, &, la lance en arrêt, fond sur le Sarafin déjà fameux par tant d'exploits. Celui-ci vient à sa rencontre avec bien plus de vigueur. Tous deux ajustent leur coup à l'endroit où ils s'imaginent qu'il fera le plus d'effet. Mais la lance de Vivien frappe en vain le Tartare, qui n'est pas seulement ébranlé. Mandricard, dont le choc étoit bien plus terrible, brise le bouclier de son adversaire, & l'étend loin de son cheval, au milieu de la prairie sur le verd gazon. Dans l'instant, Maugis se précipite pour venger son frère ; mais il ne fait que partager son malheur.

Aldigier, qui s'étoit armé plus promptement que son cousin, s'élance sur son cheval & le pousse impétueusement contre le terrible Sarafin. Son coup retentit sur le casque de Mandricard, & porté un peu au-dessous de la visière. Sa lance brisée, vole en éclats sans ébranler son adver-

faire , qui l'atteignit au côté gauche. Le bouchier & la cuirasse ne résistent pas plus à ce terrible choc , qu'une foible écorce à la hache tranchante. Le fer pénètre & perce l'épaule d'Aldigier , qui chancelle , & finit par tomber sur le pré , le visage pâle , & les armes teintes de son sang.

Sans être épouventé , Richardet accourt & prouve par son grand cœur , qu'il mérite d'être compté parmi les paladins français. Le Sarasin l'eut éprouvé , si les forces eussent été égales entr'eux ; mais le frère de Bradamante fut culbuté sans qu'il y eût de sa faute par son cheval , qui se renversa sur lui.

Mandricard qui ne voit pas d'autre chevalier se présenter contre lui , croit avoir conquis la jeune beauté , qui étoit le prix de la joute. Il s'avance donc vers elle , & lui dit : A présent , madame , que personne ne prend plus votre défense , vous nous appartenez. Vous ne pouvez , je pense , en disconvenir. Telles sont les justes loix de la chevalerie. Vous vous trompez beaucoup , lui répondit d'un ton fier l'altière Marfize , la victoire , il est vrai , vous donneroit de justes droits

sur ma personne , si j'appartenois à quelqu'un des chevaliers que vous venez de renverser ; mais je n'étois à aucun d'eux , & Marfize ne dépendit jamais que d'elle seule. C'est donc à moi que doit s'adresser celui qui voudra que je me rende. Je fais aussi manier la lance & l'épée , & j'ai renversé plus d'un chevalier. Mes armes & mon cheval , dit-elle à ses écuyers qui lui obéirent promptement , & en même-tems elle quitta sa robe de femme , & laissa voir une taille leste , des membres agiles , vigoureux , & un corps , qu'à l'exception de la tête , on auroit pris pour celui du dieu de la guerre.

Lorsqu'elle fut armée , elle ceignit son épée , d'un saut léger elle s'élança sur son cheval ; & après lui avoir fait faire deux ou trois tours , la lance à la main , elle défie le Tartare. Telle dans les champs de Troye la fière Penthesilée s'avançoit contre le chef des Theffaliens. A ce terrible choc leurs lances se brisèrent jusqu'à la poignée , sans faire ployer aucun des deux guerriers. Marfize , curieuse de voir si le Sarasin lui résistera également de plus près , se retourne , & court sur lui l'épée à la main. A l'aspect de la guerrière

qu'il croyoit avoir renversée, le féroce Mandricard exhale sa rage en blasphèmes contre le ciel & contre la nature entière. L'impatiente Marfize n'est pas moins courroucée. Déjà tous deux ont le fer à la main, & frappent à coups redoublés sur leurs armes enchantées, qui ne leur furent jamais plus nécessaires que dans cette journée. L'acier de leur armure est d'une trempe si parfaite, que ni la pointe de la lance, ni le tranchant de l'épée ne sauroient le pénétrer. Ainsi ce combat pouvoit durer pendant le reste du jour, & même n'être pas encore fini le lendemain; mais Rodomont indigné de ces retards, se jette au milieu d'eux, & reproche à son rival de manquer à ses conventions.

Si vous avez tant d'envie de combattre, lui dit-il, commençons par terminer notre querelle. Nous ne l'avons, vous le savez, suspendue que pour secourir notre souverain. Avant de nous être acquitté de ce devoir, nous ne devons nous engager dans aucune autre entreprise. Il se tourne ensuite avec respect vers Marfize, lui montre l'envoyé d'Agramant, & lui apprend qu'il étoit venu demander leur secours pour ce prince. Il

l'engage ensuite à vouloir bien non-seulement abandonner ce combat, ou le différer; mais aussi se joindre à eux, pour sauver le fils de Trojan. Ce qui lui feroit infiniment plus d'honneur, que de rompre l'exécution d'un si grand dessein pour une querelle si peu importante.

Marfize, qui depuis longtems desiroit ardemment de se mesurer la lance ou l'épée à la main contre les guerriers de la cour de Charles, & qui n'étoit venue en France que pour savoir par elle-même, si leur valeur égaloit leur renommée, n'eut pas plutôt appris le péril extrême d'Agramant, qu'elle résolut de voler à son secours avec les deux autres guerriers.

Cependant Roger après avoir inutilement escadé la montagne avec Hippalque, ne trouva plus dans le vallon le roi d'Alger. Pendant qu'il venoit d'un côté, ce prince étoit parti de l'autre. Alors ce brave chevalier persuadé que son ennemi ne devoit pas être éloigné, & qu'il ne pouvoit avoir pris que le chemin de la fontaine, suivit en courant au grand galop ses traces récemment imprimées sur le sable. Avant de partir, il voulut qu'Hippalque retournât à Montauban, qui

n'étoit qu'à une journée de cet endroit ; tandis qu'en le suivant à la fontaine , elle se détournoit beaucoup de son chemin. Il lui dit qu'elle ne devoit pas douter qu'il ne recouvrât son cheval , & qu'avant peu de jours elle en auroit des nouvelles , soit à Montauban , soit dans tout autre lieu où elle se trouveroit. Il lui remit aussi la lettre qu'il avoit écrite au château d'Aigremont & qu'il portoit dans son sein. Il ajouta encore beaucoup d'autres choses de vive voix , & la pria de vouloir bien le disculper auprès de sa maîtresse. Hippalque repasse le tout dans sa mémoire , prend congé de Roger , & sans s'arrêter , elle arrive le soir même à Montauban.

Roger qui couroit au grand galop sur les traces du Sarasin , faciles à distinguer dans la plaine , ne put le joindre qu'au bord de la fontaine , dans le moment où il parloit à Mandricard. Ces deux guerriers , ainsi que Marfize , s'étoient déjà engagés à ne rien entreprendre les uns contre les autres , jusqu'à ce qu'ils eussent sauvé le camp que Charles menaçoit de détruire.

Dès que Roger reconnut Frontin & celui qui le montoit , il baissa sa lance , s'affermir sur ses

arçons, &, du ton le plus menaçant, il défia le roi d'Alger. Rodomont fut dans ce moment plus patient que Job, puisqu'il dompta l'excès de son orgueil au point de ne pas accepter un combat, que dans toute autre occasion il auroit recherché avec tant d'empressement. Ce jour fut le premier & le dernier où ce fougueux Sarafin refusa de se battre; mais l'envie d'arriver assez à tems pour tirer de danger son prince, lui semble un motif si honorable, que fût-il sûr de mettre en pièces Roger aussi facilement que l'avidé léopard déchire sous ses ongles un faon timide, il ne se fut pas arrêté, n'eût-il fallu que donner ou recevoir deux coups d'épée. Joignez à cela qu'il étoit défié pour Frontin, par Roger, ce chevalier dont la gloire s'élevoit au-dessus de celle de tous les autres guerriers, & contre qui il desiroit le plus ardemment de se mesurer, pour juger par lui-même de sa vaillance & de ses forces. Cependant il ne voulut pas accepter le défi, tant il étoit touché du danger que couroit son prince. Dans tout autre tems il auroit fait trois cent milles & même plus pour trouver un semblable sujet de querelle; mais en ce moment Achille l'eut défié sans l'émouvoir, tant son zèle pour son prince l'emportoit sur sa fureur,

Il expose à Roger les raisons qui le forcent de refuser le combat , & l'engage à se joindre à eux pour seconder leur entreprise. Par cette action , il s'acquittera de ce que doit à son souverain tout vassal fidèle ; & lorsque le siège sera levé , ils auront tout le tems de décider leur querelle. Peu m'importe , répondit l'amant de Bradamante , d'attendre pour vuider notre différent, qu'Agramant soit hors de danger , pourvu que vous commenciez par me rendre Frontin. Vous l'avez enlevé à une femme d'une manière indigne d'un brave homme. Je veux bien différer à vous punir de cette lâcheté , jusqu'à ce que nous soyons rendus au camp ; mais encore une fois rendez-moi mon cheval. Sans cette condition, n'attendez de ma part ni délai , ni trêve.

Tandis que Roger demande à grands cris son cheval , ou le combat , & que l'Africain qui ne veut , ni rendre le cheval , ni retarder sa route , expose ses raisons & allègue diverses excuses , Mandricard s'approche , & suscite une autre querelle , dès qu'il apperçoit sur le bouclier de Roger l'oiseau qui règne dans les airs. Effectivement Roger , qui descendoit du brave Hector , avoit
fait

fait graver sur son bouclier d'azur, l'aigle blanc qui avoit servi d'enseigne aux Troyens. Mandricard, qui ignoroit l'illustre origine de son adversaire, ne veut pas souffrir que l'aigle blanc du fameux Hector paroisse sur d'autres armes que sur les siennes, & croit qu'on ne sauroit lui faire un outrage plus sanglant que de prendre cette devise. Il la portoit dans les combats, depuis qu'il l'avoit, ainsi que vous le savez, obtenue pour récompense de sa victoire, lorsqu'il attaqua ce château où il courut tant de dangers. La fée la lui avoit donnée avec le reste des armes, dont Vulcain avoit autrefois fait présent au défenseur de Troye.

Dans une autre occasion Mandricard & Roger en étoient déjà venus aux mains pour le même sujet, & comme vous n'ignorez pas les raisons qui les avoient alors séparés, je ne vous en entretiendrai pas. Ils ne s'étoient pas rencontrés depuis ce moment. A l'aspect de ce bouclier, Mandricard furieux, s'écrie à Roger d'un ton menaçant : Je te défie, téméraire ! oses-tu bien porter ma devise, après que je te l'ai défendu tant de fois ? Tu crois, sans doute, que je continuerai à le souf-

frir , parce qu'une fois j'ai bien voulu t'épargner ; mais puisque ni menaces , ni conseils , ne peuvent te guérir de cette folie , je vais te punir de ton opiniâtreté. Tel qu'un bois sec & longtems échauffé par le feu , s'allume au souffle le plus léger ; ainsi le courroux de Roger s'enflamme au premier mot que prononce Mandricard. Tu crois , lui dit-il , m'épouvanter , parce que j'ai une querelle à démêler contre celui-ci ; mais je saurai bien te prouver que je suis en état de lui enlever Frontin , & de te dépouiller du bouclier d'Hector. Il n'y a pas encore bien longtems que nous nous sommes mesurés pour ce sujet. Je voulus bien alors te faire grace de la vie , parce que tu n'avois pas d'épée ; mais ce n'étoit que le prélude de ce que tu vas voir aujourd'hui , & ce superbe oiseau te deviendra fatal. Tu as eu l'audace de l'usurper , quoiqu'il ait toujours été la devise de mes ancêtres , & que j'y aie seul des droits incontestables.

C'est toi qui l'as usurpé , répondit Mandricard ; & en même tems il tira son épée. C'étoit Durandal que , dans un accès de fureur , le comte avoit jettée dans la forêt. Le brave Roger , toujours

fidèle aux maximes de l'honneur, laisse tomber sa lance, dès qu'il voit Mandricard ne se servir que de son épée. Il tire Balifarde de son fourreau & se couvre de son bouclier.

Ils alloient se porter les plus terribles coups, lorsque Rodomont poussa son cheval au milieu d'eux. Marfize accourut d'un autre côté, pour les séparer. Tous deux les arrêtent & les conjurent de différer leur querelle. Rodomont reproche à Mandricard d'avoir déjà violé deux fois leur traité; la première, lorsque pour conquérir Marfize, il avoit joûté contre quatre chevaliers, & de ce que maintenant encore, il néglige pour une devise les intérêts d'Agramant. Si vous en usez ainsi, ajoutoit-il, commençons par terminer notre querelle; elle est bien plus importante qu'aucune de celles que vous venez d'exciter. Telles sont d'ailleurs les conditions de notre trêve. Je rendrai raison à Roger au sujet de son cheval, lorsque notre combat sera terminé, ou si vous l'emportez, vous vous disputerez à loisir votre devise; mais je crois qu'il peut s'en remettre à moi pour assurer ses enseignes. La victoire ne vous fera pas aussi facile que vous le

pensez , répondit Mandricard , & j'espère bien qu'après avoir fait ruisfeler votre sang , mes forces semblables aux eaux d'une source qui ne tarit jamais , me suffiront pour vaincre Roger , ainsi que mille autres , & même le monde entier s'il osoit me combattre.

Le courroux & les paroles outrageantes alloient toujours en croissant de part & d'autre. L'impétueux Mandricard veut se battre à la fois contre Rodomont & contre Roger. Roger , qui n'est pas accoutumé à se voir braver , ne veut se prêter à aucun accord , & ne respire que la vengeance & les sanglants combats. Marfize court de tous côtés pour contenir leur fougue ; mais elle ne sauroit y réussir. Tel le laboureur qui voit un fleuve gonflé , sortir de son lit & chercher à se frayer de nouvelles routes , fait tous ses efforts pour empêcher qu'il n'inonde ses gras pâturages , ou ne le prive de l'espoir de sa récolte. Tantôt il répare une brèche , tantôt il court à une autre ; mais la digue trop foible cède de tous côtés , & les eaux se répandent avec encore plus de violence. Ainsi pendant que Roger , Mandricard , & Rodomont s'abandonnent aux transports de leur

fur leur fureur, & que chacun d'eux veut l'emporter fur son ennemi, Marfize empressée de les calmer, se fatigue en vain & perd son tems & ses soins. A peine a-t-elle fait entendre raison à l'un d'eux, que le courroux des deux autres redouble.

Seigneur, leur disoit cette guerrière, désespérée de leurs débats, différez, je vous en conjure, ces dissensions, jusqu'à ce qu'Agramant soit tiré du danger qui le menace. Mais si aucun de vous ne cède à d'aussi sages conseils, je prétends aussi continuer mon combat avec Mandricard, & voir s'il pourra, comme il s'en est vanté, s'emparer de ma personne. Mais puisque notre intention est de secourir Agramant, ne nous occupons que de cet objet, & que toute querelle cesse entre nous jusqu'à ce qu'il soit rempli. J'y consens, répondit Roger, pourvu que j'aie mon cheval. En un mot, que Rodomont me rende Frontin, ou se prépare à le défendre. Je mourrai sur la place, ou je retournerai au camp sur cet excellent courrier. L'un te sera plus facile que l'autre, repartit Rodomont. Pour moi je déclare que si nous n'arrivons pas à tems pour secourir notre souverain, c'est toi seul qu'il doit en accuser. J'ai fait tout ce

qui étoit en moi pour remplir un devoir aussi sacré.

Sans aucun égard à ces protestations , Roger emporté par sa fureur , tire son épée , se jette sur le roi d'Alger avec l'impétuosité d'un sanglier , & le heurte de son bouclier & de tout son corps avec tant de violence , que ce choc l'ébranle sur ses arçons & lui fait perdre un de ses étriers. Arrête, s'écrie Mandricard, arrête, ou commence par me combattre ; & en même tems , oubliant toutes les loix de l'honneur , il décharge sur le casque de Roger un coup horrible , qui le fait pencher jusque sur la tête de son cheval. Il ne put pas se relever aussi promptement qu'il l'auroit voulu , car Rodomont lui assena un second coup plus terrible encore que le premier. Il avoit la tête fendue , si son casque n'eut pas été plus dur que le diamant. Pendant quelques instans , il perdit tout sentiment , ses deux mains s'ouvrirent & laissèrent échapper les rênes de son courfier , ainsi que son épée. Alors son cheval qui se trouva libre , l'emporta à travers les champs loin de son redoutable glaive.

Marfize , qui ce jour avoit été sa compagne

d'armes, ne put voir sans indignation que deux guerriers se réunissent ainsi contre un seul. Sur le champ, elle pousse son cheval contre Mandricard, & lui porte sur la tête un coup terrible. Rodomont de son côté poursuivoit Roger, & s'il l'eut atteint une seconde fois, Frontin étoit pour toujours en son pouvoir; mais Richardet & Vivien volent au secours de leur ami, & se placent entre lui & son ennemi. Le premier heurte Rodomont, & par un violent effort le repousse loin de Roger; tandis que Vivien présente sa propre épée à ce dernier, qui étoit déjà revenu de son étourdissement.

Dès que ce brave guerrier a recouvré ses sens, & reçu l'épée de Vivien, il court à la vengeance & se précipite sur le roi d'Alger. Tel un lion enlevé sur les cornes d'un vigoureux taureau ne sent pas la douleur de sa blessure, tant sa fureur & sa rage l'animent contre son ennemi. Roger porte un coup terrible sur la tête du Sarasin. S'il avoit eu l'épée dont la déloyauté de Mandricard l'avoit privé, le casque qu'avoit fait forger l'impie Nemrod, pour combattre les puissances célestes, n'auroit pas suffi pour garantir la tête de son petit-fils.

La Discorde s'imaginant alors qu'il ne pouvoit plus y avoir entre ces guerriers que querelles & sanglants combats, & qu'elle n'avoit à craindre de leur part ni paix, ni trêve, se tourne du côté de l'Orgueil, son frère, & lui dit : Qu'ils pouvoient reprendre en sûreté le chemin de leur cloître. Laissons-les aller & voyons ce qui se passa entre Roger & Rodomont. Le coup du premier fut si terrible, que le Sarasin frappa de son casque & de la dure écaille dont il étoit armé la croupe de Frontin. Il perdit l'équilibre & chancela trois ou quatre fois, comme s'il alloit tomber. Son épée lui auroit aussi échappé, si elle n'eut été retenue à son bras par une chaîne.

Cependant Marfize & Mandricard acharnés l'un contre l'autre, mouilloient leurs armes de la sueur qui couloit de tous leurs membres. Leur armure étoit d'une trempe si parfaite, qu'aucun d'eux ne pouvoit la pénétrer, & jusqu'à ce moment l'avantage étoit parfaitement égal de part & d'autre ; mais bientôt Marfize eut besoin du secours de Roger. Le cheval de cette guerrière tourna trop court dans un endroit où le pré plus humide étoit glissant, & tomba sur le côté. Il

alloit se relever, lorsque Mandricard poussa contre lui Bayard, & le fit retomber. Roger, qui voit le danger de Marfize, vole à son secours pendant qu'il en a le loisir, & que Rodomont étourdi du coup qu'il avoit reçu étoit emporté par son cheval à travers la plaine. Il frappe à coups redoublés sur le casque du Tartare, & il lui fendoit la tête, s'il eut eu Balifarde, ou si Mandricard eût été armé d'un casque d'une trempe moins parfaite.

Dans ce moment le roi d'Alger revient de son étourdissement, porte ses regards autour de lui, apperçoit Richardet, & se rappelle que quelques instants auparavant, il a porté des secours à Roger. L'infortuné alloit être bien cruellement puni d'une action si généreuse, sans Maugis qui fut parer fort à propos à cet accident par un enchantement des plus extraordinaires.

Personne n'étoit plus habile que Maugis dans l'art de Circé. Quoiqu'il n'eût pas dans ce moment le livre avec lequel il contraignoit le soleil de s'arrêter au milieu de sa course, il se rappeloit des conjurations assez puissantes pour commander aux esprits infernaux. Aussitôt il ordonne à l'un d'eux d'entrer dans le corps du cheval de

Doralice , & de le rendre furieux. Le démon obéît & s'empare du corps du palefroi que montoit la fille du roi Stordilan. Soudain cet animal , auparavant le plus doux de son espèce , s'élance & fait un faut de plus de trente pieds. La secouffe fut terrible , mais cependant pas assez violente pour que Doralice fût défarçonnée. Dès qu'elle se sentit ainsi enlevée dans les airs , elle se crut morte , & poussa un cri perçant. Après avoir fait ce faut , le cheval s'enfuit avec tant de rapidité qu'une flèche ne l'auroit pas atteint , & il emporte avec lui Doralice qui ne cesse d'appeller à son secours. Aux sons plaintifs de cette voix chérie , Rodomont quitte le premier le combat , & vole pour secourir sa maitresse , à la suite de ce cheval dont le démon précipite la course. Mandricard n'est pas moins prompt , il oublie Roger & Marfize , & sans faire avec eux ni paix , ni trêve , il suit les traces de Doralice & de son rival.

Cependant Marfize outrée de rage & de dépit , se relève & se prépare à se venger ; mais ses espérances sont frustrées , & son ennemi est trop loin pour qu'elle puisse l'atteindre. L'amant de Bradamante désespéré de voir le combat se terminer

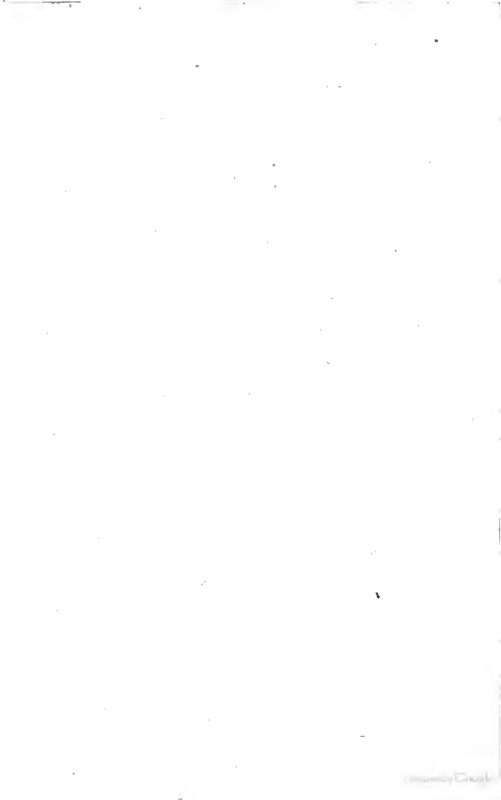
ainsi, rugit de fureur. Tous deux savent que leurs chevaux n'égalent pas en vitesse Frontin & Bridedor. Roger ne voudroit pas cesser de combattre qu'il n'eut recouvré Frontin. Marfize piquée contre le Tartare, veut encore se mesurer contre lui. L'un & l'autre regardent comme un opprobre d'abandonner ainsi cette querelle, & prennent le parti de marcher à la suite de leurs ennemis, comptant, s'ils ne peuvent pas les joindre plutôt, les retrouver au camp d'Afrique, où ils devoient se rendre pour en faire lever le siège & empêcher le reste de l'armée d'être détruite. Ils prennent donc le chemin qui les y conduit le plus promptement.

Avant de partir, Roger voulut prendre congé de ses compagnons. Il s'avance vers le frere de la beauté qu'il adore, & l'assure que soit dans la bonne soit dans la mauvaise fortune, il peut compter sur un attachement inviolable de sa part. Il lui parle aussi de sa sœur, & le prie de lui présenter ses hommages; mais si à propos & d'une manière si adroite, que ni Richardet lui-même, ni aucun autre ne put en concevoir le moindre soupçon. Ensuite il salua Vivien, Maugis, & Aldigier qui

étoit blessé. Tous lui jurèrent une éternelle reconnaissance.

Marfize empressée de se rendre sous les murs de Paris , étoit partie sans faire ses adieux à personne. Maugis & Vivien coururent après elle, & la saluèrent de loin. Aldigier gémit de ce que sa blessure l'empêchoit de rendre ce devoir à sa libératrice. Roger & Marfize prirent ainsi le chemin de Paris à la suite de Rodomont & de Mandricard. Je vous parlerai dans l'autre Chant des prodigieux exploits de ces quatre guerriers , & de la valeur plus qu'humaine qu'ils déployèrent contre les troupes de Charles.







C H A N T X X V I I .

TRÈS-SOUVENT les circonstances inspirent aux femmes un parti plus sûr que la réflexion. Parmi toutes les faveurs dont le ciel a comblé ce sexe enchanteur, celle-ci n'est pas la moins précieuse. Il n'en est pas de même des projets des hommes. Ils réussissent rarement sans être profondément médités, & sans qu'on en ait combiné à loisir les avantages & les inconvéniens. L'expédient de Maugis paroissoit admirable. Il avoit tiré son cousin Richardet d'un grand danger, & cependant il n'étoit rien moins que sensé. L'esprit infernal l'avoit, il est vrai, débarrassé de Rodomont & du fils d'Agrican; mais il ne pensoit pas qu'il alloit les entraîner dans un endroit, où ils causeroient la défaite de l'armée Chrétienne. S'il se fût donné le tems de réfléchir, il eut, sans nuire aux troupes de l'empereur, éloigné le péril qui menaçoit son cousin. Il pouvoit également commander à l'esprit de prendre la route du Levant, ou du Couchant, & d'emporter si loin la belle

Doralice qu'on n'en entendit plus jamais parler en France. Ses deux amans l'eussent suivie partout ailleurs, comme ils la suivirent sous les murs de Paris. Maugis avoit commis cette inadvertence faute de réflexion; mais l'esprit malin qui, banni du ciel, ne se plaît que dans le sang & le carnage; fut en profiter; & comme celui à qui il obéissoit ne lui avoit rien prescrit sur sa route, il suivit celle par où il crut pouvoir faire le plus de mal aux Chrétiens.

Le palefroi aiguillonné par l'esprit pervers, emporte Doralice à travers les montagnes, les forêts, les fleuves, & les précipices, sans que rien puisse retarder sa course. Il passe au milieu du camp des Français, des Anglais, & des autres alliés de l'empereur, & ne s'arrête pas qu'il n'ait remis la jeune beauté entre les mains du roi Stordilan son père. Le premier jour Rodomont & Mandricard appercevoient leur maîtresse dans le lointain; mais ils la perdirent ensuite absolument de vue, & furent réduits à courir sur ses traces; comme le fidèle compagnon du chasseur fuit la piste du lièvre timide, ou de l'agile chevreuil. Ils ne s'arrêtèrent que quand ils furent assez près

du camp, pour apprendre qu'elle avoit rejoint le roi son père.

Magnanime Charles, quelle horrible tempête se prépare à fondre sur ta tête ! pour comble de malheur, la fortune te prive des deux héros qui, par leur sagesse & leur courage étoient les plus fermes soutiens de ton empire. Tout t'abandonne, & tu restes seul sur cette mer orageuse. On voit bien que je veux parler ici de Roland & de Renaud. L'un furieux, court les plaines & les montagnes, les vallons, les forêts, & brave sans vêtemens les frimats du Nord & les ardeurs du Midi. L'autre, qui n'est guère plus sensé, quitte son prince dans le moment où ses services lui sont le plus nécessaires, & part pour chercher Angélique, qu'il ne trouve pas dans les murs de Paris.

Un vieillard imposteur lui avoit, ainsi que je vous l'ai déjà dit, fait accroire par des illusions magiques, que Roland étoit dans Paris avec Angélique. Sa jalousie le conduisit bientôt dans l'endroit où il croyoit trouver son rival. Il arrive dans Paris, & à peine paroît-il à la cour, que l'empereur le députe en Angleterre. Après la

défaite d'Agramant , dont il eut tout l'honneur , il rentra dans Paris , se fit ouvrir les monastères , les maisons particulières , les endroits les plus secrets ; à moins qu'Angélique ne fût cachée dans l'épaisseur d'un mur , il étoit impossible qu'il ne la trouvât pas. Enfin , voyant que toutes ses recherches sont inutiles , il part pour les chercher l'un & l'autre , avec le plus grand desir de découvrir leur retraite. Il crut d'abord que Roland jouissoit paisiblement de ses amours dans Angers ou dans Blaie , au milieu des jeux & des plaisirs. Il y courut ; mais comme la belle Angélique ni Roland n'étoient dans aucun de ces lieux , il revint à Paris , s'imaginant bien que le paladin , à qui dans un pareil moment on pourroit reprocher sa longue absence , ne tarderoit pas à s'y rendre. Il l'y attendit quelque tems , & ne le voyant point paroître , il retournoit tantôt à Angers , tantôt à Blaie , pour avoir de ses nouvelles. Il marchoit ainsi nuit & jour , par la fraîcheur du matin , comme par les ardeurs du midi. Enfin il fit plus de cent fois ce chemin sans jamais rien apprendre de satisfaisant.

Cependant l'éternel ennemi du genre humain ,
qui

qui jadis poussa la femme d'Adam à porter une main coupable sur le fruit défendu , tourne un jour ses yeux livides sur le camp de Charles , remarque l'absence de Renaud , & voit tout le mal qu'il peut faire aux Chrétiens , s'il faisoit cette occasion. Aussitôt il rassemble les plus braves d'entre les Sarasins , & les y conduit. Le roi Gradasse & le brave Sacripant avoient associé leurs armes au fortir du palais magique d'Atlant. Il leur fait naître l'idée de venir au secours d'Agramant , & de détruire l'armée de Charles. Lui-même il les guide dans des routes qu'ils ne connoissoient pas , & il hâte leur marche. Il charge un de ses ministres d'amener promptement Rodomont & Mandricard. Celui-ci les y conduit sur les traces de Doralice. Il ne prétend pas laisser oisifs Roger & Marfize ; mais le mauvais génie qui les guide , rallentit assez leur marche pour qu'ils arrivent une heure plus tard. L'esprit pervers , qui méditoit la défaite des Chrétiens , craignoit de voir détruire ses projets par la querelle du cheval qui se feroit infailliblement renouvelée , si ce dernier couple fût arrivé en même-tems que Rodomont & Mandricard.

Tome III.

H

Les quatre autres guerriers se rencontrèrent sur une éminence , d'où ils voyoient les étendards des deux camps flotter dans les airs , & les tristes restes de l'armée d'Afrique prêts à être détruits par les troupes des Chétiens. Ils délibérèrent pendant quelques momens , & finirent par conclure de joindre Agramant malgré les efforts de Charles , & de faire lever le siège du camp. Ils se ferrent l'un contre l'autre , & marchent droit au camp des Chrétiens , en criant : *Vive l'Espagne & l'Afrique.* Dans l'instant tout le camp court aux armes , mais il étoit déjà attaqué , & la plus grande partie de l'arrière-garde avoit pris la fuite. L'alarme se met dans l'armée Chrétienne , sans qu'on sache ce qui cause ce désordre. On le prend d'abord pour une émeute , comme il s'en excitoit souvent parmi les Suisses & les Gascons. Cependant comme on ignore absolument ce que c'est , chacun se rassemble sous ses drapeaux au son des tambours & des trompettes dont le bruit retentit jusqu'au ciel.

L'empereur entouré de ses paladins & couvert de toutes ses armes à l'exception de son casque , s'informe de ce qui a pu causer ce désordre. Il

arrête par ses menaces quelques-uns des fuyards, & voit avec douleur que la plupart sont blessés au visage, ou à la poitrine, que le sang ruisselle de la tête des uns, de la gorge des autres, & que quelques-uns couroient avec des mains ou des bras de moins. Il s'avance, & il en trouve un bien plus grand nombre étendus sur la terre, baignés dans les flots de leur sang, & au malheur de qui la médecine, ou la magie ne fauroit apporter aucun soulagement. Il voit des têtes séparées de leurs troncs, & un horrible mélange de membres confusément épars. Enfin, d'une extrémité à l'autre, son camp étoit jonché de cadavres. Cette petite troupe digne d'une gloire éternelle, avoit laissé sur son passage des traces à jamais mémorables. Charles étonné, considère cet effroyable carnage, comme l'infortuné dont la foudre vient de détruire les possessions, suit de l'œil les vestiges du feu céleste.

Ce premier secours étoit à peine entré dans le camp d'Afrique, que le brave Roger & Marfize arrivent d'un autre côté. Ces deux guerriers, après avoir jugé d'un coup-d'œil par quel endroit il étoit le plus facile de pénétrer jusqu'aux tentes

d'Agramant, y marchèrent aussitôt à travers le camp ennemi. Lorsqu'on met le feu à une mine, la flamme parcourt le noir sillon de la poudre avec tant de rapidité, qu'à peine l'œil peut-il la suivre, & déjà l'on entend l'horrible fracas des murs qui s'écroulent, ou du rocher dont les éclats volent jusqu'aux cieux. Tels & plus terribles encore, Roger & Marfize entr'ouvrent & dissipent les bataillons les plus ferrés. Ils renversent à droite & à gauche tout ce qui s'oppose à leur passage, coupent les têtes, & font voler les bras & les épaules de ceux qui ne se retirent pas assez promptement. La foudre qui en tombant sur un rocher, ou sur la cime d'un mont, détruit tout ce qu'elle frappe, est une foible image de la route que se frayèrent ces deux guerriers.

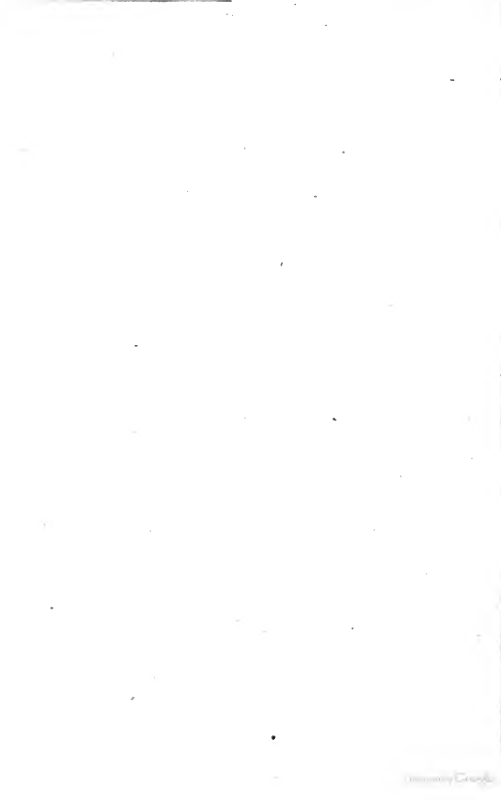
Le plus grand nombre de ceux qui avoient échappé à la fureur de Rodomont & de ses compagnons, & qui remercioient le ciel de la vitesse de leurs jambes, vinrent se précipiter sur Roger & sur Marfize qui les taillèrent en pièces; tant il est impossible à l'homme de se soustraire à sa destinée, soit qu'il fuie, soit qu'il reste dans son poste. Ces infortunés n'avoient évité un danger,

que pour succomber dans un autre. C'est ainsi que l'on voit un renard épouvanté tomber avec ses petits dans la gueule des chiens dévorants, lorsque le laboureur, dont il a cent fois détruit les plus chères espérances, porte la fumée dans son terrier, & l'attaque dans cet azyle où il se croyoit en sûreté.

Marfize & Roger entrent victorieux dans les remparts des Sarasins, qui, les yeux élevés & les bras tendus vers le ciel, lui rendent grâces de ces secours inattendus. A présent ils ne craignent plus ces paladins autrefois si redoutables; le moindre soldat en défiendroit cent à lui seul, & on prend à l'instant la résolution d'attaquer l'ennemi. Les cors, les trompettes, les tambours & les autres instrumens de guerre des Maures remplissent le ciel d'un effroyable bruit, & déjà leurs enseignes déployées flottent dans les airs au gré des vents. De leur côté, les généraux de Charles rassemblent les bataillons Allemands, Français, Anglais, & il se livre un sanglant combat.

La vigueur du fougueux Rodomont & de l'impétueux Mandricard, secondée par les efforts du vaillant Roger, du fameux Gradasse, & de l'in-

trépide Marfize , déterminent bientôt la victoire en faveur des Africains , & forcent Charles de rentrer dans Paris , en invoquant à grands cris les saints protecteurs de la France. L'invincible valeur & les forces de ces chevaliers peuvent à peine s'imaginer , encore moins se décrire. Joignez-leur Ferragus avec tant d'autres Sarasins fameux dans les combats , & jugez combien Charles perdit de monde & quel cruel échec il reçut dans cette fatale journée. Plusieurs de ses soldats se précipitèrent dans la Seine , parce que le pont trop étroit ne pouvoit pas en laisser passer un si grand nombre à la fois. Chacun desiroit les ailes d'Icare , pour échapper à la mort qui le pressoit de tous côtés. Tous les paladins furent pris , à l'exception d'Ogier & du Marquis de Vienne , qui rentrèrent dans la ville , l'un blessé à la tête , l'autre à l'épaule. Si Brandimart eût été absent , ainsi que Roland & Renaud , l'empereur chassé de sa capitale , eut été trop heureux d'échapper à un si horrible carnage. Brandimart fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce torrent , & n'y céda que quand il ne lui fut plus possible d'y résister. Enfin la fortune fut si propice à Agramant , qu'il



LIBRARY
MUSEUM
OF
ART
AND
ARCHAEOLOGY
OF
THE
CITY OF
BOSTON



J. H. W. Mason del.

A. J. Smith sculp.

University of Toronto

renferma une seconde fois Charles dans ses murs.

Cependant les cris des veuves , les plaintes des vieillards & des enfans privés du soutien de leurs foibles jours , s'élèvent de ce monde tumultueux jusqu'au séjour calme & serein qu'habitoit Michel. Il jette les yeux sur la terre , & voit le champ de bataille des Chrétiens couvert de leurs cadavres qui vont servir de pâture à l'avide vautour. Désespéré de voir les ordres du créateur si mal exécutés , son visage s'enflamme de colère , il s'écrie qu'il est trahi par la Discorde toujours perfide. Il l'avoit chargée de faire naître des querelles parmi les Infidèles , & elle s'étoit si mal acquittée de ce devoir , que par l'évènement , elle sembloit avoir fait tout le contraire. Tel qu'un serviteur fidèle , mais qui a plus de zèle que de mémoire , s'empresse de réparer la faute que son oubli lui a fait commettre , avant que son maître en soit instruit ; ainsi l'archange ne veut pas se présenter devant le trône de l'éternel , qu'il n'ait accompli ses volontés.

Il dirige son vol vers le cloître où il a déjà rencontré la Discorde , il l'y trouve assise au milieu du chapitre , occupée à présider à l'élection.

des nouveaux supérieurs, & prenant beaucoup de plaisir à voir les bréviaires voler de toutes parts à la tête des saints religieux. L'ange la saisit par ses cheveux, la frappe des pieds & des mains, & lui rompt sur le dos & sur les bras le bâton d'une croix. Le monstre infernal embrasse les genoux de l'archange, & lui demande grace avec de grands cris ; mais Michel irrité redouble ses coups, & ne cesse de la frapper qu'il ne l'ait transportée au-dessus du camp d'Afrique. Il l'y précipite & la menace d'un traitement encore plus cruel, si elle ose s'en absenter un seul moment.

La Discorde qui avoit tout le corps meurtri, craint de retomber une seconde fois dans les mains redoutables de l'ange & d'être la victime de ses fureurs. Malgré toute sa douleur, elle prend ses plus puissans soufflets, allume de nouveaux feux dans le cœur des Sarasins, & redouble la violence de ceux qu'elle y avoit déjà excités. A peine Charles vaincu laisse-t-il respirer les Maures, que Rodomont, Mandricard & Roger furieux se présentent devant leur chef, lui exposent le sujet de leurs querelles, & le prient de vouloir bien décider qui d'entre eux doit com-

battre le premier. Marfize raconte auffi fon aventure , & prétend qu'elle veut finir le combat avec le Tartare , qui a eu l'audace de la provoquer. Elle ne fouffrira pas qu'on le diffère d'un jour , d'un moment , pour laiffer aux autres le tems de terminer leur querelle , & elle demande à paroître la première dans la lice.

Rodomont ne réclame pas fes droits avec moins de force. Il représente qu'il n'a fufpendu fon combat contre fon rival , que pour venir au fecours du camp prêt à être détruit. Roger paroît à fon tour , & foutient qu'il ne permettra pas que Rodomont garde plus longtems fon cheval , & ne commence par combattre contre lui. Pour augmenter la confufion , Mandricard furvient , & exige que Roger quitte fur le champ l'aigle aux aîles blanches , ou qu'il la lui difpute. Sa rage & fa fureur l'aveuglent au point de défier à la fois fes trois adverfaires , & ces fiers guerriers alloient en venir aux mains , fi la préfence du roi ne les eût contenus.

Agramant s'efforce de ramener par fes prières & par fes confeils , la paix dans ces cœurs ulcérés. Lorsqu'il voit que fouds à la voix de la raifon ,

ils ne veulent ni paix ni trêve , il se trouve fort embarrassé , & ne fait à qui d'entre eux il doit accorder le premier le champ de bataille. Il finit par prendre le parti de les faire tirer au fort. On écrit leurs noms sur quatre billets différents. Le premier porte ceux de Mandricard & de Rodomont , sur le second on lit Roger & Mandricard , le troisième est pour Rodomont & Roger , enfin le dernier pour Mandricard & Marfize. On les confie ensuite aux caprices de la volage déesse du fort , & on tire d'abord de son urne les noms du roi d'Alger & de Mandricard , ceux de Mandricard & de Roger paroissent ensuite , Roger & Rodomont les suivent , & Marfize ainsi que Mandricard restent au fond de l'urne. La guerrière fut très-mortifiée de cette disgrâce. Roger n'en étoit pas plus satisfait. Il fait que ces deux adversaires vont tellement épuiser leurs forces dans ce premier combat , qu'il ne lui restera plus à cueillir que des lauriers déjà flétris.

Non loin des remparts de Paris , est une plaine d'environ un mille de circonférence. Le terrain qui l'environne s'élève autour en forme d'amphithéâtre. On y voyoit autrefois un vaste château ,

mais le fer & la flamme en avoient détruit les murs & les superbes toits. On trouve un site semblable sur la route de Parme à Borgo. Ce fut dans cet endroit qu'on établit la lice. Elle formoit selon l'usage un quarré spacieux, fermé de barrières, où l'on entroit de deux côtés opposés par de larges portes. Le jour assigné pour le combat entre ces deux guerriers qui l'attendoient avec impatience, on dressa deux tentes des deux côtés de la barrière. Dans le pavillon du couchant étoit le terrible Rodomont; le brave Ferragus & Sacripant couvroient ses membres gigantesques de sa dure peau de serpent. Dans l'autre le roi Gradasse & l'intrépide Falsiron, armoient le successeur d'Agrican.

Le roi d'Afrique étoit assis sur un trône élevé. A ses côtés paroissoient Marfile, Stordilan, & les autres chefs de son armée. La foule du peuple flotloit à l'entour des barrières. Heureux celui qui d'un lieu plus élevé, ou du haut d'un arbre, peut porter ses regards sur ce champ destiné à la valeur. De l'autre côté, on voyoit la reine de Castille accompagnée de plusieurs autres princesses, & d'un grand nombre de femmes du plus

haut rang , parmi lesquelles on distinguoit la fille du roi Stordilan , dont les riches vêtemens re-voient encore la beauté. On y remarquoit aussi la vaillante Marfize qui, par des vêtemens moins longs , annonçoit son sexe & son courage. Telle étoit sans doute la parure d'Hyppolite & de sa troupe guerrière , sur les rives du Termodon.

Déjà un hérault dont la cotte d'armes portoit la devise d'Agramant , étoit entré dans le camp pour en faire observer les loix , & défendre à qui que ce fût de se déclarer soit par ses discours , soit par ses actions , en faveur d'aucun des deux combattans. La foule empressée attendoit avec impatience le combat , & accusoit de lenteur ces deux fameux chevaliers. Tout-à-coup en entend dans le pavillon de Mandricard un grand bruit , qui va toujours en augmentant. C'étoit le brave roi de Sericane & le féroce Tartare qui excitoient ce tumulte.

Gradasse , après avoir revêtu Mandricard de ses autres armes , alloit lui ceindre l'épée fameuse de Roland , lorsqu'il lut *Durandal* sur le pommeau écartelé des armes dont s'enorgueillissoit Almont dans le tems où Roland , jeune encore , le tua

sur les bords d'une fontaine, dans les champs d'Apremont. Gradasse reconnut aussitôt l'épée du comte d'Angers. C'étoit pour cette arme si vantée, que quelques années auparavant il avoit, avec l'armée la plus redoutable qui fût jamais partie de l'Orient, soumis la Castille & vaincu la France. Il ne sauroit concevoir par quel hazard elle se trouve maintenant entre les mains du roi de Tartarie. Il lui demande en quel tems, dans quels lieux il s'en est rendu le maître, & s'il l'a obtenue du comte par un traité, ou par la force des armes.

Mandricard lui répondit qu'il avoit livré un terrible combat au comte, qui, depuis ce moment, contrefaisoit le fol pour dissimuler sa lâcheté, & éviter de pareilles rencontres auxquelles il auroit continuellement été exposé de sa part, s'il eût voulu conserver cette épée. Il imite, ajouta-t-il, le castor qui se prive de ce qu'il a de plus cher, pour se soustraire aux poursuites de l'avare chasseur. Cette épée m'appartient, lui répondit Gradasse en l'interrompant, & je ne la céderai ni à toi, ni à aucun autre. Elle m'a coûté assez de trésors, de sang, & de travaux, pour

que j'y aie de justes droits. Cherches-en donc un autre ; car je prétends garder celle-ci. Que m'importe la sagesse ou la folie de Roland. Je me saisis de mon bien par-tout où je le trouve. Tu t'es es sans doute emparé furtivement ; mais aujourd'hui je te la dispute. Ce bras saura faire valoir mes droits, & nous déciderons sur le champ de bataille à qui de nous deux elle doit rester. Mais prépares-toi à la mériter , avant de t'en servir contre Rodomont. L'usage est, comme tu le fais, de payer ses armes avant de combattre.

Me défier au combat, répondit le Tartare en élevant son front superbe , est le plus grand plaisir qu'on puisse me faire. Engage seulement Rodomont à te céder son rang , & ne doute pas alors que je ne sache te répondre , à toi , ainsi qu'à tous ceux qui oseront se présenter. Je ne souffrirai pas, dit Roger, que nos conventions soient violées , ou que l'on aille contre les loix du fort. Que Rodomont combatte le premier , ou sur le champ j'entre dans la lice. Si, comme le dit Gradasse , il faut avoir conquis les armes dont on va faire usage , tu ne dois pas te servir de l'aigle au blanc plumage auparavant de m'en avoir dé-

pouillé. Cependant comme j'ai bien voulu y consentir, je ne retire pas ma parole; mais quelque chose qui arrive, je combattrai le second. Pour peu que vous dérangiez cet ordre, je le troublerai entièrement, & tu me disputeras sur le champ ce bouclier qui m'appartient. Fussiez-vous tous deux issus du dieu Mars, répondit Mandricard, ni l'un ni l'autre ne seroit capable de m'empêcher de me servir de cette excellente épée, & de ces belles armes. En même tems il entre dans une horrible colère, & de son poing porte un coup terrible sur le bras de Gradasse. Le roi de Sericane qui ne s'attendoit pas à cet excès d'audace, fut pris à l'imprévu & laissa tomber l'épée, dont le Tartare se saisit aussitôt.

Gradasse est outré de dépit & de rage d'avoir reçu un si sanglant affront dans un lieu aussi public. Sa colère éclate sur son visage & dans ses yeux étincelans. Il se recule, & tire de son fourreau son redoutable glaive. Mandricard a tant de confiance dans ses forces, qu'il défie encore Roger. Venez tous deux, leur disoit-il, que Rodomont se joigne à vous, avec l'Espagne, l'Afrique, & le monde entier, je puis vous faire tête à tous,

A ces mots , il se couvre de son bouclier ; agité dans l'air la terrible épée d'Almont , & s'avance fièrement contre Gradasse & Roger , qu'il croit à peine dignes de ses coups. Laissez-moi , disoit Gradasse à Roger , punir cet insensé de sa folle audace. Non certes , répondoit Roger , c'est moi que ce soin regarde ; n'avancez-pas , vous dis-je. Je n'en ferai rien , répondoit Gradasse : en même-tems ils se mêlent & combattent tous trois les uns contre les autres. Le sang alloit couler de toutes parts , si plusieurs personnes qui pensèrent apprendre à leurs dépens combien il étoit dangereux de s'exposer au danger pour sauver les autres , n'eussent tenté de les séparer. Le monde entier ne les eut pas apaisés , si Marfile ne se fût présenté dans leur tente avec le fils de Trojan , dont la présence réprima sur le champ la fureur des combattans.

Agramant se fit exposer le sujet de cette nouvelle querelle ; il employa ensuite tous ses soins pour engager Gradasse à permettre , pour ce jour seulement , à Mandricard de se servir de l'épée d'Hector , jusqu'à ce que le différent qu'il avoit avec Rodomont fût terminé.

Pendant

Pendant que le chef des Maures s'efforce de ramener la paix entre ces trois guerriers, & parle tantôt à l'un, tantôt à l'autre; il s'élève une seconde querelle dans l'autre tente, entre Rodomont & Sacripant. Le roi de Circassie & Ferragus s'étoient, ainfi que je l'ai déjà dit, chargés d'armer Rodomont pour le combat, & ils l'avoient déjà revêtu des armes de son aïeul Nemrod. Ils se rendirent ensuite à l'endroit où le cheval de ce guerrier blanchissoit de son écume l'or d'un riche frein. C'étoit Frontin, pour qui Roger avoit demandé le combat contre le roi d'Alger. Sacripant, qui vouloit que rien ne manquât au champion qu'il alloit produire dans la lice, examinait attentivement si tous les harnois de Frontin étoient en bon état. En considérant de plus près ce superbe courfier, il le reconnut, à divers signes, pour Frontalet, qui lui avoit été si cher, pour qui il avoit soutenu tant de combats, & à la perte duquel il fut si sensible, que pendant longtems il voulut marcher à pied.

Brunel l'avoit pris sous lui devant les murs d'Albraque, le même jour où il avoit dérobé l'anneau d'Angélique, l'épée de Roland, c'étoit alors

Balizarde, & le cor de Marfize, ainsi que son redoutable glaive. De retour en Afrique, ce brigand fit présent de Balizarde & du cheval à Roger, qui le nomma Fróntin. Sacripant, après s'être bien assuré qu'il ne se trompoit pas, s'adresse au roi d'Alger, & lui dit : Apprenez, seigneur, que ce cheval sur lequel vous allez combattre est à moi. On me l'a volé sous les murs d'Albraque. Je pourrois le prouver par cent témoins ; mais comme ils sont trop éloignés, si quelqu'un refuse de me croire, je soutiendrai ce que j'avance les armes à la main. Cependant en faveur de la liaison commencée entre nous depuis quelques jours, j'eux bien vous le prêter pour aujourd'hui seulement, parce que je vois qu'il vous est impossible de vous en passer ; mais c'est à condition que vous reconnoîtrez qu'il m'appartient & que vous me l'avez emprunté. Sans cela ne comptez pas vous en servir, ou préparez-vous à me le disputer.

Rodomont, le plus fier de tous les enfans de Mars, & dont jamais personne n'égalait la force ni le courage, répondit ainsi à ce guerrier : Sacripant, tout autre qui eut osé me tenir un sembla-

ble langage, se seroit déjà apperçu que son plus grand malheur étoit de n'avoir pas été privé en naissant des organes de la voix. Mais en faveur de cette liaison que vous reclamez, je veux bien vous conseiller d'attendre pour cette entreprise, que j'aie terminé mon combat contre le Tartare. Lorsque vous verrez la manière dont je le traiterai, vous me saurez gré de ma modération, & j'ose espérer qu'alors vous m'offrirez votre cheval de meilleure grace. Vos honnêtetés sont des outrages, répondit le Circassien, outré de rage & de colère, mais ne comptez pas vous servir davantage de mon cheval ; tant que ce bras pourra soutenir une épée, je saurai vous en empêcher. J'employerois & mes ongles & mes dents pour vous l'arracher, s'il n'étoit pas possible de le défendre autrement.

Des paroles ils passent aux insultes, aux cris ; aux menaces, au combat, que leur fureur engage plus promptement que le chaume aride ne s'enflamme à l'approche du feu. Rodomont est armé de toutes pièces, Sacripant n'a ni casque, ni cuirasse, mais il manie son épée avec tant d'adresse, qu'elle le couvre tout entier. L'incroya-

ble vigueur de Rodomont ne surpassoit pas la prévoyance & l'adresse avec laquelle le roi de Circassie favoit tirer parti de ses forces. La meule qui écrase le grain , n'est pas plus rapide que les mouvemens de l'agile Circassien. Aussitôt Ferragus & Serpentin tirent leurs épées , & se jettent entre eux pour les séparer. Ils sont suivis de Grandonio, d'Isolier , & de plusieurs autres chefs des Maures.

Telle étoit la cause du bruit qu'entendoient dans l'autre tente ceux qui s'efforçoient en vain de mettre d'accord Mandricard, Roger , & Gradasse. On vint bientôt apprendre à Agramant que Rodomont & Sacripant combattoient entre eux au sujet d'un cheval. Alors ce prince consterné de tant de discordes , dit à Marfile : Veillez à ce qu'il ne se passe rien de plus entre ces trois guerriers , tandis que je vais faire tous mes efforts pour appaiser cette nouvelle querelle.

Dès que Rodomont vit paroître son général , il modéra son courroux & fit quelques pas en arrière. Sacripant , également respectueux , sut se contenir à l'approche d'Agramant. Ce prince leur demanda d'un ton de voix imposant & avec un

air majestueux , quel étoit la cause de ces débats ; & lorsqu'il en fut instruit , il fit tous ses efforts pour les concilier , sans pouvoir y réussir. Le Circassien exige que Rodomont lui rende son cheval sur le champ , ou du moins qu'il le prie de le lui prêter. Le roi d'Alger jure qu'il ne s'abaissera pas jusqu'à ce point , & que ni Sacripant , ni le ciel lui-même ne le réduira jamais à demander une chose dont il peut s'emparer par force.

Agramant s'adresse au Circassien , & lui demande quels sont ses droits sur ce cheval , & de quelle manière on l'en a privé. Alors Sacripant raconte à Agramant toute son aventure , & rougit beaucoup lorsqu'il lui fallut convenir qu'un habile fripon l'avoit surpris pendant qu'il étoit plongé dans une profonde rêverie , & lui avoit enlevé son cheval de dessous lui , en lui laissant entre les jambes sa selle soutenue sur quatre bâtons.

Marfize qui étoit accourue , comme les autres , au bruit de cette querelle , n'entendit pas tranquillement ce récit , qui lui rappelloit que le même jour on lui avoit dérobé son épée. Elle reconnut fort bien ce cheval , qu'elle avoit vu fuir devant elle avec la légèreté d'un oiseau. Elle

reconnut aussi l'honnête Sacripant dont elle ne s'étoit pas remis les traits jusqu'à ce moment. Alors la plupart des spectateurs qui avoient souvent entendu Brunel se vanter de ces larcins, jettèrent les yeux sur lui & témoignèrent par différents signes, qu'ils le regardoient comme l'auteur de ces vols. Marfize qui commençoit à le soupçonner, fit tant de questions à ceux qui l'environnoient, qu'elle découvrit enfin que c'étoit Brunel qui l'avoit privée de son épée. Elle apprit en même-tems que pour le récompenser de ce larcin qui méritoit un supplice infâme, le roi l'avoit, contre tout exemple, élevé au trône de la Tingitanie.

A cette nouvelle, sa colère contre ce perfide renaît dans son cœur. Elle prend la résolution d'en tirer une vengeance éclatante, & de le punir des railleries & des outrages qu'elle en avoit essuyés, lorsqu'elle le poursuivoit à pied pour recouvrer son épée. Aussitôt elle se fait donner son casque par l'un de ses écuyers; car elle étoit revêtue de ses autres armes, & je ne crois pas qu'on l'eût vue dix fois sans cuirasse depuis le moment où elle s'étoit accoutumée à la porter.

Dès qu'elle eût mis son casque, elle monta sur les gradins les plus élevés, où l'infâme Brunel étoit assis au rang des rois & des princes; du premier abord elle le saisit par le milieu du corps, & l'enlève comme l'aigle emporte dans sa serre tranchante un jeune poussin. Elle le transporte ensuite dans l'endroit où le fils de Trojan s'efforçoit en vain d'appaîser la querelle des deux guerriers. Brunel, en se débattant sous la main terrible de la guerrière, ne cesse de pleurer & de demander grace.

Les cris perçans de cet infortuné qui, tantôt imploroit la pitié de Marfize, tantôt demandoit du secours contre ses violences, l'emportoient sur le bruit, le tumulte, & l'effroyable fracas dont le camp retentissoit, & firent assembler tout le monde autour de lui. Alors Marfize se présente devant Agramant, & du ton le plus fier, elle lui dit : Ce fripon, votre vassal, va subir de ma main le juste châtiment de ses larcins. Il m'a dérobé mon épée, le jour même où il a volé le cheval de Sacripant. Si quelqu'un prétend s'opposer à la justice que je vais me rendre & dire que j'ai tort, il peut paroître. Je lui soutiendrai en votre

présence qu'il en a menti, & que je ne fais qu'user de mes droits. A présent, comme on pourroit me reprocher de saisir le moment où les plus fameux guerriers sont occupés par d'autres querelles particulières, je veux bien différer son supplice de trois jours. Si jusqu'à ce tems personne ne prend sa défense, il servira de pâture aux corbeaux. Je vais le renfermer ici près dans une tour située à l'entrée d'un petit bois, où je n'aurai avec moi qu'une de mes femmes & un écuyer. C'est-là que j'attendrai ceux qui voudroient soustraire ce brigand à ma vengeance.

Elle dit, & sans attendre de réponse, elle saisit Brunel par les cheveux, l'enlève, le charge sur le col de son cheval, & marche vers l'endroit désigné. L'infortuné verse des larmes, pousse des cris & implore en vain le secours de tous ses amis, qu'il appelle par leur nom. Agramant, désespéré de ces dissensions, ne fait comment se tirer de ce dédale, dont il ne trouve pas le fil. La manière dont Marfize traite Brunel le choque plus que tout le reste. Ce n'est pas qu'il fasse beaucoup de cas de ce coquin, ou qu'il y soit fort attaché, au contraire, il étoit tombé depuis quelque

tems dans sa disgrâce , & ce prince ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire pendre , depuis qu'il s'étoit laissé enlever l'anneau d'Angélique ; mais la hauteur de Marfize sembloit blesser son autorité. Il en rougit de colère , & il alloit la suivre pour se venger par lui-même , si le sage Sobrin ne l'eût dissuadé de ce dessein.

Il lui représenta que cette entreprise ne convenoit ni à son caractère , ni à la dignité de son rang. Que fût-il sûr de la victoire , il y auroit plus à rougir qu'à se vanter de l'emporter sur une femme. Il n'est pas raisonnable , ajoutoit-il , de vous exposer à un combat , où il y a tant de risques , & si peu de gloire. Je trouve bien plus sage d'abandonner ce fripon de Brunel à son mauvais destin. Quant il ne faudroit de votre part qu'un signe de tête pour dénouer le fatal lacet qui va lui serrer le col , vous ne devriez pas le faire : ce seroit vous opposer à un acte de justice. Vous pourriez faire prier Marfize de vous prendre pour juge dans cette affaire , en lui promettant de traiter ce brigand comme il le mérite. Mais quand elle vous refuseroit cette légère satisfaction , n'en abandonnez pas moins ce misérable

à son juste ressentiment. Pourvu qu'elle persiste dans notre alliance, laissez-lui attacher au gibet Brunel & tous ses semblables.

Agramant se rendit volontiers aux sages avis de Sobrin. Il ne poursuivit pas Marfize, & ne permit à personne de la troubler dans l'exécution de ses volontés. Il ne lui fit même faire aucune proposition, & il dévora cet affront pour pouvoir terminer des querelles plus importantes, & faire cesser les dissensions qui agitoient son camp.

La Discorde qui ne craint plus ni paix ni trêve, sourit à la vue des maux qu'elle cause. Dans les transports de sa joie, elle bondit, elle s'élance, & le camp qu'elle parcourt est trop étroit pour la contenir. L'Orgueil faute à ses côtés, triomphe insolemment de ses succès, & fournit continuellement de nouveaux alimens aux feux qu'elle avoit allumés. Alors l'inférieure furie pousse un cri qui parvient jusques dans les régions qu'habite Michel, & qui lui annonce que ses ordres sont accomplis. A cet horrible cri Paris trembla, la Seine se troubla jusques dans ses sources. Il retentit jusqu'à la forêt des Ardennes, & les hôtes de ces bois quittèrent leurs repaires. Il ébranla

les Alpes & les Cevenes, ainsi que les villes d'Arles, de Blaie, & de Rouen. On l'entendit sur les rives du Rhône, de la Saône, de la Garonne, & du Rhin; & les mères effrayées préférèrent leurs enfans sur leur sein.

Cinq chevaliers veulent terminer chacun le premier leurs querelles tellement embrouillées les unes dans les autres, qu'Apollon lui-même auroit bien de la peine à les démêler. Agramant commence par celle qui s'étoit élevée la première entre les rois de Tartarie & d'Alger au sujet de la princesse de Grenade. Il va & revient plusieurs fois de l'un à l'autre, & il leur donne des conseils dignes de leur souverain & d'un ami fidèle; mais tous deux sont sourds à la voix de la raison, & persistent opiniâtement dans leurs prétentions sur la belle Doralice. Enfin Agramant prit un parti qui convint aux deux amans. C'étoit de laisser à la fille du roi de Stordilan le choix de son époux, sans que celui qui seroit rejeté pût troubler l'autre dans la jouissance de son bonheur. La proposition plut également aux deux rivaux, parce que chacun d'eux se croyoit sûr d'être préféré. Le roi d'Alger avoit aimé Doralice longtems

auparavant que Mandricard la connut, & cette princesse, touchée de ses soins, ne lui avoit refusé aucune des faveurs que la pudeur d'une jeune beauté permet d'accorder à l'amant le plus favorisé. Il étoit bien persuadé qu'elle alloit s'empres-
 ser de confirmer son bonheur. Toute l'armée le croyoit ainsi que lui. On savoit tout ce qu'il avoit fait dans les joutes, dans les tournois, & dans les sanglans combats pour lui prouver son amour, & chacun étoit étonné du peu de sens qui avoit fait accepter à Mandricard une semblable condition. Mais ce prince, qui savoit seul ce qui s'étoit passé de particulier entre sa maîtresse & lui, & qui avoit de sûrs garants de son amour, fourioit des vains jugemens de la multitude.

Après avoir fait, entre les mains du roi, le serment d'observer fidèlement leurs conventions, ces deux fiers rivaux se présentèrent devant Doralice, qui baissa les yeux, rougit, & finit par nommer Mandricard. Tout le monde en fut surpris. Dans l'excès de son désespoir & de sa confusion, Rodomont lui-même n'ose plus lever ce front auparavant si superbe, mais bientôt la fureur qui lui étoit naturelle succède à ces pre-

miers mouvemens. Il refuse de se soumettre à un jugement aussi injuste. Il porte la main sur son épée, & soutient en présence d'Agramant, que c'est au dieu des combats à décider cette querelle, & non point à une femme légère, inconstante, & toujours disposée à agir contre ses devoirs les plus sacrés. Volontiers, répondit Mandricard, toujours prêt à combattre ; desorte que les débats alloient recommencer avec encore plus de violence, si Agramant, en donnant le tort à Rodomont, & en décidant qu'il ne pouvoit plus combattre pour cette querelle, n'eût appaisé ce nouvel orage.

Le roi d'Alger qui en un moment venoit d'essuyer deux affronts, l'un de la part de son roi à qui il avoit fallu céder, l'autre de la part de sa maitresse qui lui préféroit son rival, ne voulut plus rester dans les lieux témoins de sa honte, & il en sortit à l'instant même accompagné seulement de deux de ses écuyers. Tel un taureau contraint de céder à son superbe vainqueur la genisse pour laquelle il combattoit, s'enfonce dans les forêts, ou bien erre sur des rives solitaires, & dans des sables arides loin des gras pâturages.

Dans ces déserts, il ne cesse de mugir jour & nuit sans pouvoir éteindre l'ardeur qui le consume. Tel & encore plus consterné le roi d'Alger s'éloigne du camp, après avoir été exclus par sa maîtresse.

Roger, qui étoit déjà revêtu de ses armes, vouloit le suivre pour lui enlever son excellent cheval ; mais il se souvint qu'il devoit entrer en lice avec Mandricard , & que pour peu qu'il s'éloignât, il seroit prévenu par Gradasse, qui avoit une autre querelle avec le Tartare au sujet de Durandal. Cette raison le retint dans le camp, il étoit désespéré de se voir enlever Frontin sans pouvoir en tirer vengeance ; mais il comptoit faire tous ses efforts pour le recouvrer dès qu'il auroit terminé son combat avec Mandricard. Sacripant qui n'avoit pas d'autre querelle, comme Roger, & que rien ne retenoit, courut sur les pas du roi d'Alger. Il l'eut même bientôt atteint sans une aventure singulière qui l'arrêta jusqu'au soir, & lui fit perdre les traces de celui qu'il suivoit.

Il trouva une femme qui étoit tombée dans la Seine, & qui alloit périr, si on ne lui donnoit

les plus prompts secours. Aussitôt il s'élance, & la ramène sur le rivage. Lorsqu'ensuite il voulut continuer sa route, il ne trouva plus son cheval qui s'étoit écarté, & qui se fit poursuivre jusqu'au soir. Il parvint enfin à le joindre, mais il ne lui fut plus possible de retrouver le sentier qu'il avoit perdu ; desorte qu'il fit plus de deux cent milles à travers les plaines & les montagnes, avant de rencontrer son ennemi. Je ne vous dirai pas à présent en quel tems, ni dans quels lieux il le trouva, & combien il fut malheureux dans ce combat, où il perdit encore un autre cheval & sa liberté. Je veux vous entretenir de la douleur & du dépit avec lequel le roid'Alger quitta le camp d'Agramant, & des imprécations que sa rage exhaloit contre sa maitresse & contre son prince.

Par-tout où passoit ce guerrier affligé, l'air sembloit s'enflammer au feu de ses soupirs. Echo touché de pitié lui répondoit du creux de ses antres. Sexe inconstant & perfide, disoit-il, avec quelle légèreté ne changes-tu pas d'un moment à l'autre. Tu es bien ce qu'il y a dans le monde de plus opposé à la constance & à la bonne-foi. Combien ne sont pas à plaindre ceux qui se fient à tes sermens. Ni mes longs services, ni l'amour

dont je t'ai donné tant de preuves n'ont donc pu fixer ton cœur volage & prévenir un aussi cruel changement. Tu ne me trouves sans doute pas inférieur à Mandricard. Tu es femme, voilà la cause de ma disgrâce. Sexe toujours coupable ; sans toi les hommes feroient trop heureux. La nature t'a sans doute produit dans un moment où elle étoit irritée contre le genre humain. C'est ainsi qu'elle a créé les reptiles venimeux, les ours & les loups ; qu'elle a peuplé les airs d'insectes ailés, & fait croître l'ivraie à côté du plus pur froment. Puissante Nature ! pourquoi n'as-tu pas permis que les hommes pussent se reproduire sans ce mélange, comme les arbres qui portent les doux fruits de l'automne se propagent par des rejettons ? Mais non. Il n'est rien de parfait dans le monde. Sexe aussi vain que perfide, ne t'énorgueillis pas de donner le jour à l'homme. La rose s'élève sur les épines, & la tige du lis sort d'une herbe infecte. Vous êtes toutes vaines, présomptueuses, insupportables, privées de sens & de raison, sans principes, comme sans amour, injustes, ingrates, en un mot, nées pour être l'éternel fléau du genre humain.

C'est

C'est ainsi que le dépit & le courroux de Rodomont qui tantôt parloit bas, tantôt s'exprimoit de manière qu'on pouvoit l'entendre au loin, s'exhaloit en outrages & en injures contre le sexe qui l'avoit trahi. Il avoit assurément grand tort ; car pour une ou deux à qui on pourroit reprocher quelques fautes légères, on doit croire qu'il en est des milliers de parfaites. Il est bien vrai que parmi toutes celles que j'ai aimées jusqu'à présent, je n'en ai pas rencontré une seule qui m'ait été fidelle. Mais j'aime bien mieux en accuser mon mauvais destin, que de conclure qu'elles soient toutes perfides & ingrates. De tout tems il s'en est trouvé beaucoup dont personne n'a jamais eu à se plaindre, & il s'en trouve sans doute encore ; mais si sur mille, il en est une moins parfaite, le sort qui me persécute veut que ce soit celle dans les fers de qui je tombe. Cependant avant de mourir, & même avant que ma tête se couvre davantage de cheveux blancs, je veux tant chercher que je puisse dire, d'après mon expérience, qu'il en est quelques-unes de fidelles. Si ce bonheur m'arrive, & je n'en désespère pas encore tout-à-fait, je ne cesserai de

vanter celle à qui je le devrai , dans mes discours & dans mes écrits , dans ma prose & dans mes vers.

Le Sarasin n'étoit pas moins outré contre son prince que contre sa maitresse , & en le blâmant il ne s'emportoit pas moins au-delà des bornes que prescrit la raison. Il desireroit voir fondre sur lui une si horrible tempête , que l'Afrique entière en fût bouleversée & qu'il n'y restât pas pierre sur pierre. Il voudroit le voir dans l'opprobre & dans la douleur , chassé de ses états , errant , fugitif , réduit à la plus extrême misère , forcé de mandier le pain qu'il arroseroit de ses larmes , pour pouvoir après cela lui rendre son ancienne splendeur , le replacer sur le trône de ses peres , lui donner les plus éclatans témoignages de sa fidélité , & lui prouver qu'on doit soutenir un véritable ami envers & contre tous , soit qu'il ait raison , soit qu'on le croye dans son tort.

C'est ainsi que Rodomont , dont le cœur ulcéré s'emportoit , tantôt contre son prince , tantôt contre sa maitresse , marchoit à grandes journées sans s'arrêter , & sans laisser reposer Frontin.

Son dessein étoit de se rendre sur les côtes de la Provence , pour repasser en Afrique. Le lendemain ou deux jours après , il se trouva sur les bords de la Saône. Tout ce fleuve étoit couvert d'une grande quantité de barques. qui conduisoient des vivres à l'armée des Sarasins ; car depuis Paris jusqu'aux rivages d'Aigues-Mortes , & depuis ce port jusqu'à l'Espagne , tout le pays qui s'étend sur la droite leur étoit soumis. On tiroit les vivres de ces bateaux , pour les charger sur des chars & sur des chevaux qui , accompagnés d'une escorte sûre , les transportoient par-tout où on ne pouvoit pas les conduire par eau. Les deux rives de ce fleuve étoient couvertes d'innombrables troupeaux qu'on y amenoit de tous côtés , & leurs conducteurs logeoient dans les maisons qui se trouvoient aux environs.

Comme la nuit surprit le roi d'Alger sur ces bords , il se rendit à l'offre d'un habitant de ces lieux , qui le pria d'accepter un logement chez lui. Il descendit de cheval , & s'assit autour d'une table couverte de plusieurs mets différens & de larges flacons remplis de la liqueur divine que produit la Grèce & la Corse ; car dans ce genre ,

Le Sarafin n'étoit pas fâché d'être traité à la Française. L'hôte, qui à l'air de Rodomont, le prit pour un homme du plus haut rang & du plus grand courage, s'efforçoit de lui témoigner son respect, en le traitant magnifiquement & de la meilleure grace du monde. Mais ce prince tout occupé de son ingrate maitresse, vers qui son cœur revoloit sans cesse malgré lui, faisoit peu d'attention à toutes ces prévenances & ne proféroit pas un seul mot.

Le maitre de ce logis étoit un des hommes les plus adroits & les plus intelligens qu'il y eût en France. Il avoit su conserver sa maison & ses biens au milieu des étrangers & des ennemis. Il y avoit toujours chez lui quelques-uns de ses parents, pour l'aider dans les services qu'il rendoit aux étrangers. Tous gardoient le silence par respect pour Rodomont, qui paroissoit plongé dans une profonde rêverie. D'idées en idées, le Sarafin avoit laissé faire bien du chemin à son esprit. Sa tête penchée s'inclinoit vers la terre, & ses yeux presque entièrement fermés ne voyoient personne. Après avoir longtems resté dans cet état, il en sortit par un profond soupir, &

en treffaillant comme une personne qui s'éveille en sursaut. Alors il porta ses regards sur l'hôte & sur sa famille. Quelques instans après il rompit le silence, & il demanda à cet homme & au reste de la compagnie d'un ton un peu plus affable & d'un air moins agité, si quelqu'un d'eux étoit marié ? Tous répondirent qu'ils l'étoient. Pensez-vous, ajouta-t-il, que vos femmes vous soient fidelles ? Tous, à l'exception de l'hôte, répondirent qu'ils les croyoient telles.

Chacun de vous, leur dit ce dernier, peut croire là-dessus tout ce que bon lui semble. Pour moi je fais que vous êtes tous dans l'erreur, & votre ridicule crédulité fait que je vous regarde comme gens de peu de sens. Cet hôte illustre fera, j'en suis sûr, de mon avis, à moins qu'il ne veuille se moquer de vous. Comme le phoenix est seul dans le monde, il ne se trouve jamais sur la terre plus d'un mari qui évite les trahisons de sa femme. Chacun croit être cet heureux mortel, & se vante de posséder ce trésor ; mais comment la chose est-elle possible, puisqu'il n'appartient jamais qu'à un seul ? Ainsi que vous, je m'imaginois autrefois qu'il étoit plus d'une femme chaste ;

mais un gentilhomme Vénitien que j'eus le bonheur de recevoir chez moi, me fit voir par une foule d'exemples, tous très-vrais, combien je me trompois. Il s'appelloit Jean-François Valère. Je n'oublierai jamais son nom. Comme il connoissoit parfaitement toutes les ruses qu'emploient contre nous nos femmes & nos maitresses, il me rapporta à ce sujet un si grand nombre d'histoires tant anciennes que modernes & dont quelques-unes lui étoient arrivées, qu'il me convainquit que dans tous les états & toutes les conditions, il n'y avoit de femmes sages, que celles qui étoient assez adroites pour le paroître.

J'ai oublié la plupart des histoires qu'il m'a racontées; mais dans le grand nombre, il s'en est gravé une si profondément dans ma mémoire, que le marbre & l'airain ne l'auroient pas conservé plus fidèlement. On ne sauroit l'entendre sans concevoir de ce sexe perfide l'opinion que j'en ai toujours eue depuis ce moment, & que j'en aurai toujours. Si vous le trouvez bon, seigneur, je vais vous en faire le récit. Dans cette occasion, répondit le Sarasin,

rien ne sauroit me faire autant de plaisir que de vous entendre raconter quelque histoire, ou citer quelque trait, qui me confirme dans mon opinion. Prenez ce siège, & placez-vous devant moi, afin que je puisse vous voir & vous entendre plus facilement. Mais remettons au Chant suivant la narration de l'hôte.



C H A N T X X V I I I .

SEXE aimable , & vous qui croyez autant à ses vertus qu'à ses charmes , ne prêtez pas je vous en conjure , l'oreille à l'histoire que l'hôte se prépare à vous raconter. Vous en rougiriez de dépit & de honte. Quoiqu'après tout , les satyres d'un homme de cet état ne peuvent pas plus vous nuire que ses éloges n'ajouteroient à votre gloire. Le vulgaire ignorant ne fait que blâmer , & parle toujours de ce qu'il connoit le moins. Passez ce Chant , vous dis-je , mon récit n'en fera ni moins clair ni moins suivi , & cette histoire en est absolument détachée. Mais comme le bon Turpin l'a insérée dans ses fastes , je n'ai pas cru devoir l'omettre. Ainsi il n'y a de ma part , ni malice , ni envie de vous déplaire. Je vous ai toujours aimé. Mes discours , & mes écrits , où je ne cesse de vous louer , vous l'ont assez témoigné , & je vous ai donné cent preuves du dévouement le plus parfait. Tournez donc trois ou quatre feuilles sans en lire un seul vers , ou si vous aimez mieux

les parcourir, regardez ce qu'elles contiennent comme de pures fictions. Lorsque l'hôte se fut placé près de Rodomont, & vit qu'on étoit disposé à l'écouter, il commença ainsi son récit.

Astolphe, roi de Lombardie, celui-là même à qui son frère avoit cédé la couronne pour se consacrer au service des autels, fut si beau dans ses jeunes ans, que peu d'autres pouvoient lui être comparés. Apelle, Zeuxis, ou s'il est encore quelque peintre plus fameux, auroient eu bien de la peine à rien faire d'aussi parfait. Tout le monde rendoit justice à sa rare beauté; mais il en étoit encore plus persuadé que personne. Il ne faisoit pas tant de cas de son rang, qui l'élevoit au-dessus des autres mortels, ni de l'emporter sur ses voisins par ses richesses & par le nombre de ses vassaux, qu'il n'étoit flatté de se voir en même-tems le plus beau des hommes; & les louanges qu'on lui donnoit sur cet article, étoient celles qui lui plaisoient le plus.

Parmi ses courtisans, Fauste, chevalier Romain, étoit un de ceux qui en étoit le plus aimé. Ce prince lui vantoit souvent les agrémens de sa figure & les charmes de sa personne. Un jour il

lui demanda s'il avoit jamais vu dans tous ses voyages un aussi bel-homme que lui. Fauste , dans ce moment plus sincère que flatteur , fit au prince une réponse à laquelle celui-ci ne s'attendoit pas. Seigneur , lui dit-il , autant que je puis en juger par ce que j'ai vu moi-même , & ce que j'ai entendu dire aux autres , il est peu d'hommes que l'on puisse vous comparer. Ce petit nombre se réduit même à un seul , c'est un de mes frères que l'on nomme Joconde. Vous l'emportez de beaucoup sur tous les autres ; mais celui-ci vous égale , & peut-être même il vous surpasse. Le roi , à qui jusqu'alors tout le monde avoit décerné la palme de la beauté , crut la chose impossible , & fut fort curieux de voir ce jeune homme. Il fit promettre à Fauste d'engager son frère à paroître dans sa cour. Celui-ci lui répondit que la chose n'étoit pas aisée , & il lui en exposa les raisons.

Son frère étoit un homme sans ambition comme sans desirs , qui de sa vie n'étoit sorti de Rome. Il jouissoit en paix de l'héritage de ses pères , qu'il n'avoit jamais augmenté ni diminué. A un être de cette espèce , Pavie sembleroit aussi

éloignée que les sources du Nil. Il seroit encore plus difficile de le déterminer à quitter une épouse qu'il aimoit éperduement , & aux desirs de qui il n'avoit jamais su résister. Cependant pour obliger son prince , il promit d'aller trouver son frère & de faire l'impossible pour l'amener. A ces instances , le roi joignit tant de présens & d'autres marques de bonté , qu'il lui fut impossible de résister.

Fauste partit donc pour Rome , & bientôt il revit les foyers de ses pères. A force de prières & de sollicitations , il engagea son frère à se rendre aux desirs du roi ; & ce qui paroïssoit encore plus difficile , il fut empêcher sa belle-sœur de s'y opposer , en lui faisant envisager les avantages qui résulteroient de ce voyage , & les obligations qu'il lui auroit ainsi que toute sa famille. Joconde fixa le jour de son départ , arrêta des chevaux , des domestiques , se fit faire de magnifiques habits. Il savoit combien la parure ajoute à la beauté. Nuit & jour son épouse , à ses côtés , lui juroit que son absence alloit lui porter le coup de la mort. L'idée seule de son éloignement étoit pour elle un cruel supplice. Cher objet de mon

amour, sèche tes larmes, lui disoit Joconde, en en versant lui-même, avant deux mois tu me reverras à tes pieds. Le roi me donneroit la moitié de ses états, qu'il n'obtiendrait pas un jour de plus. La belle n'en est pas moins inconsolable. Cet espace lui semble un siècle, & sans un prodige, il ne la trouvera pas en vie à son retour. Joconde, touché de pitié, se repent déjà des engagements qu'il a pris avec son frère.

Cette épouse si tendre, portoit un collier auquel étoit suspendue une croix enrichie de pierres, & plus précieuse encore par les saintes reliques qu'elle renfermoit. Un pèlerin Allemand les avoit recueillies dans divers lieux, & laissées à son père chez qui il étoit mort en revenant du Saint-Sépulcre. Elle le détache de son col, & en fait présent à son époux, en le conjurant de le porter toujours pour l'amour d'elle, & pour lui rappeler à tout instant son souvenir. Sensible à cette marque de tendresse, Joconde accepte ce présent en l'assurant qu'il n'est pas besoin de ces signes pour l'empêcher d'oublier une épouse adorée, dont il ne sauroit cesser de s'occuper un seul instant dans la bonne comme dans la mau-

vaïse fortune , & dont il conservera la mémoire même au-delà du trépas. La nuit qui précéda le départ de Joconde , son épouse désolée ne prit pas un instant de repos. On eut cru qu'elle alloit expirer dans ses bras. Une heure avant le jour , il lui dit le dernier adieu , monta sur son cheval , & partit. Aussitôt la belle se recoucha.

Joconde n'avoit pas encore fait deux milles qu'il se ressouvint de la croix. Le soir il l'avoit déposée sous le chevet de son lit , où il l'avoit oubliée avant de partir. Hélas ! disoit-il en lui-même , comment pourrai-je justifier cette négligence ? ma femme va sans doute croire que je suis peu sensible à son amour. Il pense aux excuses qu'il pourra lui donner , n'en trouve pas de bonnes. Il ne conviendrait pas non plus d'envoyer un domestique , ou quelque autre personne. Il croit devoir retourner lui-même. Il s'arrête donc , & prie son frère de marcher plus lentement jusqu'à Baccano , le premier endroit où ils étoient convenus de descendre. Il faut absolument , lui dit-il , que je retourne à Rome pour un instant , nul autre que moi ne pourroit s'acquitter du devoir qui m'y rappelle. Je vous rejoindrai prompte-

ment , peut-être même avant que vous foyez arrivé à Baccano. A ces mots il détourne son cheval & part sans vouloir qu'aucun de ses gens l'accompagne.

Le soleil commençoit à dissiper les ténèbres ; lorsqu'il repassa le Tibre. Il descend de cheval ; entre chez lui , va droit au lit de sa femme qui dormoit profondément. Il en entr'ouvre les rideaux sans faire de bruit , & il voit ce qu'il s'attendoit le moins à voir ; sa chaste , sa tendre , sa fidelle épouse dans les bras d'un jeune homme. Il reconnoit facilement cet amant. C'étoit un jeune garçon sans naissance & sans fortune , qu'il avoit élevé chez lui parmi ses domestiques. Je vous laisse à penser s'il fut surpris & interdit à ce spectacle. Il vaut mieux s'en rapporter aux autres que d'en faire par soi-même la funeste expérience. Dans le premier mouvement de sa colère , il voulut tirer son épée & en percer les deux coupables ; mais l'amour qu'il portoit encore à cette ingrate retint son bras prêt à la frapper. Cet amour le domine même si impérieusement , qu'il ne lui permet pas d'éveiller sa criminelle épouse de crainte de l'affliger en la surprenant dans une si grande faute. Il sort de son appartement le plus

doucement qu'il lui est possible , descend l'escalier , remonte à cheval , & dans son agitation il précipite tellement sa course , qu'il arrive aussitôt que son frère à l'endroit désigné.

On le trouva extrêmement changé , & on voyoit bien qu'il avoit des motifs de chagrins. Mais tout le monde étoit bien éloigné de soupçonner le véritable sujet de sa tristesse , & de pénétrer cet horrible mystère. Ils ne pouvoient pas se douter de ce qu'il avoit vu dans Rome. Chacun pense que l'amour est la cause de son tourment ; mais aucun ne fait de quel trait il lui perce le cœur. Son frère attribue son chagrin au regret d'avoir laissé sa femme seule , & l'infortuné ne s'afflige que pour l'avoir trouvée trop bien accompagnée. Le front soucieux & le visage gonflé de colère , Joconde baissoit les yeux sans prononcer un seul mot. Fauste fait tous ses efforts pour le consoler ; mais comme il ignore les motifs de sa douleur , il ne sauroit y réussir. Il aigrit ses plaies au lieu de les adoucir , & le souvenir de sa femme dont il ne cesse de l'entretenir , rouvre sans cesse une blessure que la plus habile main auroit eu bien de la peine à fermer.

L'infortuné



L'infortuné ne prend de repos ni le jour, ni la nuit. Le sommeil & l'appétit fuient loin de lui. Sa figure, auparavant si belle, est devenue méconnoissable & ne conserve plus rien de ses anciens agrémens. Ses yeux s'enfoncent dans sa tête. Son nez s'allonge sur son visage décharné. Il lui reste si peu de charmes, que la comparaison n'est plus à redouter pour le prince. A sa douleur se joignit une fièvre violente, qui le força de s'arrêter dans la Toscane, & qui moissonnant les restes de sa beauté, la flétrit entièrement comme une rose que l'on cueille dans les ardeurs du midi.

Fauste, outre le déplaisir de voir son frère dans un semblable état, s'afflige encore dans la crainte de passer auprès de son prince pour lui en avoir imposé. Il lui avoit promis de lui faire voir le plus beau des hommes, & il ne lui amène qu'un spectre hideux. Cependant ils continuent leur route, & enfin ils arrivent à Pavie. Pour ne pas paroître tout-à-fait dénué de jugement, Fauste se garda bien de présenter Joconde à son prince, sans l'avoir prévenu par plusieurs lettres. Il lui écrivit que son frère conservoit à peine un

foible reste de vie , & que de grands chagrins accompagnés d'une fièvre violente, avoient altéré ses beaux traits au point qu'il n'étoit pas reconnoissable.

La nouvelle de l'arrivée de Joconde fit le plus grand plaisir au roi. Ce qu'il desiroit le plus dans le monde étoit de voir ce jeune homme. Il n'étoit pas non plus fâché qu'on le trouvât si inférieur à sa personne , quoiqu'il fût bien que sans les maux qui l'accabloient, il l'emporteroit sur lui, ou du moins qu'il l'égaleroit. Il le fit loger dans son palais, dans un appartement voisin du sien , où il pouvoit le voir & converser avec lui à toute heure. Il s'efforça de lui procurer tous les agrémens possibles , & le combla d'honneurs & de biens. Cependant Joconde languissoit, tourmenté sans cesse par l'idée du crime de son épouse. Les divertissemens, les spectacles, la musique, rien ne pouvoit diminuer sa douleur.

A côté de l'appartement qu'il occupoit dans la partie la plus élevée du palais, étoit un ancien salon, où, comme les plaisirs & les agrémens de la société lui étoient à charge, il se retiroit souvent pour se livrer tout entier à sa douleur qui

ne faisoit qu'augmenter. Ce fut là, qui le croiroit ! qu'il trouva le remède de ses maux. Dans le fond de cette pièce abandonnée , étoit un coin obscur où les fenêtres fermées empêchoient le jour de pénétrer. Il s'apperçoit que des ais mal joints au mur laissent passer un rayon de lumière. La curiosité l'engage à regarder à travers ces fentes , & il y voit ce qu'il n'auroit jamais cru si on le lui eut rapporté ; mais ce ne sont pas des ouï-dire , il le voit lui-même , & il a peine à en croire ses propres yeux. Cette ouverture donnoit dans le cabinet le plus secret & le plus voluptueusement orné de l'appartement de la reine. Elle n'y laissoit entrer que ceux en qui elle avoit la plus entière confiance. En y regardant il voit, à son grand étonnement , un nain difforme & contrefait dans les bras de la reine qui l'accable de caresses.

Dans l'excès de sa surprise, Joconde croit rêver. Il doute encore pendant quelques momens ; mais plus il regarde, plus il est convaincu que la chose est réelle , & il est forcé de se rendre au témoignage de ses yeux. Quoi ! dit-il en lui-même , cette femme a pour époux un des plus

grands rois du monde, qui est en même-tems le plus beau & le plus aimable des hommes, & elle se livre à un monstre hideux ! grands dieux, quel goût ! Aussitôt il pense à sa femme qu'il croyoit la plus coupable des épouses, pour s'être abaissée jusqu'à un valet, & alors elle lui paroît excusable. Ce n'est pas sa faute, ajoutoit-il, c'est celle de son sexe, qui ne put jamais se contenter d'un seul homme. Si elles sont toutes également criminelles, au moins la mienne n'a-t-elle pas choisi un monstre. Le lendemain il retourne au même lieu, à la même heure, & il y voit ce qu'il y avoit vu la veille. Il les prend encore sur le fait le jour suivant, & ainsi de suite. Ces deux amans ne laissoient pas s'écouler un jour sans se donner des preuves de leur tendresse. Ce qui lui paroît le plus singulier, c'est que la reine se plaint continuellement des froideurs du nain.

Un jour entr'autres il la trouva plongée dans la plus profonde tristesse. Elle avoit déjà fait appeller deux fois, par sa confidente, le petit monstre qui ne paroissoit point. Elle y renvoya une troisième fois cette femme, qui revint un instant après, & lui dit : Madame, celui que vous

demandez joue , est en perte , & le traître ne veut pas quitter la partie qu'il n'ait regagné jusqu'au dernier fol.

Cet étrange spectacle déride son front , & délivre son ame des soucis rongeurs auxquels elle étoit en proie. Aux pleurs succèdent les ris & les jeux. Il reprend son embonpoint , sa gaieté ; la santé brille de tout son éclat sur ses joues vermeilles , & il redevient plus beau que jamais. Son frère , le roi , & toute la cour sont étonnés d'un si grand changement. Si ce prince desiroit ardemment d'en connoître la cause , Joconde ne souhaitoit pas moins vivement de la lui apprendre , & de l'instruire des outrages qu'on ne cessoit de lui faire ; mais il ne vouloit pas que la reine fut traitée plus rigoureusement que son épouse. Ainsi pour ne faire aucun tort à la princesse , il le fit jurer sur ce qu'il y avoit de plus sacré , que quelque chose qu'il lui apprit , ou qu'il lui fit voir ; quand bien même il se trouveroit offensé personnellement , & dans ce qu'il avoit de plus cher , il ne s'en vengeroit ni sur le champ , ni par la suite. Il exige encore qu'il garde sur ce qu'il va lui découvrir le silence le plus absolu , & que soit par

ses discours , soit par ses actions , jamais le coupable ne pourra soupçonner qu'il connoit son crime. Le roi qui étoit bien éloigné de se douter de ce qu'on alloit lui révéler , fit tous les sermens qu'il plut à Joconde de lui dicter. 1

Alors celui-ci commence par lui exposer les raisons de ses chagrins. Il lui raconte qu'il a trouvé sa femme couchée avec un de ses valets , & que la douleur qu'il en avoit ressentie l'eut promptement conduit au tombeau , s'il n'eut trouvé dans son palais des motifs de consolation qui avoient de beaucoup diminué son tourment , en lui prouvant que s'il avoit à rougir , du moins il n'étoit pas le seul. En même-tems il conduit le prince à la fente du falon , & lui fait voir le nain dans les bras de la reine. A cet aspect on juge facilement qu'elle dut être la colère du roi. Sa rage le suffoque. Dans sa fureur , il vouloit se briser la tête contre les murs. Enfin il alloit s'écrier , & violer ses conventions ; mais le redoutable ferment qu'il avoit prononcé enchaîne sa langue & le force , en dépit de lui-même , de dévorer tranquillement un aussi cruel outrage.

Il se retourne vers Joconde. Ah ! lui dit-il ,

puisque vous m'ôtez les moyens d'appaîser ma juste fureur par une vengeance proportionnée au crime, que me conseillez-vous de faire ? & comment dois-je me comporter ? Abandonnons, lui répondit Joconde, ces ingrates à leurs infâmes goûts, & voyons si toutes les autres femmes sont aussi faciles. Vengeons-nous sur les femmes des autres des torts que nous ont fait les nôtres. Nous avons de la jeunesse & de la beauté autant & peut-être plus que personne. Trouverons-nous des cruelles dans ce sexe qui ne sauroit résister à ce qu'il y a de plus laid ? Par-tout où la jeunesse & la beauté ne nous suffiront pas, l'or nous frayera des routes encore plus promptes. Je ne veux pas que nous revenions sans avoir fait succomber plus de mille femmes. L'absence, le changement des lieux, & sur-tout les nouvelles liaisons, guérissent souvent des plus violens chagrins, & bannissent l'amour des cœurs où il est le plus enraciné.

Le roi goûte cet avis, veut l'exécuter sur le champ, & quelques-heures après il part accompagné seulement de deux écuyers & du chevalier Romain. Ils parcoururent, sans être connus,

l'Italie, la France, la Flandre, & l'Angleterre ; s'adressant à toutes les beautés, & n'en trouvant point de cruelles. Ils faisoient des présens aux unes, & en recevoient des autres. Ils en sollicitèrent plusieurs, & plusieurs aussi leurs firent des avances. Ils passoient dans chaque ville tantôt un, tantôt deux mois, & par-tout ils eurent lieu de se convaincre que les femmes des autres n'étoient ni plus sages ni plus fidelles que les leurs.

Au bout d'un certain tems, ils se lassèrent de passer toujours à des objets nouveaux. D'ailleurs il étoit difficile de s'introduire continuellement chez les autres, sans courir les plus grands risques. Il vaudroit mieux, dit un jour le roi, chercher une femme dont la figure & le caractère nous convint également, & que nous posséderions en commun, sans que la jalousie s'en mêlât. Pourquoi serois-je plus choqué de partager ses faveurs avec vous qu'avec un autre, puisque dans le monde entier il n'est pas une seule femme qui puisse s'en tenir à un seul ? Nous en jouirons tous deux dans la plus parfaite sécurité, & sans aucun excès ; lorsque notre goût, ou la nature

nous y invitera. Celle que nous choifrons n'aura pas non plus à fe plaindre de ces arrangemens. Si toutes les femmes avoient deux maris, fans doute qu'elles leur feroient plus fidelles, & qu'on n'entendrait pas tant de plaintes de part & d'autre.

La proposition plut à Joconde. Ils cherchèrent longtems fans pouvoir rencontrer quelque chofe qui leur convint. Enfin ils trouvèrent tout ce qu'ils defiroient dans la fille d'un Efpagnol, qui tenoit une hôtellerie au port de Valence. Aux graces & à la beauté, elle joignoit toute la fraîcheur de la jeunefſe ; car elle étoit à peine dans la première fleur de fon printems. Son père étoit chargé d'enfans, & fur-tout grand ennemi de la pauvreté, deforte que comme ils lui promettoient de rendre fa fille heureufe, ils le difpoſèrent fans peine à la leur livrer, & à leur permettre de l'emmener par tout où bon leur ſembleroit. Ils s'emparèrent donc de cette jeune beauté, dont ils jouiſſoient tous deux tour-à-tour dans la plus parfaite union. C'eſt ainſi que l'on voit pluſieurs ſoufflets entretenir continuellement la flamme d'une forge.

Ils voulurent ensuite parcourir toute l'Espagne, & passer dans la Numidie. Le jour qu'ils partirent de Valence, ils allèrent coucher à Xativa. Dès qu'ils y furent arrivés, ils sortirent de l'hôtellerie pour se promener dans la ville, & en parcourir, ainsi que font les étrangers, les rues, les temples, les palais, & les autres édifices publics. Pendant ce tems, la jeune beauté étoit restée avec les domestiques, occupés à préparer les lits, à avoir soin des chevaux, & à faire les apprêts du souper pour le retour de leurs maîtres.

Au nombre des domestiques de l'auberge, étoit un jeune garçon qui avoit servi à Valence chez le père de la belle. Il l'avoit aimée dès ses plus jeunes ans, & même il avoit su lui plaire. Dès le premier abord, ils se reconnurent sans faire semblant de rien, de peur d'être remarqués. Mais aussitôt que les maîtres furent partis, & que les domestiques furent occupés à d'autres emplois, ils n'eurent rien de plus pressé que de s'entretenir. Le jeune garçon demanda à son ancienne maîtresse, où elle alloit, & auquel de ces deux seigneurs elle appartenoit. Flammette, c'est ainsi que se nommoit la belle, raconta toute son aven-

ture à son amant. Hélas ! ma chère Flammette, lui dit alors ce jeune garçon qu'on appeloit Greco, il fut un tems où j'espérois voir l'heureux moment qui nous uniroit pour toujours ; mais maintenant tu pars, & je ne fais plus quand je te reverrai. N'est-il pas bien cruel pour moi de te voir passer dans les bras de deux amans, & d'être privé pour jamais du bonheur de vivre avec toi ? Je comptois après avoir amassé à la sueur de mon front quelque argent de mes gages & de mes profits, retourner à Valence pour te demander à ton père & t'y épouser.

Flammette fronce le sourcil & lui répond qu'il s'y prend trop tard. Greco pleure, soupire, & paroît peut-être encore plus affligé qu'il ne l'est réellement. Me laisseras-tu, lui dit-il, périr dans ces tourmens ? Permets qu'au moins encore une fois je satisfasse à mon ardeur. Après cela je mourrai content. Quel cœur ces discours n'auroient-ils pas touché de compassion ? Aussi celui de Flammette en fut-il ému. Sois bien sûr, lui répondit-elle, que je ne desire pas ce bonheur moins ardemment que toi ; mais ici nous sommes observés par tant d'yeux, & puis, quel tems & quels lieux

pourrions-nous prendre. Si tu ressentois pour moi la moitié de l'amour que je te porte, la nuit qui va suivre nous offriroit plus d'une occasion de combler nos vœux. Comment le pourrois-je, répondit la belle, puisque je la passe toute entière au milieu de ces deux hommes, qui ne cessent de me témoigner leur amour ? A peine l'un d'eux m'a-t-il quitté, que je passe dans les bras de l'autre. Qu'importe, repliqua Greco, je saurai surmonter tous ces obstacles, & jouir de tes charmes au milieu d'eux, pourvu que tu y consente, comme tu le dois, si tu es véritablement touchée de mon martyre. Flammette réfléchit pendant quelques momens, & finit par lui dire qu'il peut tenter l'aventure, quant il croira tout le monde endormi. Elle lui explique comment il doit s'y prendre pour parvenir jusqu'à elle, & s'en retourner sans être aperçu.

Lorsque Greco jugea que tout le monde devoit-être plongé dans le plus profond sommeil, il vint à la porte, la trouva entr'ouverte, & entra doucement. Il marche sur la pointe du pied, fait de grands pas, & toujours appuyé sur le pied qui reste en arrière, il avance l'autre, comme s'il

é craignoit de le poser sur du verre. Il étend aussi sa main en avant. Enfin il trouve le lit, y entre par les pieds la tête la première, & se glisse entre les jambes de Flammette, qui étoit couchée sur le dos. Lorsque sa bouche put se joindre à celle de sa maitresse, il l'embrassa, la serra étroitement dans ses bras. Toujours collé sur ses charmes, il ne quitte ce poste que quelques instants avant le jour, & pendant tout ce tems il ne cesse de lui donner les marques les plus réitérées de son amour.

Joconde ainsi que le roi, avoient senti les secousses qui avoient ébranlé leur couche pendant toute la nuit; mais chacun d'eux également trompé, faisoit à son camarade les honneurs de l'aventure. Lorsque Greco eut pleinement satisfait ses desirs, il s'en retourna comme il étoit venu. Bientôt le soleil parut sur l'horizon, Flammette se leva, & fit entrer les domestiques. Mon ami, dit à Joconde le Roi de Lombardie, vous avez fait cette nuit de bien longues courses, & vous devez être cruellement fatigué. Ce seroit plutôt à moi à vous faire ce compliment, répondit le Romain, & sans contredit vous êtes celui

de nous deux qui a le plus besoin de repos. Tant que la nuit a duré vous n'avez cessé de le mériter. Il est vrai, repartit le roi, que j'aurois pu prendre quelque exercice, & du moins satisfaire aux besoins les plus pressans, si vos transports continuels me l'eussent permis; mais vous vous en êtes bien gardé. Je fais tout le respect que je vous dois, repliqua Joconde, vous êtes bien le maître de tenir ou de violer des engagemens pris avec votre vassal; mais que ne m'ordonniez-vous, sans prendre tant de détours, de m'abstenir de cette fille, vous eussiez été ponctuellement obéi.

De replique en replique la dispute s'échauffoit, & tous deux commençoient à y mettre de l'aigreur; parce qu'ils étoient piqués de se voir jouer ainsi. Flammette qui n'étoit pas loin, trembloit que sa ruse ne fut découverte. Ils l'appellèrent pour que son témoignage convainquit l'un des deux de l'imposture qu'il s'opiniâtroit à soutenir. Approche Flammette, lui dit le roi d'un ton impérieux, & déclare sans rien craindre d'aucun de nous deux, quel est celui qui pendant toute la nuit a été assez avare de tes faveurs, pour ne pas en faire part à son compagnon.

211064



J. M. Harris del

J. A. Hume sculp

Tous deux attendoient impatiemment la réponse que chacun croyoit devoir lui être favorable, lorsque Flammette qui se voit découverte, craint pour ses jours, tombe à leurs pieds, leur demande pardon, & leur avoue sans nul déguisement, que touchée du désespoir d'un jeune homme qu'elle avoit aimé avant de les connoître, elle avoit commis avec lui la faute qu'ils se reprochoient mutuellement. J'espérois, ajouta-t-elle, que chacun de vous attribuerait à l'autre ce qui se passeroit entre nous. Joconde & le roi, surpris & confondus de ce trait auquel ils s'attendoient si peu, se regardèrent en face sans se rien dire. Puis ils partent tous deux en même-tems d'un tel éclat de rire, qu'ils se laissent tomber à la renverse sur le lit, la bouche ouverte, les yeux fermés, & pouvant à peine respirer.

Lorsqu'ils eurent mis fin à ces ris qui commencent à les fatiguer : Par quels moyens, se dirent-ils entr'eux, pourrions-nous empêcher nos femmes de nous tromper, puisque celle-ci qui étoit couchée entre nous deux, a su échapper à notre vigilance ? Non, quand le nombre des yeux d'un mari seroit aussi grand que celui de ses che-

veux, il ne pourroit éviter sa triste destinée. Nous avons tenté des milliers de femmes sans en trouver une seule qui nous ait résisté ; quand nous en éprouverions encore autant, nous les trouverions toujours les mêmes. Tenons-nous en donc à cette dernière expérience , & persuadons-nous bien que les nôtres ne sont ni plus coupables , ni moins chastes que les autres. Si elles sont toutes de la même nature , je ne vois pas pourquoi nous ne retournerions pas auprès d'elles , pour y vivre comme auparavant. Ce fut aussi le parti qu'ils prirent, après y avoir réfléchi quelques instans. Ils ordonnèrent ensuite à Flammette d'appeler son amant , à qui ils la firent épouser , en lui donnant une dot considérable. Après quoi ils remontèrent à cheval, reprirent la route de leurs foyers , & revinrent à leurs femmes sans s'embarasser davantage de la manière dont elles se comportoient.

C'est ainsi que l'hôte finit son récit, qui fut écouté avec beaucoup d'attention par toute la compagnie , & surtout par Rodomont , qui garda le plus profond silence jusqu'à ce qu'il fut terminé. Je ne doute pas, dit-il alors , que les ruses
des

des femmes ne soient multipliées à l'infini, & tous les livres du monde ne suffiroient pas pour en décrire la millième partie.

Dans le nombre des convives étoit un homme d'un âge mûr, qui avoit sur ce point des opinions beaucoup plus saines, & qui ne manquoit ni d'esprit, ni de hardiesse pour soutenir sa manière de penser. Il ne put souffrir qu'on traitât avec si peu de ménagement la plus aimable portion du genre humain, & se retournant vers celui qui avoit raconté l'histoire, il lui dit : Nous entendons citer tous les jours mille traits qui n'ont pas le moindre fondement, & votre récit est de ce nombre. Je ne croirois pas celui dont vous le tenez, eût-il dans toutes les autres occasions été plus sincère que l'évangile ; & je suis bien persuadé que quand il s'exprimoit ainsi, il parloit plutôt d'après ses idées, que d'après son expérience. De justes sujets de mécontentement contre une ou deux femmes, l'avoient sans doute aveuglé jusqu'à les lui faire croire toutes coupables. Quand sa colère sera passée, il leur donnera encore plus de louanges qu'il ne les a blâmées. Leur éloge prêtera bien plus à son éloquence que

leur satire ; car pour une à qui on pourroit absolument reprocher quelque faute légère , il en est cent qui ont des droits à la plus juste gloire. Aussi, loin de les condamner toutes , faut-il en excepter un grand nombre qui , par leurs excellentes qualités , méritent notre estime. Si Valère en juge autrement , il consulte plutôt son ressentiment que sa façon de penser.

Mais dites-moi un peu , je vous prie , est-il parmi vous quelqu'un qui n'ait jamais manqué à sa femme , & qui ne saisisse toutes les occasions d'en voir d'autres , lors même qu'il faut payer leurs faveurs ? Trouveriez-vous dans le monde un seul homme de cette espèce ? il y auroit de l'imprudence à le soutenir , & de la sottise à le croire. Est-il au contraire , j'en excepte les femmes publiques , quelque personne du sexe qui fasse les premières avances ? Il n'y a peut-être aucun de nous qui n'abandonnât sa femme , quelque belle , quelque aimable qu'elle fût , s'il espéroit qu'une autre se rendît à ses desirs. Que ne feroit-il pas , si de jeunes beautés cherchoient à le séduire par les manières les plus engageantes & par de riches présens ? Il n'est , je penie , aucun

de nous à qui de semblables avances ne fissent tourner la tête. La plupart de celles qui manquent à leurs devoirs ont souvent les plus justes sujets de plainte contre leurs maris. Elles les voient dégoûtés de ce qu'ils possèdent, convoiter ce qui ne leur appartient pas. Il faut aimer soi-même, quand on veut être aimé, & ne pas exiger des autres plus qu'on ne leur donne.

S'il m'étoit permis de faire des loix, j'en établirois une à laquelle aucun homme ne pourroit refuser de souscrire. Cette loi porteroit que toute femme surprise en adultère seroit punie de mort, si elle ne pouvoit pas prouver que son époux eût manqué à la foi conjugale ; mais pour peu qu'elle put l'en convaincre, elle feroit absoute, & n'auroit plus rien à redouter de la part des juges, ni de celle de son mari. Un des préceptes les plus essentiels de notre religion, est de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. L'incontinence est le seul défaut que l'on puisse reprocher à ce sexe aimable, encore le grand nombre en est-il exempt ; mais outre ce vice dont nous poussons l'excès bien plus loin, n'avons-nous pas à rougir de nos blasphêmes, de nos lar-

cins, de nos fourberies, & de tant d'autres crimes qu'il leur arrive si rarement de commettre ?

Ce judicieux & sincère vieillard alloit appuyer ses raisons par une foule d'exemples, & citer un grand nombre de femmes, dont la vertu toujours irréprochable avoit été à l'abri de la féduction. Mais le Sarasin qui n'étoit pas en humeur d'entendre plus longtems de pareilles vérités, le menaça en jettant sur lui un coup-d'œil farouche, qui lui imposa silence, sans le faire changer de sentiment.

Rodomont, après avoir terminé de cette manière la dispute & la conversation, quitta la table, & tâcha de trouver dans son lit un repos qui le fuyoit par-tout. Mais l'esprit toujours occupé de son ingrate maitresse, il soupira bien plus qu'il ne dormit. Le lendemain dès que les premiers rayons du soleil parurent, il quitta cette retraite, & résolut de continuer sa route par eau. Frontin, son excellent cheval, qu'il avoit conservé en dépit de Roger & de Sacripant, étoit trop fatigué de la marche forcée qu'il lui avoit fait faire pendant deux jours : & comme il avoit pour ce coursier tout le soin qu'un honnête chevalier

devoit prendre d'un pareil cheval, il le fit entrer dans une barque pour l'y faire reposer, & pour aller lui-même plus vite. Déjà les rames fendent l'onde, & la barque qui étoit petite & peu chargée, descend rapidement la rivière. Mais les sombres pensées qui agitoient l'ame du Sarasin, le poursuivent sur l'eau comme sur la terre. Il les trouve à la poupe, à la proue. S'il s'élance sur son cheval, elles montent en croupe & galoppent avec lui, ou plutôt elles sont dans sa tête ainsi que dans son cœur, & elles bannissent loin de lui toute espèce de consolation. L'infortuné ne fait quel remède porter à ses maux, puisque ses ennemis sont en lui-même. A qui aura-t-il recours dans une guerre intestine, où toutes les facultés de son ame sont tournées contre lui-même, & où il est le plus cruellement combattu par ce qui devoit le secourir ?

Il navige pendant toute cette journée & toute la nuit suivante, le cœur toujours en proie aux plus mortelles angoisses, & pensant sans cesse à l'affront qu'il a reçu de son roi & de sa maîtresse. Il éprouve les mêmes tourmens dans sa barque que sur son cheval, & en changeant de lieu il ne

change point d'état. Tel qu'un malade dévoré par une fièvre ardente, se retourne à tout instant dans son lit, où il espère trouver une situation moins douloureuse; mais de quelque côté qu'il se pose, le mal qui le presse ne le tourmente pas avec moins de violence. Ainsi le Sarasin ne trouve pas plus de soulagement à ses mortels ennuis au milieu des eaux, que sur la terre.

Bientôt son agitation ne lui permit plus de rester dans la barque, & il se fit mettre à terre. Il prend sa route par Lyon, Vienne, Valence, il arrive dans Avignon, & il contemple son superbe pont. Ces provinces, ainsi que tout le pays qui s'étend entre le Rhône & les monts Celtibériens, étoient soumises à Agramant & à Marfile, depuis leurs premières victoires qui les avoient rendu maîtres de la campagne. Il se détourne ensuite à main droite pour se rendre à Aigues-Mortes, toujours dans l'intention de repasser en Afrique; & bientôt il se trouve sur les bords d'un fleuve, dans un bourg autrefois comblé des dons de Bacchus & de Cérès. Les habitans l'avoient abandonné pour se soustraire à la violence des soldats. D'un côté il découvre une vaste étendue de mer,

de l'autre il voit les riches moissons ondoyer dans les fertiles plaines.

Au milieu de ce bourg, étoit une petite église nouvellement bâtie sur le penchant d'une colline. Les prêtres qui la déservoient l'avoient abandonnée depuis le commencement de la guerre. Rodomont résolut d'en faire sa demeure. La situation de ce lieu lui parut agréable : d'ailleurs il étoit fort éloigné du camp, dont il ne pouvoit entendre parler sans frémir d'horreur. Enfin elle lui plut tant qu'il renonça au dessein de retourner dans Alger. Il y fit loger ses domestiques, ses bagages, & ses chevaux. Il n'étoit qu'à quelques milles de distance de Montpellier & de plusieurs autres villes considérables, où l'on pouvoit se rendre en suivant le cours de la rivière ; de sorte qu'il étoit facile de s'y procurer tout ce qui étoit nécessaire à la vie.

Un jour que le Sarafin plongé à son ordinaire dans une profonde rêverie, portoit ses regards aux environs de sa demeure, il aperçut dans un sentier qui traversoit une prairie, une jeune femme de la plus grande beauté. Elle étoit accompagnée d'un moine à longue barbe, & ils con-

duisoient à leur fuite un grand cheval qui portoit un fardeau couvert d'un drap noir. A ces marques vous devez reconnoître la jeune beauté & le saint religieux qui guidoit ses pas. C'étoit Isabelle de Galice qui traînoit à sa fuite les restes de son cher Zerbin.

Je l'avois, comme vous le savez, laissée dans le chemin de la Provence sous la conduite d'un saint vicillard, qui lui avoit persuadé de consacrer ses jours à Dieu. Elle étoit pâle, défaite, abattue par le plus violent chagrin. Ses cheveux en désordre flottoient autour de sa tête. D'ardens soupirs s'échappoient à tout instant de sa poitrine oppressée, & elle ne cessoit de verser des larmes. Enfin l'on reconnoissoit à tous ces signes & à beaucoup d'autres, combien sa malheureuse existence lui étoit à charge. Mais dans cet état, il lui restoit encore tant de charmes, que l'amour & les graces s'empressoient de voler sur ses traces.

A la vue de tant de beauté, le Sarasin oublie promptement la haine qu'il avoit jurée pour toujours à ce sexe aimable, qui embellit le monde. Il trouve qu'Isabelle mérite de succéder dans son

cœur à l'ingrate qui l'a trahi , & il la croit très-propre à le consoler de la perte de Doralice. Il s'avance vers elle , & lui demande quels sont ses malheurs , & où elle porte ses pas ? Isabelle lui raconte naïvement ses aventures , & lui dit : Que renonçant à un monde dans lequel il ne peut plus y avoir de bonheur pour elle , elle va tâcher de mériter l'indulgence du ciel par une vie sainte. Le fier Rodomont qui ne croyoit pas en Dieu , & qui n'avoit ni foi , ni loi , fourit à ce propos.

Il lui représente que la douleur qui égare ses esprits , lui fait prendre un parti déraisonnable ; qu'elle seroit aussi condamnable de priver le monde de tant de charmes , que l'est un avaré d'enfouir un trésor qui ne lui est d'aucun usage , & dont il empêche les autres de jouir. Ce sont , ajoute-t-il , les lions , les ours , & les serpens qu'il faut enfermer ; mais non pas ce qu'il y a de plus beau & de plus incapable de nuire. Le vieillard qui prêtoit l'oreille , craignit que faute d'expérience , la jeune Isabelle ne se laissât séduire par des discours aussi spécieux , & ne retombât dans ses anciennes erreurs. Aussitôt il se met en devoir de les réfuter , & prépare à cette ame pure &

chaste , qu'il guidoit dans les voies du salut , une nourriture abondante puisée dans les livres saints. Mais le Sarasin qui étoit né avec la plus invincible répugnance pour de semblables mêts , n'en eût pas plutôt goûté , qu'ils lui déplurent à l'excès.

Il interrompit plusieurs fois les discours de l'hermite , sans pouvoir lui imposer silence. Alors il perdit patience , & d'une main vigoureuse il faisoit le saint homme Mais peut-être ce récit , si je le continuois , vous seroit également à charge. Ainsi je termine ce Chant , instruit par l'exemple du malheur qu'essuya l'hermite pour avoir trop parlé.





A. J. 101

C H A N T X X I X.

QUE l'esprit de l'homme est foible & inconstant ! comme nous varions dans nos desseins ! Avec quelle facilité nous changeons nos résolutions, sur-tout lorsqu'elles nous ont été inspirées par un dépit amoureux ! Dans le moment, le farouche Sarasin s'emportoit contre les femmes avec tant de violence , que vous n'auriez jamais cru que sa haine pût diminuer , encore moins s'éteindre absolument. Sexe aimable , je suis si choqué de la manière outrageante dont il a parlé de vous contre toute raison , que je ne lui pardonnerai pas , qu'il n'ait éprouvé par le plus affreux des malheurs combien il avoit tort. Mes vers lui apprendront, ainsi qu'à tous ceux qui seroient tentés de l'imiter , qu'il vaut bien mieux se taire que de médire aussi mal à propos. Mais ne vous prouve-t-il pas déjà par sa conduite qu'il s'est comporté comme un ignorant & comme un fol. Il n'y a qu'un instant que sa fureur s'exhaloit indistinctement contre toutes les femmes , & voici

qu'un seul regard d'Isabelle l'a fait changer d'avis. Il ne fait pas qui elle est, il ne la connoit pas, à peine l'a-t-il vue, & déjà elle lui a fait oublier son dépit & sa première maitresse.

Épris de ce nouveau feu, Rodomont emploie quelques raisons frivoles pour détourner cette ame ferme & généreuse du sacrifice qu'elle alloit consommer. Mais le saint Religieux oppose à ses vains discours le bouclier de la foi, & par de solides argumens, il affermit la princesse de Grenade dans ses sages desseins. L'impie Sarafin souffrit pendant longtems, quoique avec beaucoup d'impatience, la pieuse audace de cet hermite, & il lui dit plusieurs fois, mais toujours inutilement, qu'il pouvoit s'en retourner seul dans ses déserts. Voyant que celui-ci, poussé par son zèle, ne cessoit de lui nuire & ne lui accorderoit ni paix ni trêve, il le prit dans sa colère par le menton dont il lui arracha la barbe. Il le saisit ensuite de l'une de ses mains par le col, & après lui avoir fait faire deux ou trois tours dans les airs, il le lança de toute sa force du côté de la mer. Je ne saurois trop vous dire ce qu'il devint. Les Historiens ne sont pas d'accord sur



G. P. M.

te point. Les uns prétendent qu'il fut brisé contre un rocher, de manière qu'il ne lui resta pas forme humaine. D'autres rapportent qu'il fut tomber à la mer à plus de trois milles de distance, & que malgré toutes ses prières & ses oraisons, il y périt faute de savoir nager. Quelques-uns, & ce sont les plus pieux, assurent qu'un saint vint à son secours, & que d'une main invifible il fut porté sur le rivage. Quoi qu'il en foit, l'histoire n'en parle plus.

Après s'être ainfi débarrassé de ce censeur importun, le cruel Rodomont se retourna d'un air moins farouche vers la princesse de Galice, tremblante d'effroi. Il lui tint le doux langage ufité par les amans, & lui dit : Qu'elle est fa vie, son ame, fa plus chère efpérance, & tout ce qu'il peut imaginer de plus tendre. Il lui montre enfuite toute la retenue de l'amant le plus respectueux, & ne lui laiffe pas foupçonner qu'il veuille ufer de violence, tant les charmes d'Ifabelle avoient déjà dompté fon orgueil & fa férocité naturelle. Quoi qu'il puiſſe en diſpoſer à fa volonté, il ne veut point lui ravir des faveurs qui n'auroient plus de prix à ſes yeux, ſi elle ne les lui accorderoit vo-

lontainement. Il espère que le tems & ses soins lui rendront plus propice à ses desirs.

Isabelle qui, dans ce lieu solitaire, se voit sous la ferre tranchante d'un cruel vautour, aimeroit mieux se trouver au milieu d'un brasier. Elle cherche en elle-même, s'il n'y auroit aucun moyen de sortir pure & sans tache de cet horrible séjour. Elle prend la résolution de se donner la mort plutôt que de céder aux entreprises de ce barbare, & de manquer si essentiellement au chevalier qu'elle avoit vu expirer dans ses bras, & à qui elle avoit juré une éternelle fidélité !

Cependant les desirs du Sarasin devenoient de jour en jour plus effrénés. Elle sent bien qu'il viendra un moment où tous ses efforts seront inutiles contre ses violences. Après avoir bien réfléchi, elle trouve un moyen d'échapper à ces dangers & de conserver son honneur, en se couvrant d'une gloire immortelle. Déjà le féroce Rodomont perdoit cette retenue qu'il avoit affectée dans les commencemens, & il ne laissoit que trop voir, par ses discours & par ses actions, quels étoient ses infâmes projets. Si vous voulez me promettre, lui dit alors la princesse de Galice, de

de ne pas attenter à mon honneur , & ne pas me laisser le moindre soupçon sur cet article , je vous ferai part, pour vous en récompenser, d'un secret bien autrement précieux que ce que vous exigez de moi. Pour un plaisir si léger , & qu'il vous est si facile de vous procurer par-tout ailleurs , négligerez-vous le plus solide & le plus inestimable des biens , un bien dont vous jouirez continuellement ? Vous trouverez mille femmes aussi belles que vous pouvez le désirer ; mais dans le monde entier je suis peut-être la seule qui puisse vous donner ce que je vous offre.

Je connois une herbe dont le suc puissant, lorsqu'il est exprimé par les mains pures d'une vierge, rend le corps impénétrable aux atteintes du fer & de la flamme. Cette herbe croît dans les champs, voisins de cette demeure ; je l'ai remarquée en passant , & je puis facilement la retrouver. Il faut la faire bouillir avec du lierre & de la rue à un feu de bois de ciprès. Ensuite il ne s'agit plus, pour être invulnérable , que de se plonger trois fois dans cette eau salutaire & de renouveler tous les mois cette immersion ; car sa vertu ne s'étend pas au-delà de ce terme. Je fais la pré-

parer , & dès ce soir vous pouvez être en possession de ce secret & en éprouver les merveilleux effets. La conquête de l'Europe entière ne vous flatteroit sans doute pas plus qu'une pareille découverte. Eh bien , tout ce que je vous demande pour récompense d'un si grand bienfait , c'est que vous me juriez , sur votre honneur , de ne plus blesser ma délicatesse par vos parolles & par vos actions.

Ce discours fait prendre à Rodomont des manières plus honnêtes. Il a même un si grand desir de devenir invulnérable , qu'il promet à Isabelle plus qu'elle n'exige. Le barbare ne comptoit observer sa parole qu'autant qu'il lui seroit nécessaire pour se mettre en possession du secret. Jusqu'à ce moment , il veut bien se contraindre ; mais après cela , il est déterminé à ne lui tenir aucune de ses promesses ; car il ne craint & ne respecte ni Dieu , ni les saints , & il l'emporte sur ce qu'il y a de plus fourbe dans la perfide Afrique. Il fait donc à Isabelle mille sermens de respecter à jamais sa vertu , pourvu qu'elle lui donne le secret de cette eau qui peut le rendre tel que Cignus & le fils de Thétis.

Aussitôt elle sort, & cueille différentes sortes d'herbes sur le bord des précipices & dans les obscurs vallons, loin des villes & des hameaux. Le Sarasin ne la quitte pas un seul instant, & est toujours à ses côtés. Lorsqu'elle eut rassemblé dans divers endroits toutes les herbes qu'elle feignit de croire nécessaires, elle revint fort tard à la demeure du roi d'Alger, où elle passa la dernière nuit qui lui restoit, à faire bouillir ces herbes avec beaucoup d'attention. Rodomont fut toujours présent à cette opération, dont il vouloit voir tous les détails. Pendant qu'Isabelle s'en occupoit, il s'amusoit à jouer avec le petit nombre de ceux qu'il avoit retenus à son service. La chaleur du feu dont ils étoient voisins, les altéra tellement, qu'ils vuidèrent deux outres remplis d'un excellent vin Grec qu'ils avoient enlevé depuis quelques jours à des voyageurs. Rodomont n'étoit pas accoutumé à cette liqueur, dont sa loi lui interdisoit l'usage; mais dès qu'il en eut goûté, il la trouva plus délicieuse que le nectar: & tout en se moquant des préceptes de sa religion, il continua de l'avalier à longs traits. Le vin produisit son effet ordinaire, & lui fit perdre la tête ainsi qu'à tous ses gens.

Cependant la vertueuse Isabelle retira de dessus le feu la chaudiere , où elle avoit fait bouillir ses herbes. L'expérience , dit-elle alors au roi d'Alger , distingue la vérité du menfonge , elle seule peut convaincre , & les gens les plus habiles , & les personnes les moins instruites. Eh bien , pour vous prouver que je ne vous en ai pas imposé , je vais la faire dans l'instant sur moi-même. Nul autre n'éprouvera auparavant moi ces sucs puissans ; sans cela vous croiriez peut-être que c'est un poison mortel. Je vais m'en frotter le col & les épaules , après cela essayez contre moi toutes vos forces. Je défie le tranchant de votre épée.

Aussitôt elle s'en frotte , & d'un air riant , elle tend son col à l'imprudent Sarasin dont la tête étoit échauffée par les vapeurs du vin. L'insensé la croit. Il arme son bras de ce glaive à qui les casques & les cuirasses ne sauroient résister , & le fer sépare du corps d'Isabelle sa tête auparavant l'asyle des amours. Elle bondit trois fois , & prononce distinctement le nom de Zerbin , à qui elle avoit su se réunir par un moyen si extraordinaire. Ame pure , & sans tache , qui au

printems de tes jours a su préférer à la vie elle-même, la foi que tu avois donnée à ton amant, & la chasteté dont le nom est presque inconnu de nos jours dans cet univers corrompu, puisse-tu trouver dans le ciel la digne récompense de tes vertus. Ah ! si je pouvois me flatter, que mes chants fussent couronnés de quelque succès, avec quel zèle j'emploierois, pour éterniser ta gloire, cet art divin qui prête tant de charmes au langage ! Ame divine, ame aussi heureuse que pure, prends ton vol vers le ciel, tu laisses sur la terre le plus grand exemple de fidélité.

A cet acte d'un héroïsme incomparable, l'arbitre des cieus porta ses regards sur la terre, & dis : Je veux que cette beauté soit plus célèbre dans les siècles à venir, que celle dont la mort généreuse précipita Tarquin de son trône. Pour éterniser sa mémoire, j'établis une loi à jamais irrévocable, & à laquelle le tems, j'en jure par le Stix, n'apportera aucun changement. Désormais toutes celles qui porteront ce beau nom, seront douées d'un esprit sublime & de tous les charmes de la beauté. Aussi sages que belles, rien n'égallera leur vertu, & leur mérite fournira la

plus riche matière aux chants des enfans des Muses ; desorte que les échos du Parnasse , du Pinde , & de l'Hélicon , retentiront éternellement du nom d'Isabelle.

Il dit : & dans l'instant l'air devint pur & se-rein , les flots se calmèrent , la belle ame d'Isabelle s'envola vers le troisième ciel & fut se confondre dans les bras de son cher Zerbin. L'impitoyable Rodomont , tel qu'un autre Brehus , resta plein de confusion & de dépit. Quand il fut revenu de son ivresse , il reconnut son erreur , blâma sa folie , & tomba dans le plus profond accablement. Il crut satisfaire , ou du moins appaiser les mânes d'Isabelle , en immortalisant la mémoire de cette beauté qu'il avoit privée de la vie.

Pour exécuter ce projet , il résolut de changer en un superbe tombeau l'église où elle habitoit , & où elle avoit reçu le coup mortel. Il rassembla de tous côtés des ouvriers au nombre de plus de six milles. Les montagnes voisines receloient dans leurs flancs de vastes rochers , il les en fit tirer , & avec ces pierres , il fit élever une masse énorme qui , de sa base à son faite , avoit quatre-vingt-dix coudées. Il renferme dans cette enceinte

l'église au milieu de laquelle les deux amans avoient reçu la sépulture. Cet édifice ressembloit au superbe mole qu'Adrien fit élever sur le Tibre. Auprès de ce sépulcre, il fit construire une tour, qu'il résolut d'habiter pendant un certain tems.

On jetta aussi, par son ordre, sur la rivière voisine un pont, qui n'avoit pas plus de trois cou-dées de largeur. Ce pont qui étoit si étroit que deux chevaux, soit qu'ils vinssent de front, soit qu'ils se rencontraient, avoient bien de la peine à y passer à la fois, n'avoit ni murs, ni parapets; de sorte qu'il étoit très-facile d'en tomber. Rodomont jura qu'aucun guerrier Infidèle ou Chrétien n'y passeroit impunément, & il fit vœu d'appendre au tombeau d'Isabelle mille trophées chargés de leurs dépouilles.

Dans l'espace de dix jours, le pont fut terminé; mais le sépulcre ne fut pas fini aussi promptement, non plus que la tour. Cependant celle-ci étoit déjà assez élevée pour que l'on put y placer une sentinelle, qui découvroit de loin ceux qui s'avançoient vers ce pont, & pour en donner avis à Rodomont en donnant du cor. Dans l'instant il s'armoit & venoit disputer le passage,

tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Si le guerrier s'avançoit vers la tour, Rodomont alloit l'attendre à l'autre extrémité du pont, qui devenoit leur champ de bataille, & pour peu que le cheval de l'un des deux combattans fit un faux pas, il se précipitoit infailliblement dans le fleuve dont le lit étoit très-profond. Il étoit impossible d'imaginer un combat plus dangereux. Le Sarasin s'y expofoit pour expier en quelque forte par le danger qu'il couroit de tomber fans cefse dans l'eau, le crime qu'il avoit commis dans son ivresse. Comme si l'eau pouvoit calmer les remords des forfaits auxquels l'excès du vin nous a pouffé, ainfi qu'elle tempère cette liqueur traîtreffe.

En peu de jours il se présenta un grand nombre de chevaliers pour disputer ce passage. C'étoit le plus court chemin de tous ceux qui alloient en Espagne & en Italie, ou qui en revenoient. Le desir de la gloire qui fait si souvent exposer sa vie, y en attira plusieurs autres. Tous y laissèrent leurs armes, & la plupart y trouvèrent la mort au lieu des lauriers qu'ils s'attendoient à recueillir. Si ceux que le Sarasin renverfoit étoient

Sarafins, il se contentoit de s'emparer de leurs armes & de leurs autres dépouilles, qu'il suspen-
doit aux marbres du tombeau, sur lesquels il gra-
voit leurs noms. Mais il faisoit prisonniers les
guerriers Chrétiens, & les envoyoit à Alger.

Les travaux de Rodomont n'étoient pas en-
core terminés, la tour ainsi que le tombeau ne
commençoient qu'à s'élever, & à peine le pont
étoit fini, lorsque le hazard y amena l'insensé
comte d'Angers qui, poussé par sa fureur, mar-
choit devant lui sans savoir où il portoit ses pas.
D'un saut léger il s'élance au-dessus de la bar-
rière, & court sur le pont. Rodomont qui, armé
de toutes pièces, se trouvoit dans ce moment
près de la tour où il hâtoit ses ouvriers, entre
en colère & lui crie, d'un ton menaçant, de re-
tourner sur ses pas. Arrête, lui dit-il, sans dai-
gner prendre son épée, arrête, homme aussi in-
solent que téméraire, je te défends de faire un
pas de plus. Ce pont est destiné pour des princes
& des chevaliers, & non pour un rustre tel que
toi. Roland qui étoit occupé de bien d'autres
idées, continue sa route comme s'il n'entendoit
pas. Il faut, dit alors le Sarafin, que je châtie cet

insensé, & en même-tems il s'avance pour le précipiter dans l'eau, sans s'attendre à beaucoup de résistance.

Dans le même moment parut sur les bords du fleuve, une jeune personne qui vouloit aussi passer ce pont. Elle étoit vêtue lestement & parée avec grace. C'étoit, si vous vous le rappelez, l'amante de Brandimard qui le cherchoit par-tout, excepté dans Paris où il étoit. A l'arrivée de Fleurdelis, car c'est ainsi que se nomme cette jeune beauté, Roland en étoit déjà aux prises avec Rodomont, qui vouloit le jeter dans la rivière. Comme cette princesse s'étoit très-souvent trouvée avec le comte, elle le reconnut sur le champ, & elle fut fort surprise de l'étrange folie qui lui faisoit ainsi courir les champs sans aucun vêtement. Elle s'arrêta, pour voir comment se termineroit cette lutte entre deux adversaires si vigoureux.

Chacun d'eux fait les plus grands efforts pour précipiter son ennemi dans le fleuve. Comment un fol peut-il avoir tant de force, disoit en lui-même le roi d'Alger outré d'orgueil & de dépit. En même-tems il se replie en tout sens, le saisit à

son avantage , enlace ses jambes dans celles de Roland pour l'ébranler par ce moyen. Semblable à un ours stupide qui , dans sa fureur , veut déraciner le chêne dont il vient de tomber , comme si cet arbre étoit la cause de sa chute ; ainsi le fier Sarasin s'épuise en vains efforts contre Roland. Mais celui-ci , dont l'esprit étoit je ne fais où , & qui ne se servoit que de sa force , de cette force prodigieuse que rien n'égale dans l'univers , se laisse tomber du pont & entraîne avec lui Rodomont qu'il tenoit dans ses bras. Tous deux allèrent au fond. L'onde jaillit dans les airs , & les rives retentirent du bruit de leur chute. L'eau les força promptement de se séparer. Roland qui étoit nud , nage comme un poisson , & en un moment il gagne le bord. Dès qu'il a pris terre , il court sans examiner si on doit le louer ou le blâmer de cette action. Le roi d'Alger , retardé par le poids de ses armes , fut bien plus longtems & eut beaucoup plus de peine à regagner le rivage.

Pendant ce tems , Fleurdelis avoit passé le pont sans aucun obstacle , & fait le tour du tombeau pour examiner les dépouilles qui y étoient appendues. Lorsqu'elle n'y vit , ni les armes , ni le

manteau de son cher Brandimard, elle continua sa route dans l'espérance de le trouver ailleurs. Mais retournons au comte qui est déjà bien loin de la tour, du pont, & du fleuve.

Il y auroit de l'extravagance à vouloir raconter toutes les folies de Roland. Elles sont d'ailleurs en si grand nombre, que l'on n'auroit jamais fini. J'en choisirai donc seulement quelques-unes des plus remarquables, & de celles qui s'accordant le mieux avec mon récit, se prêtent aux accents de la poésie. Un de ses traits les plus surprenans, est ce qu'il fit au-delà de Toulouse dans les Pyrénées.

Après avoir parcouru une grande étendue de pays, le comte, en dirigeant toujours sa route vers le Couchant, arriva sur ces monts qui séparent la France de la Catalogne. Il marchoit dans un sentier étroit, frayé sur le bord d'un précipice, lorsqu'il rencontra sur son passage deux jeunes bucherons, qui conduisoient devant eux un âne chargé de bois. Comme ils jugèrent à l'extérieur du paladin, que sa tête ne devoit pas être fort saine, ils lui crièrent d'un ton menaçant de reculer ou de se détourner, & de leur laisser le

passage libre. Roland ne répondit à cet ordre, qu'en donnant un grand coup de pied à l'âne. Il l'atteignit dans le poitrail & il enleva dans les airs cet animal qui sembloit avoir des aîles, & qui fut se briser sur la cime d'un rocher, à plus d'un mille de distance.

Il veut ensuite se jeter sur les deux jeunes gens. L'un d'eux, plus heureux que sage, sauta de peur dans le précipice qui avoit plus de trente pieds de profondeur ; mais il fut arrêté au milieu de sa chute par des broussailles qui lui sauvèrent la vie, & il s'en trouva quitte pour quelques contusions. L'autre, moins fortuné, saisit un tronc d'arbre qui sortoit des fentes d'un rocher pour y gravir plus promptement. Il espéroit se soustraire aux poursuites du comte, s'il pouvoit en atteindre le sommet ; mais Roland, qui ne veut pas le laisser vivre, le prend par les deux pieds à l'instant où il va s'élancer, & écartant ses bras dans toutes leur longueur, déchire en deux son corps ensanglanté. C'est ainsi qu'on partage le corps d'un héron, lorsqu'on veut repaître de ses chairs palpitantes l'avidé faucon, ou l'épervier sanguinaire. Il est fort heureux que le ciel ait

fauvé celui qui pensa se rompre le col , sans cela il n'auroit pas raconté cet étonnant prodige , & Turpin qui le fut , n'auroit pas pu nous le transf-
mettre.

Roland fit bien d'autres actions encore plus surprenantes en traversant ces montagnes. Après y avoir erré pendant longtems , il en descendit du côté du Midi , & prit son chemin vers Tarragone le long du rivage. Cédant continuellement à la folie qui le guidait , il voulut se reposer dans cet endroit. Il se coucha sur le sable qui étoit extrêmement fin , & s'en couvrit la tête pour se garantir des rayons du soleil.

Quelques instans après , le hazard amena sur ce rivage Angélique & son époux , qui étoient , ainsi que je l'ai déjà dit , descendus des Pyrenées sur les rivages des mers d'Espagne. Cette belle passa très-près du comte , parce qu'elle ne l'avoit pas aperçu. Roland étoit alors trop différent de lui-même pour qu'elle put le reconnoître. Depuis le moment où sa fureur l'avoit saisi , il avoit toujours marché nud , la nuit comme le jour. Quant il auroit pris naissance dans les déserts de l'aride Siene , dans les fables où le Gramante se prof-

terne devant Ammon, ou sur ces montagnes qui sont la source féconde du Nil, sa peau ne seroit pas plus noire. Ses yeux enfoncés dans leur orbite avoient presque disparu. Son visage étoit pâle & décharné. Ses cheveux épars en désordre, sa barbe épaisse & dégoutante présentoient le plus horrible spectacle. Angélique n'eut pas plutôt aperçu ce spectre hideux, que saisie de frayeur elle se retourna en poussant de grands cris & en appelant Médor à son secours.

Dès que Roland la vit, il fut frappé par la beauté de ses traits, & il se leva pour l'arrêter. Il ne la reconnoissoit cependant pas, & il ne se rappelloit ni son amour pour elle, ni ses soins respectueux. Il courut après elle, comme un chien court sur les traces de l'animal qu'il poursuit. Le jeune Médor, qui voit ce fol prêt d'atteindre Angélique, pique son cheval contre lui, & le frappe de son épée par derrière, croyant lui abattre la tête. Mais il fut bien surpris de voir sa peau plus dure que l'acier résister au tranchant de son glaive ; car le corps enchanté de Roland étoit impénétrable au fer. Aussitôt le comte d'Angers se retourne, & de cette force, à qui rien ne ré-

fiste , il porte sur la tête du cheval de Médor un coup de poing qui la fracasse , comme si elle étoit de verre , & sans s'arrêter davantage , il continue à poursuivre celle qui fuyoit devant lui.

Angélique hâte la course de sa jument à coups de fouet & d'éperon. Elle voleroit , qu'elle lui paroîtroit encore trop lente. Elle se rappelle alors que son anneau peut la sauver , & aussitôt elle le met dans sa bouche. L'anneau produit son effet ordinaire , & la fait disparaître aussi promptement qu'un soufle éteint la lumière d'une lampe. Dans ce moment , soit frayeur , soit qu'elle se fut dérangée en portant son anneau à sa bouche , ou que sa jument fit un faux pas , elle perdit les arçons , & fut renversée sur le sable. Un moment plus tard elle tomboit sur le fol , qui l'eut infailliblement écrasée par son choc ; mais son bonheur ordinaire la servit dans cette occasion. Elle peut imaginer quelque nouvel artifice pour trouver un autre cheval , comme elle a dérobé celui qui court devant le paladin ; car elle ne le reverra jamais.

La fureur de Roland ne se calme pas pour avoir vu disparaître Angélique. Il poursuit l'animal sur

ces

ces fables arides. Chaque instant l'en approche davantage. Déjà il le touche , il le saisit par les crins , par les rênes, enfin il l'arrête.

Alors il fait à la jument autant de caresses qu'à une jeune fille , il arrange ses rênes, sa selle, s'élançe dessus d'un saut léger , & la fait courir pendant plusieurs milles , sans lui laisser prendre un instant de repos. Jamais il ne la débarrasse de sa selle, ni de son frein ; & il ne s'arrête pas un instant pour lui faire prendre de la nourriture. Enfin il voulut franchir un fossé dans lequel il se précipita avec l'animal infortuné. Le Paladin ne se fit pas le moindre mal , mais son malheureux coursier se démit l'épaule. Roland qui ne savoit comment l'en tirer, finit par le prendre sur ses épaules, & chargé de cet énorme poids , il court à-peu-près le triple de l'espace qu'une flèche pourroit parcourir. Se sentant alors embarrassé d'un aussi lourd faix , il posa sa jument par terre , & voulut la conduire à la main. Elle le suivoit très-lentement & en boitant à chaque pas. Plus vite , lui crioit Roland , plus vite ; mais en vain : elle l'eut suivi au grand galop qu'il n'eut pas encore trouvé sa course assez rapide. Ennuyé de cette lenteur , il lui ôte

sa bride, l'attache à l'un de ses pieds de derrière ; & l'entraîne ainsi, en lui disant qu'elle le suivra plus commodément. Les cailloux, dont le chemin étoit hérissé, déchirent promptement ses membres ensanglantés, & la malheureuse jument expire dans les plus cruelles tortures.

Roland ne s'en apperçoit pas, & continue toujours à la traîner. Il poursuit sa route du côté du Couchant, en ravageant les bourgs & les villes qui se trouvent sur son passage. Il ne veut rien devoir qu'à la force, & toutes les fois qu'il ressentait le besoin impérieux de la faim, il ravissoit le pain, les fruits, & les autres alimens qui excitoient son appétit. Il tuoit les uns, blessait les autres, s'arrêtoit très-peu dans chaque endroit, & marchait toujours en avant.

Si la belle Angélique n'avoit pas eu le bonheur de se soustraire à ses regards, il l'auroit traitée comme sa jument ; car il ne distinguait plus rien, & il croyait être utile dans les momens où il nuisait le plus. Périsset à jamais l'anneau merveilleux, & le chevalier qui en avoit fait présent à cette belle ! Sans lui, Roland alloit venger d'un seul coup tous les maux qu'elle lui

avoit faits, ainsi qu'à tant d'autres. Plut à Dieu même que toutes celles qui sont aujourd'hui dans le monde se fussent trouvées sous la main de Roland ; car il n'y en a pas une qui ne soit ingrate , perfide , ou bien en qui on puisse trouver l'apparence d'une bonne qualité. Mais je prends le parti de suspendre mes Chants avant de voir les cordes de ma lyre relâchées , rendre des sons peu dignes d'un si grand sujet & fatiguer ceux qui veulent bien prêter l'oreille à mes accents.



C H A N T X X X.

LORSQUE la raison se laisse emporter aux mouvemens impétueux de la colère, & que cédant à une fureur aveugle, on a le malheur d'offenser ce qu'on aime par ses discours ou par ses actions, on a beau gémir ensuite & soupirer, la faute est irréparable. Hélas ! c'est en vain que je me repens & que je m'afflige de ce qu'un courroux peut-être trop juste, a laissé échapper à la fin de l'autre Chant. Je ressemble à un malade qui, après avoir longtems pris ses maux en patience, ne peut plus résister à leur excès, & blasphème le ciel qu'il accuse de ses tourmens ; mais bientôt sa douleur se rallentit, les transports furieux qui lui donnoient tant d'audace se calment, il revient à lui-même, se repent, est désespéré de ce qu'il a eu le malheur de proférer dans ses emportemens ; mais il ne peut pas faire que ce qu'il a dit ne soit pas dit. Sexe aussi généreux qu'aimable, je compte assez sur vos bontés pour espérer que vous m'accorderez un pardon que

O iij

je vous demande avec tant d'instances. Vous daignerez excuser ma langue qui s'est égarée dans un moment de délire. Accusez-en ma cruelle ennemie qui me fait souffrir plus qu'il n'est possible d'imaginer. Dieu fait si elle a tort, & si je l'aime.

Je ne suis pas plus à moi que Roland, ainsi l'on doit m'excuser comme ce paladin, qui errant tantôt dans les plaines, tantôt sur les montagnes, parcourut presque tout le royaume de Marfile, qu'il désola. Quoique sa jument fut morte, il continua pendant plusieurs jours à la traîner; enfin il arriva à l'embouchure d'un grand fleuve, où il fut forcé d'abandonner ce cadavre. Comme il nageoit aussi facilement qu'un poisson, il entra dans l'eau, & se trouva bientôt à l'autre bord, où il rencontra un berger monté sur un cheval qu'il conduisoit vers le fleuve. Roland s'avance vers lui, & celui-ci qui le voit seul & nud, ne l'évite pas. Je veux, lui dit alors l'insensé paladin, faire avec toi un échange de ton cheval contre ma jument, tu peux la voir d'ici si bon te semble. Elle est morte sur l'autre rive, je ne lui trouve que ce défaut, dont tu la corrigeras à ton aise. Ainsi je ne doute pas que tu ne me

donnes ton cheval avec du retour. Descends-en, je te prie, de bonne grace ; car j'en ai le plus grand besoin. A ce propos le berger sourit, continue son chemin & s'éloigne. C'est ton cheval que je te demande, lui crie Roland d'un ton menaçant, & en même-tems il court sur lui comme un furieux. Ce berger portoit à la main un gros bâton armé de nœuds, dont il frappa le paladin. Alors sa rage & sa fureur ne connoissent plus de bornes, & il applique sur la tête du berger un coup de poing qui lui brise les os, & l'étend mort sur la place.

Il s'élance ensuite sur son cheval & parcourt différens pays qu'il dévaste. Comme il ne laissoit prendre ni repos ni nourriture à son coursier, cet animal succomba promptement & mourut ; mais Roland qui ne vouloit plus aller à pied ne manque pas d'autres chevaux, & il s'empare de tous ceux qu'il rencontre, après avoir tué leurs maîtres. Enfin il arriva dans Malaga, où il causa plus de ravages que par-tout ailleurs. Outre qu'il saccoagea tout ce pays, qui ne put se rétablir que l'année suivante, il y tua beaucoup d'hommes ; & il abbatit ou brûla tant de maisons, qu'il

détruisit plus du tiers de cette florissante cité.

Il quitta cet endroit pour se rendre à Gigetis, ville située sur le détroit de Gibraltar. Il y trouva une barque qui alloit s'éloigner du rivage. Elle étoit remplie de gens que la fraîcheur du matin, & le calme qui règnoit sur la mer, avoient engagé à faire une promenade sur l'eau. Attendez, attendez, s'écria du plus loin qu'il les vit le comte qui avoit envie d'entrer dans la barque; mais ce fut en vain qu'il jeta des cris & poussa des hurlemens : la nef sillonne les eaux plus rapidement que l'hirondelle ne fend les airs à son départ. Roland bat son cheval, le frappe des pieds & des mains, & le pousse à grands coups de bâton dans l'eau. Le cheval après avoir envain lutté contre son maître, est forcé d'entrer dans la mer qui lui cache d'abord les genoux, puis le ventre, ensuite la croupe. A peine voit-on sa tête s'élever au-dessus du liquide élément. Malheureux animal, ne te flatte plus de revoir ces bords; il faut que tu périsses dans les flots, ou que tu nages jusqu'en Afrique. Bientôt Roland perdit de vue la barque qui l'avoit fait entrer dans la mer, & les mobiles flots la déroberent à ses

yeux. Il n'en accorde pas plus de repos à son cheval qu'il veut faire passer de l'autre côté du détroit; mais quelques momens après l'animal cessa de nager & de vivre. Il coula à fond, & il y eut entraîné celui qui le montoit, si Roland ne se fut soutenu sur ses bras : en même-tems il agite ses jambes & ses mains, & de son souffle puissant il écarte l'eau de son visage. Par bonheur pour lui l'air étoit tranquille, & la mer calme; car si les flots eussent été agités, c'en étoit fait de Roland. Mais la fortune qui semble prendre soin des fols, le fit aborder sur les rives de Ceuta, environ à deux portées de traits de cette ville.

Il marcha au hazard pendant plusieurs jours sur les bords de la mer, en dirigeant sa route du côté de l'Orient. Enfin il rencontra sur le rivage une nombreuse armée de Maures, qui y avoient dressé leurs tentes. Laissons aller le paladin, nous saurons bien le retrouver quant il en sera tems.

Quant à Angélique, un autre pourra chanter sur un luth plus harmonieux, comment après avoir échappé aux fureurs de Roland, elle trouva fort à propos un bon navire & un vent encore

meilleur qui la ramena dans son royaume, dont elle mit la couronne sur la tête de l'heureux Médor. Mais j'ai tant d'autres choses à vous raconter, que je ne saurois m'occuper plus longtems de cette princesse.

Revenons au roi de Tartarie, qui débarrassé de son rival, jouissoit tranquillement de la plus belle princesse de l'Europe, depuis le départ d'Angélique, & la mort de la chaste Isabelle. Fier de la préférence que la belle lui avoit donnée sur le roi d'Alger, Mandricard ne gutoit pas sans inquiétude tout le plaisir de sa victoire. Il lui restoit encore deux querelles à terminer, l'une contre le jeune Roger, qui ne veut pas lui céder l'aigle au blanc plumage, l'autre contre le roi de Séricane, qui lui dispute Durandal. Agramant & Marfile font envain tous leurs efforts pour terminer ces divisions. Non-seulement ils ne peuvent concilier ces fiers guerriers, mais Roger ne veut pas laisser porter un instant de plus à Mandricard le bouclier du défenseur de Troies, & Gradasse vient lui arracher sur le champ Durandal. Le premier ne prétend pas que Mandricard soutienne un autre combat avec son bou-

clier , & Gradasse exige qu'avant tout il se serve contre lui de l'épée du fameux Roland.

Cessez toutes ces contestations , dit alors Agramant , & rapportez-vous en au fort. Aucun de vous ne rougira de suivre ce qu'il aura décidé, vous m'obligeriez même au-delà de tout ce que je puis exprimer , si vous vouliez convenir que celui de vous deux dont le nom sortira le premier se chargera des deux querelles , de sorte que s'il est victorieux , son compagnon partagera ses lauriers ; & que s'il est vaincu celui-ci n'aura plus rien à prétendre. Je crois que pour le courage & la force , il n'est aucune différence entre Roger & Gradasse. Quelque soit celui de ces deux guerriers sur qui le fort tombe , il fera , j'en suis sûr , des prodiges de valeur dans le combat. D'après cela la victoire peut se déclarer pour celui des deux guerriers qu'elle voudra favoriser , sans que celui qui succombera puisse imputer sa défaite à une autre cause qu'au hazard.

Roger & Gradasse consentirent à la proposition d'Agramant , & convinrent que celui des deux guerriers pour qui le fort se déclareroit seroit chargé des deux querelles. On écrit leurs

noms sur deux billets de forme parfaitement semblable , on les enferme dans une urne , où on les agite. Un jeune enfant met ensuite sa main innocente dans l'urne , & y prend un des billets. On l'ouvre , on y lit le nom de Roger. Il seroit difficile de décrire la joie & l'allégresse de ce guerrier , lorsqu'il entendit prononcer son nom. Le roi de Séricane paroissoit au contraire fort affligé de cette disgrâce ; mais il est forcé de se soumettre à ce que le sort ordonne. Il emploie tous ses soins à seconder Roger , & à le mettre par ses conseils en état de remporter la victoire. Il l'instruit de tout ce qu'une longue expérience dans l'usage des armes lui avoit appris. Il lui dit comment il faut parer les coups , tantôt avec son épée , tantôt avec son bouclier ; quelles sont les feintes & les attaques réelles ; dans quels momens on doit s'abandonner à la fortune , ou se tenir en garde contre ses coups imprévus. Les amis des deux guerriers emploient le reste de cette journée à leur donner , comme il est d'usage , les avis qu'ils croient nécessaires à leurs succès.

Le peuple curieux de voir ce combat , s'empresse de s'emparer des places. Ce n'est pas assez

pour la plupart de s'y rendre avant le jour, un grand nombre y passe la nuit. La foule stupide, dont les vues bornées ne s'étendent pas au-delà du moment, attend avec impatience l'instant où ces deux chevaliers doivent en venir aux mains. mais Jobrin, Marfile, & tous ceux qui, plus éclairés, portent leurs regards dans l'avenir, désapprouvent ce combat, & blâment Agramant de l'avoir permis. Ils ne cessent de lui représenter le tort irréparable que va faire à son armée la mort de Roger, ou du roi de Tartarie. Un seul de ces guerriers leur est plus nécessaire pour disputer l'empire au fils de Pepin, que dix mille autres parmi lesquels on en trouve à peine quelques-uns de courageux. Agramant sent toute la force de leurs raisons; mais il ne peut plus revenir contre ce qu'il a promis. Il conjure Mandricard & Roger de lui rendre sa parole, d'autant plus que leur querelle, peu importante en elle-même, ne vaut pas la peine de s'exposer aux hasards d'un combat. S'ils ne veulent pas entrer dans ses vues pacifiques, il les conjure du moins de différer jusqu'à ce qu'ils aient chassé Charles de son royaume, après l'avoir dépouillé

de son sceptre , de sa couronne & de son manteau royal. Mais de quelque desir dont l'un & l'autre soient animés de se prêter aux volontés du roi , ils restent inébranlables. Chacun d'eux se croiroit deshonoré , s'il donnoit le premier son consentement à un semblable accord.

La belle Doralice fait encore plus d'efforts pour appaiser la fureur de son amant. Elle le supplie , les larmes aux yeux , de se rendre aux instances du roi d'Afrique , & de l'armée entière. Elle se plaint en soupirant de ce que toujours tremblante pour ses jours , elle n'a pas cessé de vivre dans les allarmes , depuis qu'elle le connoît.

Hélas ! disoit-elle , quel soulagement puis-je espérer à mes maux ? quel repos dois-je attendre , si une ardeur toujours inquiète vous fait défier successivement les plus fameux guerriers ? que me sert d'avoir empêché votre combat contre Rodomont , puisque sur le champ vous en entreprenez un autre qui n'est pas moins dangereux ? J'avois tort de m'ennorgueillir de ce qu'un si grand roi , & un aussi vaillant chevalier daignoit s'exposer pour moi au risque de la mort , dans un aussi terrible combat , puisque vous allez courir

les mêmes hazards pour l'objet le plus futile. Non , ce n'étoit pas l'amour que tu ressentois pour moi ; c'étoit ta férocité naturelle qui te pouffoit à ces sanglants défis. Ah ! s'il est vrai que tu m'aimes autant que tu me le jures à tout instant , je t'en supplie au nom de ta tendresse , au nom des tourmens qu'éprouvent mon ame consternée , laisse Roger porter sur son bouclier l'aigle aux ailes blanches. Je ne vois, ni quel avantage , ni quel inconvénient tu peux trouver à ce qu'il conserve ou qu'il quitte cette devise. Vous n'avez rien à gagner & tout à perdre dans cette rencontre. Si vous privez Roger de sa devise , la récompense que vous obtiendrez pour de si grands périls sera légère ; mais si la fortune toujours incertaine vous étoit contraire.... Je frémis des horreurs que cette idée me présente. Si vous préférez la vaine image d'un aigle au doux charme de la vie , du moins conservez vos jours pour épargner les miens. Mon sort est inséparable du vôtre. Je ne crains pas de mourir avec vous ; mais je mourrois désespérée , si je vous survivois.

C'étoit par ces discours , & par beaucoup d'au-

tres semblables accompagnés de larmes & de sanglots, que Doralice tenta pendant toute la nuit d'amener son amant à des dispositions plus pacifiques. Mandricard attendri, sèche par d'ardens baisers, les larmes qui tombent des beaux yeux de sa maîtresse, & recueille sur ses lèvres de roses les soupirs échappés de son sein. Il sent lui-même ses yeux mouillés de larmes, & lui répond ainsi :

Belle princesse, banissez de votre cœur trop sensible, d'aussi vaines allarmes. Quand Charles, quand le roi d'Afrique, quand toutes leurs forces réunies se tourneroient contre moi, vous auriez tort de concevoir la moindre inquiétude : & vous tremblez, parce que vous me voyez prêt à combattre contre un seul homme. C'est avoir bien mauvaise opinion de ma valeur. Ne vous rappelez-vous pas que seul, & sans épée, j'ai fait fuir avec un tronçon de lance les nombreuses cohortes qui vouloient vous défendre. Gradasse, quoiqu'il en rougisse, & qu'il en verse encore des larmes de rage, convient qu'il a été mon prisonnier dans la Sirie, & quand il le nieroit, il en seroit démenti par Isolier, Sacripant, Aquilant,

Aquilant, Griffon, & cent autres guerriers chrétiens ou Mahométans, que je pris, en même tems que lui, & à qui je rendis la liberté dans le même jour. Ils sont encore étonnés des preuves de courage que je donnai dans cette journée, où j'avois à combattre des ennemis plus terribles que l'armée réunie des Maures & des Français. Et maintenant que je possède Durandal, & que je suis revêtu des armes d'Hector, vous redoutez pour moi la folle témérité d'un guerrier jeune & sans expérience. Ah ! puisque je devois vous conquérir les armes à la main, que ne m'avez-vous vu dans cent autres occasions, je vous aurois donné des preuves si convaincantes de ma valeur, que vous prévoiriez le triste sort de Roger. Séchez vos pleurs, ne me donnez pas d'aussi tristes présages, & soyez sûr que l'honneur m'engage à soutenir cette querelle.

Tels étoient les discours de Mandricard ; mais rien ne rassure Doralice éplorée ; elle redouble ses instances, & elle le conjure par des prières si touchantes, qu'elle réussit à ébranler ses résolutions. Elle eut ému les marbres les plus durs. Ses charmes alloient l'emporter sur la fureur de

ce guerrier, & déjà elle l'avoit engagé à céder au roi, si ce prince parloit encore de différer le combat. Mais dès que l'Aurôre parut dans les airs sur son char de roses, le brave Roger qui veut se montrer digne des armes qu'il porte, & prévenir tous les délais que pourroient occasionner de nouvelles propositions de paix, se présente tout armé dans la lice qu'environne un peuple immense, & sonne du cor.

Dès que le féroce Tartare entend ces sons guerriers qui le défient, il ne veut plus entendre parler ni de paix ni de treve, il s'élance de son lit en demandant ses armes. Son regard est si terrible que Doralice elle-même n'ose plus lui parler d'accommodement, & n'espère plus que dans le succès de la bataille. Il s'arme sur le champ & laisse à peine à ses écuyers le tems de lui rendre ce service. Il monte ensuite sur l'excellent cheval qui appartient autrefois au défenseur de Paris, & il court au grand galop sur le champ de bataille pour terminer les armes à la main cette querelle fameuse. Le roi & toute la cour y arrivent dans le moment; de sorte que le combat ne tarda pas à s'engager.

A peine a-t-on posé sur leurs têtes leurs casques étincelans , que soudain la trompette donne le signal & fait pâlir mille visages. Les chevaliers mettent leurs lances en arrêt , piquent les flancs de leurs coursiers , & fondent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité , que la terre semble trembler & le ciel s'entr'ouvrir. On voyoit s'avancer l'un contre l'autre l'oiseau qui porte Jupiter dans les nues : tel dans les champs de Thessalie ces fiers tyrans des airs s'attaquent pour se disputer la timide colombe. Les deux guerriers montrent leur vigueur & leur courage par la manière dont ils portent leurs énormes lances , mais encore plus par celle dont ils en soutiennent le choc. Une tour bâtie sur des fondemens solides ne résiste pas plus vigoureusement à l'effort des vents. Les éclats de leurs lances volèrent jusques dans les cieux , & Turpin , toujours véridique , assure que deux ou trois tronçons qui s'étoient élevés jusqu'à la sphère du feu , en retombèrent enflammés.

Déjà ces braves chevaliers avoient tiré leur épée , & revenoient l'un sur l'autre avec une égale intrépidité. Du premier coup ils s'atteignirent à la visière. Aucun d'eux ne cherchoit à don-

ner la mort au cheval de son adverfaire pour le réduire à combattre à pied. On regardoit alors comme une lâcheté impardonnable d'attaquer ces animaux, qui n'avoient aucune part à la querelle. Croire que cela se faisoit par convention, c'est peu connoître les usages anciens. Il n'étoit besoin d'aucune condition pour observer cette loi prescrite par l'honneur, & à laquelle on ne pouvoit manquer sans se couvrir d'opprobre. Ces deux guerriers, dis-je, s'atteignirent à la visière. Malgré son épaisseur, elle eut bien de la peine à résister. Ils redoublent leurs coups qui tombent aussi précipitamment que la grêle qui brise les feuilles & les tendres rameaux, abat l'épi & sa tige, & détruit l'espérance de la moisson. Vous connoissez le tranchant de Durandal & de Balifarde, & vous savez tout ce qu'elles valent dans de telles mains.

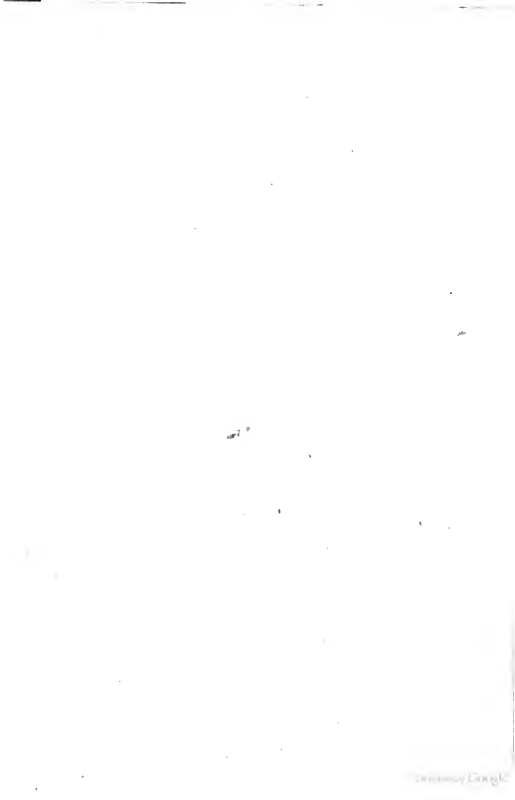
Cependant ils ne se sont pas encore porté de coups dignes d'eux, tant ils se tiennent sur leurs gardes. Roger reçut le premier échec, qui pensa lui couter la vie. Son adverfaire par un de ces efforts à qui rien ne résiste, lui coupa son bouclier, mit en pieces sa cuirasse, & pénétra jusqu'aux chairs. Le sang que l'on vit couler sur les

armes de Roger glaça d'effroi tous les spectateurs, dont la plus grande partie inclinoit pour ce guerrier. Si la fortune eût secondé leurs vœux, Mandricard auroit déjà perdu la vie, ou seroit prisonnier de Roger. Quelque puissance invincible affoiblit sans doute le coup pour garantir de la mort l'amant de Bradamante. Plus terrible que jamais, ce héros répond à Mandricard en le frappant de son épée sur la tête; mais la précipitation & le courroux qui l'animoient firent vaciller l'épée, qui n'atteignit pas le Tartare du tranchant. Sans cela tous les enchantemens du casque d'Hector eussent été inutiles. Le coup fut si violent que Mandricard laissa échapper les rênes de son cheval, & s'inclina deux ou trois fois comme s'il alloit tomber; tandis que Briededor, que vous reconnoissez à son nom, & qui regrette encore son ancien maître, l'emporte autour de la lice.

Un serpent foulé aux pieds, un lion blessé n'est pas plus furieux que ne le fut le Tartare, lorsqu'il eût repris ses sens. Ses forces & son courage croissent en proportion de sa rage & de son orgueil. D'un saut il ramène Briededor vers Roger.

Il élève son épée, se soutient sur ses étriers, & porte sur le casque de son adversaire un coup qu'il croyoit devoir le fendre jusqu'à la poitrine. Mais Roger plus prompt que lui, l'atteint sous l'aisselle. Balifarde rompt les mailles qui défendent cette partie, revient teinte de sang ; & en affoiblissant le bras qui manie Durandal, l'empêche de tomber avec autant de force. Cependant Roger fut renversé jusques sur la croupe de son cheval, la douleur lui fit froncer le sourcil, & le combat étoit terminé, s'il eût eu un casque d'une trempe moins bonne.

Impatient de se venger, il pousse son cheval sur Mandricard & l'atteint au côté droit. L'acier parfaitement trempé, & les mailles qui défendoient ce guerrier, furent d'une foible ressource contre cette épée à qui rien ne résiste, & dont le charme consistoit à détruire tous les enchantemens. Elle rompt tout ce qu'elle rencontre, & fait une large blessure dans les flancs du Tartare, dont la fureur s'exhale en blasphêmes, & qui frémit d'une telle rage, que la mer est moins horrible dans ses plus effroyables tempêtes. Il se prépare à faire usage de toutes ses forces. Dans





J. M. P. 1780

At the end of the page

son dépit, il jette son bouclier loin de lui, & prend son épée à deux mains. Ah, lui dit alors Roger, tu prouves combien peu tu mérites cette illustre devise, puisqu'après l'avoir mise en pieces sur mon bouclier, tu renonces au tien. Il n'en dit pas davantage; car dans ce moment il fut forcé de soutenir toute la furie de Durandal, qui, en lui tombant sur la tête, lui parut si pesante, que la chute d'une montagne l'eût moins accablé. Elle lui fendit la visière par le milieu. Heureusement qu'elle s'écarta de son visage, & tomba sur ses arçons qu'elle coupa quoiqu'ils fussent garantis par un double fer. Elle glissa ensuite sur sa cuisse. Les armes qui la couvroient ne la défendirent pas plus qu'une foible cire, & Durandal y fit une large blessure dont Roger fut longtems à guérir.

Le sang de ces deux guerriers couloit sur leurs armes par une double plaie, de sorte que l'avantage étoit encore indécis. Mais Roger fit bientôt cesser cette incertitude. Il dirige la pointe de ce glaive terrible, qui avoit déjà défait tant d'ennemis, vers l'endroit qui n'étoit plus défendu par le bouclier. Il perce du côté gauche la cuirasse de son ennemi, & l'épée trouve les routes

de son cœur. Ce coup prive à la fois le fils d'Agri-
can de l'Aigle aux aîles blanches, de la fameuse
Durandal, & de la vie, qui lui étoit encore plus
chère que son épée ou son bouclier. Il ne meurt
pas fans se venger ; car dans le moment où il
reçoit ce coup, il en porte un à Roger qui lui
auroit fendu la tête, si la blessure qu'il avoit au
bras droit n'eût de beaucoup diminué ses forces.
Malgré cela le coup de Mandricard mourant fut
encore si terrible, qu'il rompit un gros cercle de
fer, une coëffe d'acier, & entra de deux doigts
dans la tête de Roger. Étourdi du coup, ce che-
valier fut renversé sur la terre, & son sang cou-
loit à gros bouillons de sa plaie.

Il tomba le premier, & Mandricard se soutint
encore assez longtems, pour qu'on le crut victo-
rieux pendant quelques instans. Séduite par
l'erreur commune, Doralice, qui dans ce jour
avoit tant de fois passé de la crainte à l'espérance,
élevoit déjà ses bras vers le ciel, & lui rendoit
graces de ce que le combat s'étoit terminé ainsi.
Mais lorsqu'on reconnût à des signes évidens
que Roger vivoit encore, & que Mandricard
avoit rendu les derniers sours, les partisans de

ces deux chevaliers changèrent de contenance. Les uns restèrent plongés dans la tristesse, les autres firent éclater toute leur joie.

Les rois, les princes & les plus illustres chevaliers vont au-devant de Roger qui s'étoit relevé avec beaucoup de peine. Ils le félicitent de sa victoire, l'embrassent, & élèvent sa gloire jusqu'aux cieux. Chacun se réjouit avec ce guerrier, & le cœur sent tout ce que la bouche exprime. Gradasse est le seul dont le cœur dément les félicitations. La joie est dans ses yeux & sur son visage; mais il éprouve dans lui-même un sentiment d'envie, & il maudit le destin, ou le hasard, qui avoit permis que le nom de Roger sortît le premier de l'urne.

Parlerai-je des marques de faveur dont Agramant le comble, & des caresses affectueuses & sincères qu'il lui fait. Il n'avoit pas voulu partir de l'Afrique sans ce héros, & il avoit plus de confiance en lui seul que dans ses nombreux bataillons. Maintenant qu'il a vaincu le fils d'Agri-can, il en fait plus de cas que de tous les guerriers du monde.

Les hommes ne sont pas les seuls dont l'affec-

de son lit le bouclier de Mandricard & ses autres armes, à l'exception de Durandal que l'on remit au roi de Séricane. Aux armes du vaincu on joint ses autres dépouilles, & Briededor que Roland avoit abandonné depuis qu'il étoit devenu fol. Roger qui vit combien ce cheval plaïsoit à Agramant lui en fit présent dans la suite. Mais c'est assez parler de ce guerrier. Retournons maintenant vers celle qui soupire & se désole en son absence. J'ai à vous décrire le martyr amoureux de Bradamante, & tous les tourmens qu'une vaine attente lui fit endurer.

Hippalque de retour à Montauban, donna à sa maîtresse des nouvelles de l'objet de son amour. Elle lui rendit d'abord compte de la manière dont le féroce Rodomont l'avoit privée de Frontin. Ensuite elle lui parla de Roger qu'elle avoit rencontré sur les bords d'une fontaine avec Richardet, Aldigier, Maugis, & Vivien. Elle ajouta qu'il en étoit parti avec elle dans l'espérance de trouver le Sarafin, & de le punir de la lâcheté avec laquelle il s'étoit emparé de Frontin : ce qu'il leur avoit été impossible d'exécuter, parce qu'ils avoient pris un chemin différent. Elle exposa

aussi les raisons qui avoient empêché Roger de se rendre à Montauban, & elle répéta à sa maîtresse tout ce que ce guerrier lui avoit dit pour s'excuser. Elle finit par tirer de son sein la lettre de cet amant, & elle la remit à Bradamante, qui la reçut avec émotion. Elle lui eut fait beaucoup de plaisir, si elle n'eût pas compté revoir celui qui l'avoit écrite ; mais attendre son amant & ne recevoir que quelques caractères stériles, est une compensation bien faite pour donner de l'humeur & du dépit. Cependant elle baïsa cette lettre plus de vingt fois, en pensant à celui qui en avoit formé les traits. Elle la relut cinq ou six fois, & se fit répéter autant le message dont Hippalque étoit chargée.

Elle verse un torrent de larmes, & je crois qu'elle ne se feroit jamais consolée sans l'espoir qu'elle avoit de revoir promptement cet objet chéri. Roger ne demandoit que quinze ou vingt jours pour la rejoindre, & il s'y étoit engagé par des sermens qui ne laissoient pas le moindre doute sur ses intentions ; mais il n'étoit pas le maître des événemens. Qui m'assurera, disoit cette amante éplorée, que son retour ne sera

retardé par aucun de ces accidens si communs en tout tems , & sur-tout pendant la guerre. Hélas ! Roger, mon cher Roger, toi que j'aime cent fois plus que moi-même , aurois-je du m'attendre que tu me préférerois tes plus mortels ennemis ? tu secours ceux que tu devrois accabler , & tu accables ceux que tu devrois secourir. Est-ce la louange ou le blâme que tu recherches en plaçant si mal tes services & ta haine ? Je ne fais si l'on t'a appris que Trojan a fait périr ton pere ; mais personne ne l'ignore , & toi tu t'occupes de conserver la gloire & les jours de son indigne fils. Est-ce donc là la vengeance que tu devrois en tirer ? est-ce ainsi que tu reconnois les services de ceux qui ont su te venger ? c'est pour verser leur sang que tu m'exposes moi-même à mourir de douleur.

Telles étoient les plaintes que Bradamante faisoit à tout instant en versant un torrent de larmes sur l'absence de Roger. Hippalque la consolait de son mieux en l'assurant de la constance de Roger , & en lui conseillant , puisqu'elle ne pouvoit faire autrement , de l'attendre jusqu'au terme qu'il prescrivait à son retour. Les conso-

lations d'Hippalque , & l'espérance qui n'abandonne jamais les amans , calment les craintes de Bradamante & séchent ses pleurs. Elle prend le parti de rester dans Montauban , & d'y attendre le moment où Roger avoit promis de venir l'y joindre. Mais malgré tous ses sermens , ce guerrier ne put tenir sa parole sans cependant qu'il y eût de sa faute. Plusieurs raisons l'en empêchèrent successivement , & enfin il fut obligé de garder le lit plus d'un mois , où les suites de ses blessures mirent sa vie dans le plus grand danger. Son amante l'attendit pendant tout ce tems , & ce fut en vain. Elle n'en eut pas même d'autres nouvelles , que celles qu'elle avoit apprises d'Hippalque , & ensuite de Richardet qui lui raconta que Roger l'avoit arraché des mains de ses bourreaux , & qu'après cela il avoit délivré Maugis & Vivien. Quelque joie que lui causât cette nouvelle , elle étoit mêlée d'amertume.

Son frère avoit vanté dans son récit la valeur & les charmes de Marfize. Il avoit ajouté que Roger étoit parti avec cette guerrière pour aller au secours d'Agramant. Bradamante ne sauroit désapprouver cette liaison , mais elle eut bien

mieux aimé le savoir seul. Si Marfize , se disoit-elle à elle-même , est aussi belle qu'on le prétend , & qu'elle se trouve continuellement avec Roger , il est bien difficile qu'elle ne lui inspire pas de l'amour. Cependant elle ne veut point se laisser aller à des soupçons aussi injurieux pour son amant ; mais si elle espère beaucoup , elle craint encore plus. Elle attend avec impatience le jour qui doit mettre le comble à sa douleur , ou à sa tristesse , & elle soupire continuellement sans quitter Montauban.

Pendant qu'elle étoit en proie à ses agitations , le maître de ce château , le premier de ses frères , non par son âge inférieur à celui de deux de ses frères , mais par ses exploits , Renaud , dont toute cette famille tire son éclat comme les étoiles doivent leurs clartés aux rayons du soleil , arriva dans Montauban un soir sur les neuf heures accompagné d'un seul écuyer. Il y venoit , parce que sur le chemin de Paris à Blois où il se rendoit souvent pour avoir des nouvelles d'Angélique , il avoit appris qu'on alloit livrer Maugis & Vivien au comte de Mayence , ce qui lui avoit fait prendre la route d'Aigremont. Il fut ensuite

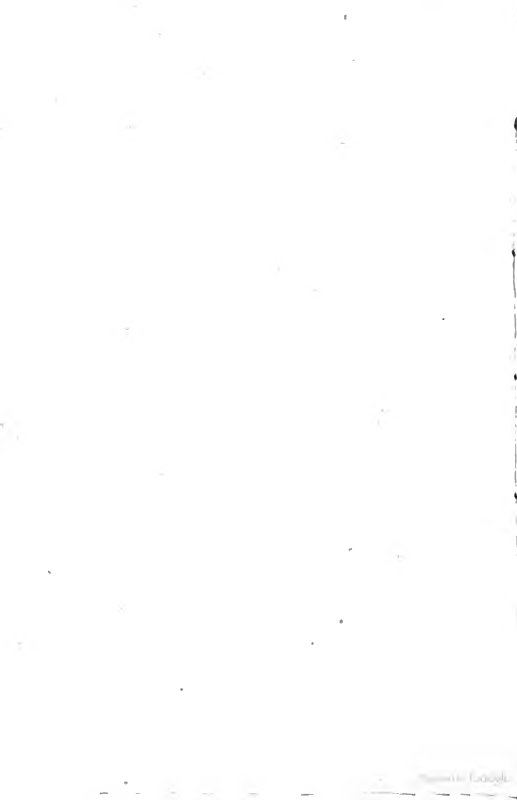
dans ce château, que Roger & Marfize les avoient délivrés, & taillé en pièces leurs ennemis, & que ses frères ainfi que ses cousins étoient de retour dans Montauban. Alors il eut tant d'impatience de les rejoindre que les heures lui parurent des années, jufqu'à ce qu'ils les eût embraffés.

Il arriva donc dans ce château, où il fit les plus tendres caresses à fa mere, à fa femme, à fes enfans, à fes frères, & à ses cousins, qui venoient de recouvrer leur liberté. Semblables aux petits d'une hirondelle, qui, affamés depuis longtems, voient leur mere revoler vers eux avec la pâture qu'elle leur destine, ils s'emprefsoient tous autour de lui. Après avoir paffé quelques jours à jouir de leur affection, il partit, emmenant avec lui Richard, Alard, Richardet, & Guichard l'ainé de tous les enfans d'Aimon. Ses deux cousins, Maugis & Vivien, le suivirent auffi.

Bradamante qui vouloit refter pour attendre ce jour qui ne fe hâtoit pas affez selon fes defirs, n'accompagna pas fes frères fous prétexte d'une indisposition. En effet, elle ne leur en impofoit pas, non qu'elle eût la fièvre ou quelque autre maladie;

maladie ; mais son ame rongée de desirs étoit en proie à tous les tourmens de l'amour. C'est ainsi que Renaud quitta Montauban à la tête d'une brillante jeunesse. Vous saurez dans l'autre Chant, comment il s'y prit pour secourir Charles, & entrer dans Paris.





C H A N T X X X I.

YAUROIT-IL dans le monde des délices pareilles à celles qu'éprouve un cœur tendre & sensible ? Pourroit-on vivre plus heureusement que sous les loix de l'amour, si l'homme n'étoit pas continuellement en proie à ces cruels soupçons, à ces craintes, à ces tourmens, à cette fureur, à cette rage, que l'on nomme jalousie ? Toute autre amertume qui se mêle à la félicité des amans ne fait qu'en augmenter le prix. La soif fait paroître l'eau un breuvage délicieux. La faim donne de la saveur aux alimens les plus communs. On ne connoît jamais bien les douceurs du repos & de la paix, sans avoir éprouvé les fatigues d'un camp & les horreurs de la guerre. Un amant souffrira sans trop se plaindre d'être privé pendant quelque temps de l'objet toujours présent à son cœur. Plus l'absence est longue, plus le retour cause de joie. L'espoir le plus léger suffit pour faire supporter sans récompense une longue servitude, tôt ou tard on reçoit

le salaire de ses services. Les dédains, les refus ; tous les autres tourmens de l'amour font goûter ses faveurs avec plus de transport. Mais dès qu'une fois l'inférieure, furie parvient à infecter de ses poisons un cœur malade, l'amour n'a plus pour lui, ni bonheur, ni plaisirs. C'est une blessure cruelle, envenimée, que, ni le suc puissant des herbes, ni les murmures magiques ne peuvent guérir. La connoissance des astres, & tout l'art de Zoroastre ne sauroient y apporter de remède. C'est une affreuse plaie, dont les tourmens que rien n'égale font descendre au tombeau dans l'horreur du désespoir. Pourquoi faut-il, hélas ! que le cœur d'un amant soit si accessible à des traits dont l'atteinte est irréparable. Le soupçon le moins fondé suffit, ainsi que la preuve la plus sûre, pour ouvrir cette plaie qui cause des douleurs si aiguës, qui plonge l'esprit & le jugement dans les plus profondes ténèbres, & qui rend l'homme si différent de lui-même.

Funeste Jalousie, monstre effroyable, c'est toi qui privas si mal-à-propos Bradamante de toute espèce de consolation. Ce qu'elle avoit appris de la fidèle Hippalque & de Richardet n'étoit pas

ce qui la tourmentoit si cruellement. Ses plus vives inquiétudes furent causées par une nouvelle qu'elle reçut quelques jours après. Mais avant d'entrer dans de plus grands détails sur cet objet, il faut vous parler de Renaud qui s'avance vers les remparts de Paris avec son illustre famille.

Le second jour de leur route, ils rencontrèrent sur le soir un chevalier accompagné d'une dame. Sa cotte d'armes étoit noire, ainsi que son bouclier, sur lequel on voyoit seulement une raie blanche. Il défia au combat Richardet qui marchoit en avant avec la fière contenance d'un brave chevalier. Richardet, qui ne refusa jamais un combat, détourne sur le champ son cheval, prend ce qu'il lui faut d'espace pour mettre sa lance en arrêt; & ces deux guerriers fondent ainsi l'un sur l'autre sans se connoître, & sans se faire d'autre question. Renaud & les autres Chevaliers s'arrêtèrent pour voir comment ce combat se termineroit. Si mon coup ne porte pas à faux, disoit en lui-même Richardet, je suis bien sûr de renverser mon ennemi. Il arriva cependant le contraire. Le chevalier inconnu l'atteignit

sous la visière d'un si terrible coup , qu'il l'enleva de ses arçons , & l'étendit à plus de dix pas de son cheval. Impatient de venger son frère , Alard s'avance aussitôt , & sur le champ il est renversé. Ce terrible coup fracasse en même-temps son bouclier.

Dès que Guichard voit ses deux frères étendus sur la poussière , il met sa lance en arrêt , & se présente au combat malgré Renaud qui lui crie de s'arrêter. Mais on n'avoit pas encore fini d'attacher son casque , de sorte que Guichard eut le temps de le prévenir , & fut abattu ainsi que les autres. Richard , Maugis & Vivien se disputoient à qui paroîtroit le premier ; mais Renaud , qui étoit armé , mit fin à leurs contestations en les devançant. Nous sommes pressés , dit-il , d'arriver à Paris , & notre marche seroit trop retardée , s'il falloit attendre que ce chevalier vous eût tous abattus les uns après les autres. Il ne prononça cependant pas tout haut ce discours , qui eut été fort mortifiant pour ses compagnons.

Déjà ces deux braves chevaliers s'étoient éloignés à une égale distance , & revenoient avec

fureur l'un contre l'autre. Renaud qui valoit mieux à lui seul que tous ceux qui l'accompagnoient, ne fut pas renversé comme eux. Les deux chevaux se heurtèrent avec tant de violence qu'ils touchèrent la terre de leur croupe. Bayard se releva si promptement qu'à peine sa course en parut-elle interrompue ; mais le coup que l'autre cheval reçut, lui rompit à la fois l'épaule & les reins. Aussitôt le chevalier qui le montoit se débarrasse de ses étriers, & se trouve à pied. Seigneur, dit-il au fils d'Aimon, qui revenoit vers lui en lui tendant sa main défarmée, l'excellent cheval dont vous venez de me priver me fut bien cher pendant sa vie, & j'aurois le plus grand tort de ne pas le venger ; ainsi préparez-vous à me combattre. Si c'est, lui répondit Renaud, la mort de votre cheval qui vous anime contre moi, calmez votre ressentiment, je vais vous en faire donner un des miens, qui, je l'espère, ne sera pas moins parfait que le vôtre. Vous ne me comprenez pas, répliqua l'inconnu, si vous croyez que la perte de ce cheval puisse me toucher ; mais je vais m'expliquer plus clairement. Je voudrois m'essayer contre vous l'é-

pée, comme la lance à la main, & voir lequel de nous deux aura la supériorité dans ce dernier combat ; ainsi descendez de cheval, ou restez-y si bon vous semble, pourvu que vous vous défendiez, il me suffit. Je ne refuse pas de vous accorder cet avantage, tant je desiré me voir contre vous l'épée à la main. Vous allez être satisfait sur le champ, lui répondit Renaud, & pour que vous puissiez déployer contre moi tout votre courage, sans qu'aucun de ceux qui m'entourent vous causent la moindre allarme, je vais les prier de me devancer, & je ne garderai-avec moi qu'un seul écuyer pour tenir mon cheval. En même temps il dit à ceux qui l'accompagnoient de continuer leur route.

D'après un procédé si honnête, le chevalier étranger conçut la plus haute estime pour le brave Paladin. Renaud descendit aussitôt de son cheval, dont il remit les rênes à son écuyer ; & dès qu'il eut perdu de vue sa compagnie, qui étoit déjà fort éloignée, il se couvrit de son bouclier, tira son épée, & défia l'étranger au combat. Ils commencèrent alors un assaut tel qu'on n'en vit jamais de pareil. Tous deux étoient fort

étonnés de trouver dans leur adverfaire une résistance si opiniâtre , mais lorsqu'ils eurent éprouvé & reconnu l'égalité de leurs forces, ils ne se laissèrent plus emporter par une fureur aveugle , ou par un orgueil encore plus insensé. D'horribles coups retentissent sur leur bouclier & sur leur armure qu'ils faussent, ou dont ils font voler les éclats. Comme ils savent que le premier échec peut être irréparable , ils sont plus attentifs à parer les coups qu'à en porter.

Ce terrible combat dura près de deux heures. Déjà le soleil étoit caché sous les ondes, & la nuit étendoit ses voiles dans toute l'étendue de la voûte céleste , sans que ces guerriers, qui n'étoient animés l'un contre l'autre , ni par la haine , ni par la colère , mais que le seul desir de la gloire avoit mis aux mains , eussent encore pris le moindre repos , ou ralenti les coups qu'ils se portoient.

Renaud voudroit savoir quel est cet inconnu si vaillant , qui non content de lui résister , lui fait souvent courir les plus grands dangers : il est déjà si cruellement fatigué qu'il ne fait quelle sera l'issue de ce combat , qu'il voudroit terminer

sans compromettre son honneur. Le chevalier étranger, qui ne connoissoit pas davantage son adversaire, ne savoit pas que celui contre lequel il combattoit avec tant d'acharnement, pour une cause aussi légère, fût le seigneur de Montauban. Mais il étoit bien sûr de ne pouvoir pas rencontrer un guerrier plus parfait. Il voudroit n'avoir jamais pensé à venger son cheval, & pour peu que son honneur le lui permît, il renonceroit à cette entreprise.

Les ténèbres étoient déjà si épaisses, que presque aucun de leurs coups ne portoient. Il leur étoit fort difficile de s'atteindre, & encore plus de parer les coups, puisqu'à peine voyoient-ils leur épée dans leurs mains. Le paladin français fut le premier à dire qu'ils ne devoient pas ainsi se battre pendant la nuit, & qu'ils pouvoient différer leur combat jusqu'au lendemain. En même-tems il invite l'étranger à se retirer sous sa tente, où il l'assure qu'il y sera aussi en sûreté que lui-même, & qu'on l'y servira avec tous les respects & les égards que mérite sa vaillance. L'étranger accepta l'offre de Renaud sans que celui-ci eût besoin de le presser beaucoup, & ils

partirent ensemble pour se rendre à l'endroit où la suite du paladin avoit du s'arrêter. Renaud avoit déjà donné ordre à son écuyer de descendre d'un excellent cheval couvert de harnois magnifiques, & également propre aux combats de la lance & de l'épée, & il en avoit fait présent au chevalier étranger.

Le hazard fit que Renaud se nomma dans la conversation. A ce nom si fameux, le chevalier inconnu vit qu'il étoit avec un de ses frères. Alors il sentit son ame oppressée & presque anéantie par une douce joie, & il coula sur ses joues des larmes de tendresse. Ce guerrier étranger étoit Guidon le sauvage, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit fait un si long voyage sur mer avec Marfize, Sansonnet, & les deux fils d'Olivier. Le traître Pinabel l'avoit empêché de se faire connoître plutôt à sa famille, en le retenant prisonnier, & en le forçant de combattre pour soutenir des loix aussi injustes que barbares.

Dès que Guidon reconnut Renaud, ce guerrier si renommé, qu'il avoit désiré de voir, plus que l'infortuné qui est privé de la vue ne desire contempler la lumière du soleil; il se retourne

vers lui , & lui dit avec l'épanchement d'un cœur au comble de ses vœux : O vous que je révèrerai toujours comme mon seigneur & mon maître , & pour qui j'ai de tout tems ressenti l'affection la plus sincère ! quel funeste hazard m'a mis les armes à la main contre vous ? Je suis Guidon. Constance m'a donné le jour sur les bords les plus reculés de l'Euxin , & j'ai pour père le généreux Aimon , à qui vous devez la naissance. C'est le desir de vous connoître , ainsi que vos illustres frères , qui m'a engagé à venir en France , & au lieu de vous honorer comme je le desire , j'ai le malheur de vous y offenser. Excusez , je vous en conjure , une faute que l'erreur seule m'a fait commettre. S'il est des moyens de la réparer , vous me les verrez saisir avec empressement. Ils se ferrèrent alors étroitement dans leurs bras , & réitérèrent plusieurs fois leurs embrassemens. Ne craignez pas , lui répondit Renaud , de m'avoir offensé par ce combat. Vous ne pouviez me donner une preuve plus éclatante du sang dont vous vous prétendez issu. Nous ne vous eussions pas cru sans cet abord martial & ce ton belliqueux ; le lion n'engendre pas

le cerf timide , ni l'aigle altière la foible colombe.

Cet entretien ne les empêcha pas de continuer leur route , & bientôt ils se trouvèrent aux tentes de Renaud , où ce guerrier le présenta à ses compagnons , en leur disant que c'étoit Guidon , qu'ils desiroient tous de connoître , & qu'ils attendoient depuis si longtemps. Ils le reçurent avec le plus grand plaisir , & trouvèrent tous qu'il ressembloit beaucoup à son père. Je ne parlerai pas de l'accueil que lui firent Alard , Richardet , & les deux autres frères de Renaud , ainsi que Maugis , Vivien & Aldigier. Sans entrer dans aucun détail sur les marques d'affections réciproques qu'ils se donnèrent , je dirai seulement que tous lui témoignèrent également leur joie. Dans tout autre tems Guidon eût été reçu avec la même tendresse par sa famille ; mais il n'en pouvoit choisir où sa présence leur fût plus nécessaire.

Dès que le soleil , la tête ceinte de nouveaux rayons , fût sorti du sein de Thétis , Guidon marcha avec ses frères vers Paris. Quelques jours après ils se trouvèrent sur les rives de la Seine ,

environ à dix milles des remparts de la capitale. Ils y rencontrèrent Grifon & Aquilant, deux illustres guerriers, fils de Gismonde & d'Olivier. Ils s'entretenoient avec une dame, qui à son extérieur paroïssoit être du plus haut rang. Ses riches vêtemens étoient tissus d'or & de soie. Au fein de la douleur, elle conservoit les grâces & les attraits de la beauté. Elle sembloit parler de choses fort importantes, autant que l'on pouvoit en juger par ses gestes & par l'expression de ses regards.

Guidon, & les deux frères qui ne s'étoient quittés, que depuis quelques jours, se reconnurent à l'instant. Voici, dit le premier à Renaud, deux chevaliers dont peu de guerriers égalent la force & le courage. Si nous pouvons les déterminer à se réunir à nous pour secourir Charles, les Sarasins ne tiendront pas contre nos efforts; Renaud confirma ce que Guidon lui disoit de la valeur des deux frères. Il les avoit reconnus ainsi que lui, parce que l'un d'eux marchoit toujours vêtu de blanc, & l'autre de noir. Ils saluèrent Guidon, qu'ils embrassèrent, ainsi que Renaud & ses frères, à qui ils donnèrent les mar-

ques de l'affection la plus sincère, quoiqu'ils eussent été longtems divisés au sujet de Truffaldin. Il seroit trop long de vous rapporter ici le sujet de cette haine ; mais dans ce moment ils oublièrent toute espece d'inimitié, & ils se traitèrent comme des frères.

Renaud s'avança ensuite vers Sanfonnet, qui s'étoit arrêté à quelque distance ; & instruit de sa haute valeur, il le traita avec toute la distinction que méritoit son rare mérite. Dès que la dame, qui s'entretenoit avec les deux fils d'Olivier, & qui connoissoit tous les guerriers de la cour de Charlemagne, eût vu Renaud de plus près, elle le reconnut & lui apprit une nouvelle fort affligeante. Seigneur, lui dit-elle, votre cousin, à qui l'empire & le saint siège ont de si grandes obligations, cet homme si prudent & si sage, Roland enfin, est devenu fol, & court le monde. J'ignore quel peut être la cause d'un accident aussi déplorable ; mais j'ai vu son épée & ses autres armes éparfes dans les champs, où il les avoit jettées. J'ai vu un digne chevalier les recueillir, & en former un superbe trophée, dont il a orné la tige d'un jeune arbre. A peine avoit-il pris ce

pieux soïn, que le fils d'Agrican est survenu, & s'est emparé de l'excellente épée du comte d'Angers. Vous sentez quel malheur c'est pour le nom chrétien, que Durandal retombe une seconde fois entre les mains des infidèles. Mandricard s'est aussi rendu maître de Bridedor, qui libre de tout frein, erroit autour des armes de son maître. Il n'y a encore que très-peu de jours que j'ai vu Roland sans honte, comme sans jugement, courir tout nud, en poussant des cris & des hurlemens effroyables. Vous voyez à quel point cette raison si vantée s'est égarée. Je ne l'aurois jamais cru, si je ne m'en fusse assuré par le témoignage de mes yeux.

Elle lui dit ensuite qu'elle l'avoit vu tomber du pont avec Rodomont, qu'il tenoit étroitement ferré dans ses bras vigoureux. Je m'empresse, ajouta-t-elle, de faire ce récit à tous ceux que je ne crois pas ennemis du comte. Peut-être quelqu'un de ceux à qui je raconte ces malheurs, en sera-t-il touché, & cherchera-t-il à le ramener à Paris, ou dans quelque autre lieu où on puisse le guérir de cette frénésie. Je suis bien sûre que dès que Brandimart saura son état, il fera tout son possible

ble pour lui donner les plus prompts secours.

La jeune beauté qui s'exprimoit ainsi étoit Fleurdelys , que Brandimart aimoit plus que lui-même. Elle venoit à Paris pour le joindre. Elle parla ensuite de l'épée qui avoit excité une grande querelle entre le roi de Séricane & celui de Tartarie , & qui avoit été remise à Gradasse après la mort de Mandricard. Renaud se détoule d'un aussi cruel évènement , son cœur se fond de douleur comme la glace aux rayons du soleil , & dans l'espérance de guérir Roland de cette frénésie , il prend la ferme résolution de le chercher partout où il pourra le trouver. Mais comme dans ce moment , il étoit à la tête d'une troupe de guerriers d'élite , il voulut , soit que le ciel , soit que le hazard lui inspirât ce dessein , faire fuir les Sarafins , & délivrer Paris.

Aussi prudent que brave , il prit la résolution de différer l'attaque jusqu'à la nuit. Il compte combattre les Sarafins avec bien plus d'avantage dans le moment où le sommeil appesantira sur eux tous ses pavots. Il fit donc cacher sa troupe dans un bois où elle se reposa pendant le reste de la journée ; mais dès que le soleil eût aban-

donné les voûtes éthérées pour les plaines liquides, & que les diverses constellations dont l'astre du jour obscurcit l'éclat, embelirent les cieux, Renaud fit mouvoir dans le plus grand silence sa petite armée.

Accompagné de Grifon, d'Aquilant, de Vivien, d'Alard, de Guidon & de Sanfonnet, il précède le reste de la troupe de plus d'un mille. Les gardes avancés étoient plongés dans le plus profond sommeil. Il les tue tous, sans en faire un seul prisonnier. Déjà il touche au camp des Maurès sans qu'aucun d'eux s'en soit aperçu. La garde attaquée à l'imprévu, n'oppose que de vains efforts, & est taillée en pièces, sans qu'il en reste un seul homme. Cette barrière renversée, le carnage fut terrible parmi les Sarasins, qui sans armes, plongés dans un profond sommeil, & passant tout d'un coup de la plus parfaite sécurité aux plus vives allarmes, ne pouvoient se défendre contre de tels guerriers.

Renaud, pour épouvanter encore plus les Sarasins fit sonner à la fois les trompettes & les cors; son nom prononcé à haute voix, retentit dans les airs. Il pique les flancs de Bayard, qui

prompt à obéir, s'élance d'un saut par dessus les fossés du camp. Il culbute les hommes & les chevaux, renverse les tentes, abat les pavillons. Au nom formidable de Renaud & de Montauban, qui se fait entendre de tous côtés, il n'est pas de guerrier à qui les cheveux ne dressent de frayeur. L'Espagnol fuit confondu avec l'Africain; ils ne perdent pas un tems précieux pour leurs jours à sauver leurs bagages. Ils ne cherchent qu'à se soustraire à ses fureurs, dont plusieurs d'entre eux gémissent déjà d'avoir été les victimes.

Guidon fuit les pas de son frère, & ne signale pas sa valeur par des exploits moins éclatans. Les deux fils d'Olivier, Alard, Richardet, & les autres frères de Renaud déploient également leur valeur; Sanfonnet se fraye un long chemin l'épée à la main. Aldigier, Maugis & Vivien font éprouver aux ennemis la pesanteur de leurs bras. Tous ceux qui suivent les étendards de Renaud se comportent en braves guerriers. Ce généreux Paladin entretenoit continuellement dans Montauban & dans les châteaux voisins sept cens hommes accoutumés à supporter les glaces de

l'hiver & les chaleurs de l'été. Les Mirmidons d'Achille n'étoient pas plus terribles dans les combats. Cent de ces guerriers n'eussent pas pris la fuite à l'approche de mille, & il y en avoit parmi eux qui l'eussent emporté sur plusieurs chevaliers célèbres. Quoique le domaine & les richesses de Renaud ne fussent pas considérables, il avoit tellement su se les attacher par la bonté de son cœur, par l'honnêteté de ses manières, & surtout en partageant avec eux le peu qu'il possédoit, que jamais aucun d'eux n'abandonna ses drapeaux pour ceux d'un autre. Ils ne fortoient pas de Montauban, à moins d'y être forcés par le besoin le plus pressant.

Dans ce moment il avoit laissé son château presque sans défense pour voler au secours de Charles. Cette troupe, qui entra dans le camp des Afriquains à la suite de Renaud, y fit un horrible carnage. Tel un loup massacre de foibles troupeaux sur les bords fertiles du Galèse; tel un lion farouche fait couler dans les ondes du Ciniphe le sang des chèvres qui paissent sur ses bords.

Charles, à qui Renaud avoit fait savoir qu'il

étoit arrivé près de Paris, & que la nuit suivante il devoit attaquer à l'imprévu le camp des Saramins, se préparoit à le soutenir lorsqu'il en feroit tems, avec tous ses soldats qu'il faisoit tenir sous les armes, & ses Paladins, au nombre desquels étoit Brandimart, fils du riche Monodant, & l'amant aussi sage que fidèle de Fleurdelys. Cette jeune beauté le cherchoit en vain depuis bien longtemps dans toutes les parties de la France. Elle le reconnut de loin à sa devise.

Dès que Brandimart l'aperçut, il suspendit les coups que son bras portoit, & passant des fureurs de la guerre aux tendresses de l'amour, il courut se jeter dans ses bras, & la couvrit de baisers. Dans ces anciens tems, ces braves chevaliers avoient beaucoup de confiance à la fidélité de leurs maitresses, qu'ils laissoient errer seules dans les plaines & dans les vallons. A leur retour ils ne les en croyoient ni moins chastes ni moins belles, & jamais le moindre soupçon n'allarma leur tendresse.

Fleurdelys apprit à son amant que le comte d'Angers étoit devenu fol. Brandimart n'eut jamais ajouté foi à une nouvelle si affligeante & si

extraordinaire, si tout autre la lui eût rapportée ; mais il en crut Fleurdelys , à la bonne-foi de qui il s'en rapportoit sur des choses qui le touchoient encore de plus près. Elle assure qu'elle a vu de ses propres yeux tout ce qu'elle lui dit, & elle lui cite les lieux & les circonstances. Elle lui parle ensuite de ce pont si dangereux dont Rodomont défend le passage contre tous les chevaliers, & de ce superbe monument, qu'il orne des dépouilles de tous ceux dont il est victorieux. Le comte d'Angers, ajouta-t-elle, a donné dans cet endroit des preuves de ses forces prodigieuses, & dans un de ses accès de fureur, il a précipité dans le fleuve le Sarasin qui a pensé y périr.

Brandimart, qui aimoit le comte autant qu'on peut aimer son ami, son frère, son fils, prend aussitôt la résolution de le chercher, & de n'éviter, ni soins, ni dangers pour le ramener à lui-même par les effets de la médecine, ou par l'art encore plus puissant de la magie. Comme il étoit tout armé il partit sur le champ avec Fleurdelys. Ils portèrent leurs pas vers l'endroit où la belle avoit vu le comte. Après plu-

seurs jours de marche ils se trouvèrent près du pont que défendoit Rodomont. La sentinelle les apperçut , en avertit ce guerrier. Ses écuyers lui donnent aussitôt ses armes & son cheval , & il se trouve au passage dans l'instant que Brandimart y arrive : Qui que tu sois , lui dit le féroce Sarafin du ton le plus menaçant , foit que le hazard , ou que ton peu de sens conduise ici tes pas égarés , descens de cheval , quitte tes armes pour en orner ce magnifique tombeau , plutôt que de perdre la vie & de servir toi-même de victime à ces mânes illustres.

Sans réponse à ce discours altier , Brandimart pique Batolde , son excellent courfier , & fond sur Rodomont avec tant de courage , que l'on peut juger qu'il ne le cède à personne en valeur. Rodomont , de son côté , la lance en arrêt court à bride abattue sur ce pont étroit. Son courfier , qui avoit l'habitude de le traverser , & qui y avoit déjà renversé plus d'un chevalier , y court sans rien craindre ; mais celui de son adversaire , effrayé du peu de largeur & de solidité de ce pont , qui tremble sous ses pas , sembloit prêt à s'abîmer ; & rien ne pouvant garantir d'une

chûte , il ne s'avançoit que d'un pas timide & mal assuré.

Les chevaliers , tous deux fameux dans l'art des combats , & armés de lances énormes se portèrent des coups terribles. L'adresse & la vigueur de leurs chevaux leur fut d'une foible ressource contre un choc aussi violent. Tous deux furent renversés sur le pont l'un auprès de l'autre , avec ceux qui les montoient ; mais lorsque pressés par l'aiguillon , ils voulurent se relever aussi promptement que l'exigeoient leurs maîtres , ils ne trouvèrent pas de place pour leurs pieds dans une espace si étroit , & tous deux se précipitèrent à la fois dans l'onde qui jaillit jusqu'au ciel avec un horrible fracas. Tel fut le bruit dont nos rives retentirent , lorsque le téméraire conducteur des courriers du soleil , fut précipité dans l'Eridon. Les deux chevaux allèrent jusqu'au fond du fleuve avec les chevaliers , qui toujours fermes sur les arçons , ne furent pas démontés.

Ce n'étoit pas la première fois que l'audacieux Rodomont faisoit ce saut avec Frontin. Aussi connoissoit-il parfaitement le lit de la rivière. Il

savoit les endroits où le terrain solide oppose une ferme résistance , & ceux où le sable mobile s'enfonce sous le pied qui le presse. Il se soulève , & bientôt , sa tête , sa poitrine & ses robustes flancs paroissent au-dessus des eaux. Il attaque avec beaucoup d'avantage Brandimart , que le courant emporte , ainsi que son cheval , dans des endroits dont le fond mobile s'affaisse sous son poids. Plus il fait d'efforts pour s'en tirer , plus il s'y enfonce , & il court le plus grand risque d'y être submergé ainsi que son cheval. L'onde qui le choque , l'entraîne & le renverse dans ses gouffres les plus profonds. Pour comble de malheur il se trouve sous son cheval.

Fleurdelys , qui étoit sur le pont désespérée , mourante , emploie les vœux , les larmes & les prières pour fléchir le cœur du Sarasin. Ah ! Rodomont , lui disoit-elle , je t'en conjure au nom de celle dont tu honores la cendre , n'aies pas la cruauté de laisser périr sous les eaux un aussi parfait chevalier. Généreux prince , si jamais ton cœur a senti l'amour , aies pitié de mes tourmens , contentes-toi de faire ce guerrier prisonnier , & de suspendre ses armes à ces marbres.

Jamais une plus illustre dépouille ne les aura parés. Ces discours étoient si touchans , que malgré toute sa dureté , le cœur du roi d'Alger en fut ému , & secourut promptement Brandimart , que son cheval retenoit dans l'eau , & qui étoit sur le point d'y périr. Il commença cependant par lui ôter son épée & son casque , ensuite il le tira de l'eau & le fit transporter dans sa tour , où il y avoit déjà beaucoup d'autres prisonniers.

Fleurdelys étoit consternée de la perte de son amant ; cependant elle aimoit bien mieux qu'il fût prisonnier que de l'avoir vu périr dans le fleuve : elle se faisoit à elle-même les reproches les plus amers. C'étoit elle qui l'avoit conduit à ce pont si dangereux , où elle avoit vu Roland. Elle s'éloigne dans le dessein d'y amener Renaud , Guidon le sauvage , Sanfonnet , ou quelque autre guerrier de la cour de Charles , qui , s'il n'étoit pas plus brave que Brandimart , fût du moins plus heureux.

Elle marcha pendant plusieurs jours sans rencontrer aucun chevalier qu'elle crut propre à combattre le Sarasin , & à délivrer son amant. Enfin après bien des recherches , elle en trouva

Un, qui étoit couvert d'une riche cotte d'armes ornée d'une broderie qui représentoit des feuilles de ciprès. Dans un autre moment, je vous dirai quel étoit ce guerrier ; mais auparavant je veux retourner à Paris, pour achever le récit de la défaite des Maures. On ne sauroit faire le dénombrement de ceux qui fuirent ou qui périrent dans cette déroute. Turpin auroit bien voulu les compter ; mais les ténèbres de la nuit l'empêchèrent de prendre ce soin.

Plongé dans son premier sommeil, Agramant dormoit profondément dans sa tente. Un soldat l'éveille, & lui dit qu'on va le faire prisonnier, s'il ne se sauve promptement. Le roi porte ses regards autour de lui, & voit le désordre & la confusion de ses gens, qui, loin de résister à l'ennemi, fuient nuds & sans armes : la plupart n'avoient pas même eu le tems de prendre leurs boucliers. Consterné, il se faisoit donner ses armes, sans savoir à quoi se résoudre, lorsque Falsiron, Geandonio, Balugant, & plusieurs autres chefs de ses troupes entrent dans sa tente, insistent sur l'extrême danger qu'il court pour sa vie ou pour sa liberté, & l'assurent qu'il doit se

trouver fort heureux, s'il peut parvenir à sauver sa personne.

Marfile & le sage Sobrin sont du même avis. Entre la mort ou la captivité, lui dit ce dernier, il n'est d'autre intervalle que celui qui vous sépare de Renaud, qui s'avance vers vous avec la rapidité de la foudre. Si vous attendez ici ce formidable paladin, avec les troupes nombreuses qu'il traîne à sa suite, c'en est fait de votre vie & de celles de tous vos amis. Mais nous pouvons encore nous retirer dans Arles ou dans Narbonne avec le petit nombre de troupes qui échapperont au carnage. Ces deux places sont fortes, & il sera facile de s'y soutenir pendant longtemps. Une nouvelle armée vous vengera de cet affront, & consommera la ruine de Charles. Quelque dur que ce conseil parut à Agramant, il se déterminà à le suivre, & il marcha vers Arles comme s'il eût eu des ailes. Sa retraite, conduite par d'habiles chefs & favorisée par les ombres de la nuit, se fit sans accident.

De toutes les troupes de l'Espagne & de l'Afrique, vingt mille hommes seulement échappèrent au fer de Renaud. Compter ceux qui furent

taillés en pièces par ce guerrier, par ses frères, par les deux fils du marquis de Vienne & les sept cent hommes, ainsi que ceux que moissonna le fer de Sanfonnet, ou qui se noyèrent dans la Seine, ce feroit vouloir dire combien le printemps voit éclore de fleurs & de feuilles. Il paroît que Maugis eut beaucoup de part à cette victoire nocturne ; non que sa vaillante main fît couler le sang sur le champ de bataille ; mais on prétend que par le secours de son art, il fit fortir des gouffres du Stix deux fois plus de démons qu'il n'y avoit alors d'hommes en France. Il multiplia tellement le son des instrumens de guerre, les hennissemens des chevaux, les cris & le tumulte de l'infanterie, que les montagnes & les vallons en retentirent au loin, & que les Maures alarmés prirent promptement la fuite.

Dans sa déroute, le roi d'Alger n'oublia pas Roger que ses blessures retenoient encore dans son lit. Il le fit placer du mieux qu'il lui fut possible sur un cheval dont le pas étoit très-doux ; & quand il n'y eut plus rien à craindre de la part des ennemis, on le mit dans un bateau qui le transporta commodément dans Arles, où les dé-

bris de l'armée avoient ordre de se rallier. Cent mille hommes au moins prirent la fuite devant Charles & Renaud, & cherchèrent à échapper à la fureur des Français en se répandant dans les plaines, les vallons, les forêts, & sur les montagnes des environs ; mais la plupart trouvèrent les passages faisis, & teignirent la terre de leur sang.

Le roi de Séricane ne suivit pas ces lâches mouvemens. Au contraire, dès qu'il apprit que c'étoit Renaud qui attaquoit le camp, il fut dans l'excès de sa joie, qu'il ne pouvoit contenir. Il remercie le ciel de ce qu'il lui procure l'occasion de s'emparer de Bayard, ce fameux coursier, qui dans le monde entier n'avoit pas son pareil. Les deux plus ardens desirs de ce prince étoient, comme vous devez le savoir, de ceindre Durandal & de paroître dans les combats monté sur Bayard. Longtems auparavant ces motifs l'avoient conduit en France à la tête d'une armée de cent mille hommes, & il avoit défié Renaud au combat. Il s'étoit déjà rendu sur les bords de la mer où ils étoient convenus de terminer cette querelle ; mais Maugis avoit rompu leurs mesures, en faisant entrer, par les moyens de son art,

Renaud dans un vaisseau, qui, dès qu'il y eût mis le pied, l'emporta malgré lui. Il seroit trop long de vous rapporter ici toute cette histoire.

Depuis ce moment Gradasse avoit regardé comme un lâche, le plus brave des paladins. Maintenant qu'il apprend que c'est Renaud qui attaque le camp, il se fait donner ses armes, prend son courfier, & cherche son ennemi dans l'obscurité de la nuit. Il renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & ses coups portent également sur l'Africain & sur le Français. Sa terrible lance ne distingue personne. Il cherche le paladin de tous côtés, il l'appelle à haute voix, & marche toujours vers les endroits où le carnage est le plus grand. Enfin ils se rencontrent, & déjà les éclats de leurs lances brisées se sont élevés jusqu'au char étoilé de la nuit.

Dès que Gradasse reconnut le vaillant paladin; non pas à ses enseignes que les ténèbres l'empêchoient de distinguer, mais aux grands coups qu'il portoit, & encore plus à Bayard, qui partout à la fois sembloit occuper l'espace entier du camp, il lui reproche avec de grands cris, d'avoir manqué à la parole qu'il lui avoit donnée le

jour qu'ils avoient choisi pour vuidier leur différent. Tu croyois, ajouta-t-il, en te déroband à mes coups pour ce moment, que nous ne nous rencontrerions jamais; mais tu vois que j'ai su te joindre. Quand tu te cacherois dans les abîmes les plus profonds du Tartare, ou que tu t'élèverois jusqu'aux cieux, tant que tu conserveras ce cheval, je te suivrai par-tout, soit dans les cieux, soit dans les enfers. Si, trop persuadé de la supériorité de mes forces, & faisant plus de cas de la vie que de l'honneur, tu n'as pas le courage de me combattre, tu peux éviter tous ces dangers en m'abandonnant ton cheval. Conserve après cela tes jours, puisqu'ils te sont si chers; mais après avoir si baslement deshonoré la chevalerie, garde-toi bien de jamais paroître autrement qu'à pied.

Richardet & Guidon, qui entendoient ce discours altier, alloient faire repentir le roi de Sériscane de son arrogance; mais Renaud arrêta leur courage bouillant, & ne souffrit pas qu'ils lui portassent aucun coup. Ne puis-je donc, leur dit-il, répondre sans votre secours à qui m'outrage? Il se retourne ensuite vers Gradasse, & lui dit :



Ed. de la Haye 17

dit : Daignez seulement m'écouter un instant , & je vous prouverai que je me suis rendu sur les bords de la mer , ainsi que nous en étions convenus. Après quoi je vous soutiendrai , les armes à la main , que je vous ai dit la vérité , & que vous mentez toutes les fois que vous osez prétendre que j'ai violé les loix de l'honneur & de la chevalerie. Mais avant de commencer ce combat , écoutez , je vous en conjure , les raisons qui vont me justifier. Après cela nous combattrons pour Bayard à pied , sans témoins , & dans un lieu écarté comme nous en étions convenus. Gradasse , aussi honnête que brave , consentit à entendre ce que Renaud avoit à lui dire pour sa défense.

Ils vinrent ensemble sur les bords de la Seine ; Renaud lui exposa en peu de mots le fait tel qu'il s'étoit passé , & prit le ciel à témoin de la vérité de ses discours. Il fit ensuite appeller Maugis , qui pouvoit mieux que personne rendre compte de cette aventure & qui confirma tout ce que Renaud venoit de dire , sans y rien ajouter , & sans rien en retrancher.

Gradasse qui ne veut pas abandonner la pre-

mière querelle pour la seconde , ne replique rien aux raisons de Renaud , sans cependant les croire trop fondées. Ils ne prirent pas , comme la première fois , pour champ de bataille les rivages de Barcelone. Ils convinrent de se trouver le lendemain auprès d'une fontaine voisine ; Renaud doit y amener son cheval , qui restera à l'écart pendant le combat , & que Gradasse prendra , s'il tue son adversaire , ou s'il le fait prisonnier. Mais si Gradasse plus foible succombe , ou se rend , Durandal appartiendra à Renaud. Ce paladin avoit , ainsi que je v'ous l'ai dit , appris avec beaucoup de surprise & de douleur , que son cousin avoit perdu le sens. Il savoit aussi ce qu'étoit devenue sa fameuse épée , & les querelles qu'elle avoit excitées ; enfin il n'ignoroit pas que cette arme , avec laquelle le comte d'Angers avoit moissonné tant de lauriers , étoit au pouvoir de Gradasse.

Dès que ces deux guerriers furent d'accord , Gradasse retourna dans sa tente malgré toutes les instances que put lui faire Renaud pour l'engager à venir dans la sienne. Le lendemain , à peine le jour parut-il , que Gradasse revêtit son

armure éclatante. Renaud en fit autant, & tous deux arrivèrent presque au même moment auprès de la fontaine, où ils devoient combattre pour Bayard & Dutandal.

Tous les amis de Renaud étoient fort inquiets sur le succès de ce combat, & s'affligeoient d'avance. Ils connoissoient la force, le courage, l'adresse de Gradasse, & maintenant qu'il possède le glaive redoutable du fils de Milon, ils pâlissoient d'effroi pour Renaud. Maugis surtout redoute ce combat plus que personne, & voudroit bien le faire manquer ainsi que le premier; mais il craint le ressentiment du seigneur de Montauban, qui lui avoit déjà su fort mauvais gré d'avoir mis des obstacles au premier combat.

Mais quelques allarmes que conçoivent les autres, Renaud n'en est pas moins dans la plus parfaite sécurité. Quoiqu'on lui impute mal à propos cette faute, il est charmé de trouver l'occasion d'en effacer jusqu'au soupçon, & d'imposer pour jamais silence aux calomnies des comtes de Poitiers & de Hautefeuille. Il marche au combat avec autant de confiance, que s'il étoit sûr de la victoire. Lorsque ces deux fiers rivaux

qui venoient chacun d'un côté opposé, se joignirent sur les bords de la fontaine, ils se donnèrent pendant quelques instans autant de marques d'estime & d'amitié, que s'ils eussent été unis par les liens du sang. Dans un autre moment je vous dirai avec quelle fureur ils s'attaquèrent.



C H A N T X X X I I .

IL m'en souvient, j'avois promis de vous entretenir de certain soupçon jaloux qui s'étoit glissé dans l'ame de la beauté qui pleuroit l'absence de Roger. La dent venimeuse de ce noir soupçon avoit infecté son cœur d'un poison bien autrement destructeur, que le venin de ceux qu'y avoit fait naître le récit de Richardet. J'avois, dis-je, promis de vous en entretenir; mais malheureusement je l'ai oublié. Renaud est venu à la traverse, & puis Guidon, dont je me suis occupé assez longtems, & qui a forcé son frère de s'arrêter au milieu de sa course. D'objets en objets je me suis tellement éloigné de mon sujet, que j'ai absolument perdu de vue Bradamante. A présent je me la rappelle, & je vous en parlerai avant de passer à Renaud & à Gradasse. Mais auparavant, il faut encore vous dire quelques mots du chef des Sarasins.

Il avoit rassemblé dans Arles le petit nombre de soldats qui avoient échappé au fer des enne-

mis. Cette ville étoit aussi favorable pour recueillir les débris de son armée, que pour se procurer des secours d'hommes & de vivres. Voisine de l'Espagne, à portée de l'Afrique, elle est située sur un fleuve qui se jette à peu de distance dans la mer.

Marfile fait faire dans tout son royaume des levées d'infanterie & de cavalerie, où l'on enrôle également & le brave & le lâche. On arme de gré ou de force dans le port de Barcelone tous les navires qui se trouvent propres à la guerre. Agramant tient tous les jours conseil, & n'épargne ni soins, ni dépenses pour réparer ses pertes. Toutes les villes d'Afrique gémissent sous le poids des exactions. Il fit faire des propositions à Rodomont pour l'engager à revenir; mais il ne put rien en obtenir. Il lui offroit en mariage une de ses plus proches parentes, fille d'Almont, & le beau royaume d'Oran en dot; mais le fier roi d'Alger ne veut pas s'éloigner de son pont, où il a déjà abbatu un si grand nombre de guerriers, que le tombeau d'Isabelle est entièrement couvert de leurs armes.

Marfize ne suivit pas son exemple. Au con-

traire, dès qu'elle apprit que Charles avoit défait Agramant dans un combat nocturne , taillé en pièces les troupes , & pillé le camp de ce prince qui s'étoit retiré dans Arles , elle vint l'y trouver , fans attendre qu'il l'en priât , & lui offrir son service , sa perſonne , & tout ce qu'elle poſſédoit. Elle lui amenoit auffi Brunel , à qui elle n'avoit pas fait le moindre mal , & qu'elle lui remit fans exiger de ſa part aucune condition. Elle l'avoit tenu pendant dix jours & dix nuits dans la crainte d'être pendu ; mais lorsqu'elle vit que perſonne ne tentoit de le ſouſtraire à ſa colère , ſoit à force ouverte , ſoit en intercédant pour lui , elle ne voulut pas tremper ſes mains généreuſes dans un ſang auffi vil & elle le relâcha ; elle lui pardonna même tous ſes torts , & le conduiſit dans Arles auprès d'Agramant.

Il eſt facile de ſ'imaginer combien la préſence de cette guerrière & les ſecours qu'elle lui apportoit firent de plaiſir à Agramant , qui ſ'emprefſa de lui témoigner ſa reconnoiſſance aux dépens du malheureux Brunel , à qui il fit ſubir ſur le champ le ſupplice infâme dont Marſize ne lui avoit fait que la peur. Le bourreau conduiſit ce

misérable dans un lieu désert & inculte, où il laissa son corps en proie aux corbeaux & aux avides vautours. Le crédit de Roger l'avoit déjà sauvé une fois, & dans ce moment même il eut encore obtenu sa grace; mais la justice divine qui vouloit punir ce scélérat, permit que son protecteur fût retenu dans son lit, & il n'apprit son malheur que quand il n'étoit plus tems d'y remédier; ainsi Brunel fut pendu sans que personne s'y opposât.

Cependant Bradamante supportoit impatiemment la longueur de ces vingt jours, à la fin desquels elle devoit revoir Roger. Le tems ne paroît pas plus long à l'infortuné qui dans les horreurs de la prison ou de l'exil, attend l'instant qui doit lui rendre sa liberté, ou le ramener dans sa chère patrie. Souvent elle s'imagine dans ces cruels moments que quelque accident retarde la course des chevaux du soleil. Chaque jour lui semble plus étendu que celui où, par la fermeté de sa foi, le chef des Hébreux arrêta le soleil dans sa carrière lumineuse. Elle pense que Jupiter prolonge toutes les nuits pour engendrer un autre Hercule.

Combien de fois n'envia-t-elle pas le fort des ours & des loirs, dont le profond sommeil se prolonge autant qu'ils le desirent; mais loin de voir ses vœux exaucés, chaque nuit ne lui procure pas une heure de sommeil. Elle s'agite en vain sur son lit, sans jamais trouver le repos qu'elle cherche. Souvent elle se met à la fenêtre pour voir si la jeune épouse de Tithon sème de lys & de roses les routes du soleil, & dès que cet astre a commencé sa brillante carrière, elle desire avec autant d'ardeur de voir les étoiles reparoître dans les cieux, obscurcis par les ombres de la nuit.

Lorsque ce terme fixé par Roger s'approche de sa fin, & qu'il n'en reste plus que quatre ou cinq jours, livrée aux plus douces espérances elle s'attend à chaque instant qu'on va venir lui dire : Roger arrive; il est arrivé ! Souvent elle monte sur une tour élevée, dont la vue, qui se porte au loin dans les bois & dans les plaines, découvre presque toutes les routes qui conduisent à Montauban : si elle voit de loin l'éclat d'une armure ou quelque chose qui ressemble à un chevalier, elle croit aussitôt que c'est son cher

Roger, & soudain son front se calme & ses beaux yeux étincellent d'une douce joie. Apperçoit-elle un voyageur qui marche à pied, elle le prend pour un messager de celui qu'elle attend, & quoique son espoir ait été trompé cent fois, elle se laisse encore abuser l'instant d'après.

Quelquefois elle prend ses armes, monte à cheval, & descend dans la plaine pour aller au-devant de Roger qu'elle ne rencontre pas; mais alors elle se flatte qu'il se fera rendu à Montauban par une autre route, & le même desir qui l'avoit fait sortir inutilement de son château, l'y ramène, sans qu'elle y trouve davantage l'objet de ses recherches.

C'est ainsi que se passa le terme fixé pour le retour de Roger. Il s'écoula ensuite plusieurs jours, & même plusieurs semaines, sans qu'elle le revît, ni même qu'elle en reçût aucunes nouvelles. Alors elle s'abandonna à une douleur & à des plaintes si touchantes, qu'elle eut ému de pitié les furies qui, coëffées de serpens, habitent le noir Tartare. Dans l'excès de sa douleur, elle s'arrachoit les cheveux & se meurtrissoit les joues & le sein.

Infortunée que je suis, s'écrioit-elle, ferai-je donc condamnée à poursuivre éternellement quelqu'un qui ne cesse de me fuir ? Devrois-je rechercher celui qui me méprise ? m'avilir par des prières , auprès de quelqu'un qui ne daigne pas me répondre , donner mon cœur à celui qui me déteste , à un insensé qui fait tant de cas de sa haute vertu , qu'à peine une déesse , descendue du ciel pour lui plaire , pourroit lui inspirer un tendre sentiment ? Il fait cet homme si fier , que je l'aime , que je l'adore , & cependant il ne veut de moi ni pour amante , ni pour esclave ; il connoît les cruels tourmens que j'endure , & sans doute il attend pour paroître , que j'aie rendu le dernier soupir. Dans la crainte que le récit de mes maux ne fléchisse son cœur opiniâtre , il se dérobe à ma vue comme certains serpents fuient les doux accens de l'harmonie pour conserver leur cruauté. Amour ! dieu cruel , arrête celui qui me fuit d'un pas si léger , que je ne saurois l'atteindre , ou rends moi à l'état où j'étois avant de perdre ma liberté. Vain & trompeur espoir ! puis-je croire que mes prières inspireront de la pitié à ce monstre inexorable , qui

fourit aux malheurs qu'il cause, & qui se nourrit de pleurs qu'il fait répandre.

Mais hélas ! de qui dois-je me plaindre, si ce n'est de l'extravagance de mes desirs. Ces desirs insensés me laissent retomber sur la terre après m'avoir élevée jusqu'au séjour du bonheur. Encore si mes maux finissoient alors ; mais ces desirs renaissent plus impétueux, m'emportent encore, & me causent de nouvelles chûtes. Ou plutôt c'est de moi-même dont je dois me plaindre, & non pas de mes desirs. C'est moi qui leur ai ouvert mon ame, c'est moi qui en ai chassé la raison, pour les y laisser dominer plus impérieusement. A présent ils ne cessent de me précipiter de malheurs en malheurs. Je n'ai plus de frein pour les gouverner, & comme chaque instant ajoute à mes supplices, une prompte mort en terminera bientôt le cours. Mais pourquoi m'en prendre à moi-même ? qu'ai-je à me reprocher, si ce n'est de t'avoir trop aimé ? est-il étonnant que les sens foibles d'une jeune fille n'aient pu résister à d'aussi puissans attraits ? devois-je donc armer mon cœur contre la beauté, le courage, la sagesse, & la vertu ? Ah ! le plus infor-

tuné des mortels, est celui qui ferme les yeux à la lumière du soleil.

Ce n'est pas seulement mon mauvais destin qui m'a entraînée. Des personnes en qui je devois avoir confiance ont aidé à me séduire. On m'a dit que cet amour seroit suivi de la félicité la plus pure. Merlin, si tes discours étoient faux, si tes conseils n'étoient que des pièges tendus à ma bonne-foi, je puis me plaindre de toi; mais je ne saurois cesser d'aimer Roger! Oui, je ne pourrai accuser dans mon malheur que Merlin & Mélisse, à qui je le reprocherai éternellement. Ce sont eux qui par leur art magique m'ont fait voir les fruits que devoit produire mon hymen. Voilà ce qui a mis le dernier sceau à mes fers. Ah! sans doute ils envioient le calme & la sécurité dont jouissoit mon ame tranquille.

Tout entier à la douleur, son cœur ne s'ouvre pas à la voix de la consolation. Cependant l'espoir s'y glisse encore, elle rappelle à sa mémoire tout ce que Roger lui a dit avant son départ; & malgré ce qui doit lui faire croire le contraire, elle attend de moment en moment, d'heure en heure le retour de son amant. Cette espérance

qui la soutint pendant un mois entier après le terme prescrit, empêcha la douleur de lui faire sentir aussi vivement ses aiguillons. Mais un jour qu'elle sortoit pour aller à son ordinaire au-devant de Roger, elle apprit une nouvelle qui la priva du seul bien qui lui restoit, de l'espérance.

Elle rencontra un chevalier Gascon qui venoit du camp d'Afrique, où il avoit été retenu prisonnier depuis le grand combat qui s'étoit donné sous les murs de Paris. Elle lui fit plusieurs questions pour l'amener au point où elle vouloit. Enfin la conversation tomba sur Roger, & elle ne lui parla plus d'autre chose. Ce chevalier connoissoit parfaitement toute la cour d'Agramant. Il apprit à Bradamante que le guerrier dont elle s'informoit, s'étoit battu en duel contre le brave Mandricard qu'il avoit tué; mais qu'il avoit été près d'un mois mourant des blessures reçues dans ce combat.

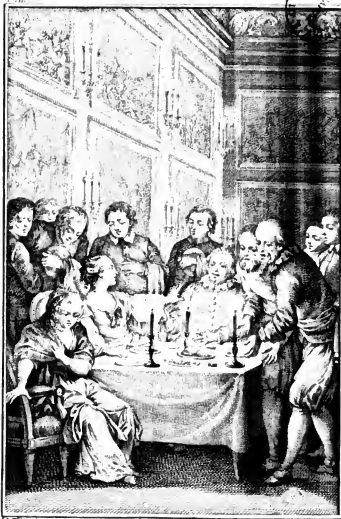
Roger étoit parfaitement justifié dans l'esprit de sa maitresse, si le chevalier n'eut rien dit de plus; mais malheureusement il ajouta, qu'il y avoit dans le camp une jeune beauté, nommée

Marfize , qui également exercée dans tous les genres de combats , n'avoit pas moins de courage que de charmes. Elle aimoit , disoit-on , Roger & passoit pour en être aimée. Rarement on les voyoit l'un fans l'autre , & tout le monde croyoit qu'ils s'étoient donnés leur foi , & que leurs nûces devoient se célébrer dès que Rôger auroit recouvré la fanté. L'armée entière applaudissoit à cette union ; & comme on connoissoit leur valeur plus qu'humaine , on présageoit qu'ils produiroient la race la plus vaillante qui eût jamais paru sur la terre.

Le Gascon étoit fondé à croire ce qu'il avançoit. La nouvelle universellement répandue dans le camp passoit pour constante , & on se permettoit d'en parler publiquement. Les signes de bienveillance réciproque qu'ils ne cessoient de se donner , avoient causé ces bruits , & , fondés ou non , on fait avec quelle rapidité ils se propagent. On avoit d'abord soupçonné leurs amours , en les voyant arriver ensemble au secours des Maures ; mais les soupçons s'étoient changés en certitude , lorsque Marfize , après être partie du camp , emportant avec elle Brunel , comme je l'ai

déjà dit, y étoit revenue plusieurs fois sans aucune affaire ; mais seulement pour voir Roger. Elle y étoit, dis-je, revenue non pas une seule fois, mais plusieurs, & ne s'en retournant qu'à la nuit, elle passoit des journées entières auprès de ce guerrier. Ces attentions, & le cas qu'elle sembloit faire de Roger, donnoient d'autant plus matière aux discours, qu'on connoissoit son caractère altier, & le dédain superbe avec lequel elle traitoit tous les autres hommes.

Lorsque le Gascon eut terminé son récit en assurant qu'il n'avoit rien dit que de vrai, Bradamante fut tellement accablée par la violence de sa douleur, qu'elle eut bien de la peine à se soutenir dans les arçons. Aussitôt, le cœur plein de jalousie, de colère, & de rage, elle détourne son cheval sans prononcer un seul mot, rentre dans le château, & monte à son appartement. Dans son désespoir, elle se jette toute armée le visage contre son lit, dont elle mord les couvertures, pour ne pas pousser des cris qui auroient pu causer des soupçons ; & repassant dans son esprit tout ce qu'elle venoit d'apprendre, sa douleur s'accroît à un tel point, que pour ne pas en être



être suffoquée, elle est forcée de l'exhaler ainsi :

Infortunée que je suis, à qui puis-je me fier maintenant ? Il n'est donc plus de vertu sur la terre, puisque Roger que je croyois si tendre & si sincère, est le plus perfide & le plus cruel des hommes. Barbare ! considère ce que je mérite, & ce que tu me dois, & tu verras que, ni l'histoire, ni la fable ne fournissent l'exemple d'une aussi infâme trahison. Hélas ! Roger, puisque tu l'emportes sur tous les autres hommes par ta beauté, par ta valeur, & par tes autres qualités, pourquoi ne veux-tu pas que l'on compte parmi tes vertus la ferme constance d'une ame inébranlable ? Que n'y joins-tu, cette inviolable fidélité à ses engagemens, qui s'élève au dessus de toute autre vertu ? Ne fais-tu pas que sans la bonne-foi, il n'est ni valeur, ni mérite, comme il n'est nulle beauté sans l'éclat de la lumière.

Il te fut aisé de tromper le cœur d'une jeune personne dont tu étois l'idole le plus cher, qui t'adoroit comme les dieux, & qui sur ta parole, eût cru que le soleil n'avoit ni chaleur, ni clarté. Barbare ! de quels forfaits te repentiras-tu, si

tu n'as pas horreur de porter le coup mortel à celle qui t'aime avec tant de tendresse ? Si tu violes ta foi si légèrement , quels autres crimes te causeront des remords ? Comment traiteras-tu tes ennemis , si tu affliges par d'aussi cruels tourmens ceux qui te sont dévoués ? Non , il n'est pas de justice au ciel , si la plus prompte vengeance ne punit un tel parjure. Si l'ingratitude , ce crime qui précipita le chef des anges , du séjour de lumière dans l'abîme des ténèbres , est le dernier des forfaits , dont un mortel puisse se fouiller , si un grand crime mérite un grand châtiment , lorsqu'il n'est pas suivi du repentir , tremble , Roger , la foudre est prête à éclater sur ta tête.

Barbare , à tout ce que je puis te reprocher , tu joins encore le plus coupable des larcins. Je ne me plains pas ici de ce que tu m'as ravi mon cœur , je t'en rendis le maître avec trop de plaisir ; mais maintenant tu m'appartiens , tu n'es plus à toi-même , tu ne peux plus disposer de ta personne. Ton cœur ignore-t-il donc , que le larcin est le plus abject de tous les vices ? Tu m'as abandonnée ; mais je ne puis , ni ne veux te

quitter. Je faurai mettre fin d'une autre maniere aux tourmens que j'endure, & ce fer me délivrera d'une vie que j'abhorre fans toi. Heureuse, si le ciel eût permis que j'eusse cessé de vivre dans le moment, où tu cessas de m'aimer. Quelle mort eût été plus douce & plus desirable pour celle dont ton changement fait le supplice ?

A ces mots elle s'élance de son lit, déterminée à mourir ; & dans l'excès de sa fureur elle appuie la pointe de son épée sur sa poitrine. Elle s'aperçut alors qu'elle étoit aimée, & une voix moins funeste se fit entendre au fond de son cœur. O toi , lui disoit-elle , qui es issue d'un sang si illustre , voudrois-tu couvrir la fin de tes jours d'un tel opprobre ? N'est-il pas beaucoup plus honnête de retourner au camp , où tu peux trouver à toute heure un trépas honorable. Si tu y expires sous les yeux de Roger , peut-être donnera-t-il quelques larmes à ton malheureux destin ; mais si tu y reçois le coup mortel de sa main , y aura-t-il un sort plus fortuné que le tien ? C'est à lui à te priver de la vie , puisque c'est lui qui te la fait détester. Peut-être aussi pourras-tu avant de périr te venger de cette Marfize , qui par de lâches

artifices a allumé de coupables feux dans le cœur de ton amant , & té réduit à mourir en te l'enlevant.

Ce parti parut le plus sage à Bradamante , & elle le prit. La devise dont elle orna ses armes annonçoit son désespoir , & l'intention où elle étoit de mourir. Sa cotte d'armes étoit de la couleur de ces feuilles qui tombent dans les forêts aux premiers froids de l'automne , ou qui privés de la sève vivifiante qui les nourrissoit , se flétrissent sur leur tige. Des branches de ciprès , qui jamais ne réverdissent lorsqu'elles ont été séparées de leur tronc étoient brodées sur les bords. Ces vêtemens convenoient , comme on le voit , parfaitement au désespoir où son ame étoit réduite.

Elle prit le cheval d'Astolphe , & cette lance d'or qui renversoit tous ceux qu'elle touchoit. Vous savez pour quelles raisons & dans quels lieux Astolphe la lui avoit remise. Vous n'ignorez pas non plus de qui ce Paladin la tenoit : ainsi il est inutile de vous répéter ces choses. Elle la prit , dis-je sans connoître sa vertu merveilleuse. Après quoi elle quitta Montauban , sans vouloir que personne la suivît , & elle prit la route qui la

conduisoit le plus promptement vers Paris , où étoit auparavant le camp des Sarrazins ; car elle ne favoit pas encore que Renaud eût avec les secours de Charles & de Maugis détruit leur armée & fait lever le siege.

Déjà elle avoit laissé derrière elle Cahors & le Querci , ainsi que les monts où la Dordogne prend sa source , & elle découvroit les plaines de Clermont & de Montferrand , lorsqu'elle vit venir dans la même route une femme de très-bonne mine. Un bouclier étoit suspendu à l'arçon de sa selle , & trois chevaliers l'accompagnoient. Plusieurs autres femmes , & un grand nombre d'écuyers la précédoient ou marchaient à sa suite. La fille d'Estimon en passant auprès de l'un d'eux lui demanda , quelle étoit cette femme ?

Cette Dame , lui répondit celui à qui elle s'étoit adressée , vient des extrémités du Pôle à travers les mers de l'isle Perdue , que quelques personnes ont nommée l'Islande , s'acquitter d'une ambassade auprès de Charlemagne. Sa maîtresse qui regne sur l'Islande , & dont la beauté est au dessus de tout ce qu'on sauroit concevoir , envoie le bouclier que vous voyez , à l'empereur des

François, & le prie de le remettre au plus parfait Chevalier qui soit dans le monde. Comme elle se croit, & qu'elle est réellement la plus belle femme qui ait jamais existé, elle voudroit aussi trouver pour époux, un guerrier dont la valeur & les forces fussent supérieures à tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Elle a donc pris la ferme résolution de ne se donner pour époux & pour maître, que celui qui dans toutes les occasions aura remporté le prix de la valeur. Elle espere que si ce chevalier fameux, distingué par tant d'exploits, se trouve quelque part, ce doit être en France à la cour de Charles. Les trois chevaliers qui l'accompagnent, sont les rois de Suede, de Norvege & de Gothie, princes dont peu de guerriers égalent la valeur.

Ces souverains dont les royaumes quoique très-éloignés de l'isle à laquelle on a donné le nom de Perdue, parce qu'elle est connue de peu de navigateurs, en sont les plus voisins. Ils aiment tous trois passionnément la reine, & depuis long-tems se disputent sa main. Tous trois ont fait pour lui plaire, des exploits dont on parlera tant que les astres parcourront la vaste

étendue des cieux ; mais elle ne veut partager sa couronne , ni avec eux , ni avec aucun autre prince , qu'elle ne reconnoitra pas pour le plus brave des hommes.

Je ne fais , leur a-t-elle dit , aucun cas des preuves de valeur que vous avez données dans ces climats ; & quand l'un de vous se seroit élevé autant au dessus des deux autres , que le soleil est au dessus de la terre , j'aurois la plus haute idée de sa vertu , mais je ne le regarderois pas comme le plus parfait chevalier qui fût dans le monde. Charlemagne est le plus sage de tous les princes. Je veux lui envoyer un riche bouclier de l'or le plus pur , que je le prierai de remettre au plus vaillant chevalier qu'il puisse trouver , soit que ce guerrier soit son vassal , ou celui d'un autre souverain. C'est cet auguste empereur qui fixera mes irrésolutions. Lorsqu'il aura remis ce bouclier à celui de ses sujets ou des étrangers , qui lui en paroîtra le plus digne ; si l'un de vous peut s'en rendre maître par son courage , & me le rapporter , il peut être sûr de toute ma tendresse , & de m'obtenir aussi-tôt pour épouse.

Voilà ce qui a engagé ces trois princes à quitter

leurs états , & à venir dans ces lieux à travers des mers immenses. Ils sont déterminés à ravir le bouclier à celui qui l'aura reçu , ou à périr de sa main.

Après avoir ainsi répondu à la question de Bradamante , l'écuyer piqua son cheval , & rejoignit sa troupe. Cette jeune beauté qui avoit écouté son récit avec beaucoup d'attention , continua sa route plus lentement , & en réfléchissant aux suites que peut avoir cette aventure , elle pense que ce bouclier ne peut qu'exciter des haines & des inimitiés parmi les paladins , si Charles veut faire un choix , & décider qui d'entr'eux est le plus brave. Cette idée trouble son cœur , mais celle des prétendus amours de Roger & de Marfize y cause bien un autre désordre. Tous ses sens sont tellement absorbés par cette unique pensée , qu'elle ne fait aucune attention à son chemin , n'examine pas où il la conduit , & si elle trouvera un endroit où elle puisse se retirer pour passer la nuit. Telle une barque que le vent ou quelque autre accident a écarté du rivage , flotte sans pilote & sans gouvernail , par-tout où l'entraîne le courant ; ainsi

la fille d'Aimon en proie à toute la violence de l'amour, & ne pensant qu'à Roger, se laisse conduire par Rabican dont elle oublie de diriger la course.

Enfin elle sort de cette rêverie, leve les yeux, & voit que le soleil, qui depuis long-tems a laissé derrière lui les villes de Mauritanie, est allé se plonger dans les ondes au delà de Maroc. Passer la nuit dans les bois seroit un parti peu sage ; car il souffle un vent du nord très-froid, & le ciel obscurci de nuages menace de se fondre en eau. Elle hâte donc le pas de son cheval, & ne fait pas beaucoup de chemin sans rencontrer un berger qui ramenoit son troupeau des champs. Elle le prie de lui indiquer un endroit, où elle puisse se mettre à l'abri, peu lui importe qu'il soit commode ou non. Il ne pouvoit lui arriver rien de plus fâcheux que de passer la nuit exposée aux injures de l'air.

Je n'en connois aucun, répondit le berger, qui ne soit éloigné de plus de quatre ou cinq lieues, excepté un seul que l'on nomme la Roche de Tristan ; mais on n'y reçoit pas indistinctement tout le monde. Il faut que celui qui veut y trouver

un afile le conquere la iance à la main , & sache le défendre contre tout survenant. Si le château se trouve vuide , lorsqu'il y arrive un chevalier , le seigneur l'y reçoit fort bien , en lui faisant néanmoins promettre qu'il combattra tous ceux qui se présenteront. S'il ne vient personne , il jouit en paix de cet hospice ; mais si quelqu'un demande à y être admis , il faut que celui qui y est arrivé le premier prenne ses armes , & combatte contre ce nouveau venu. Alors le plus vaillant ou le plus heureux rentre dans le château , tandis que l'autre passe la nuit exposé aux injures de l'air.

S'il y arrive à-la-fois trois , quatre , ou même un plus grand nombre de guerriers , ils y sont reçus sans contestation ; mais malheur à celui qui ensuite se présente seul. Il faut qu'il combatte les uns après les autres tous les guerriers qui l'ont précédé , & vous jugez qu'alors il a besoin de toute sa valeur.

Un usage à peu près semblable est établi pour les femmes. On y reçoit toutes celles qui s'y présentent les premières , soit qu'elles y viennent seules ou plusieurs ensemble. Mais s'il en survient

ensuite une autre , la moins belle est obligée de céder la place à celle dont les charmes sont victorieux.

Bradamante demande où est cette demeure , & le berger en lui indiquant le chemin , la lui montre de la main à deux ou trois milles de distance. Malgré toute la légèreté de Rabican , comme les routes étoient rompues par les pluies qui avoient tombé depuis quelques jours , la belle ne put y arriver avant que la nuit eût obscurci le ciel de ses voiles les plus épais. Elle trouva les portes fermées , & dit à celui à qui la garde en étoit confiée , qu'elle venoit à dessein de loger dans ce château. Celui-ci lui répondit que la place étoit déjà occupée par des dames & des chevaliers qui étoient arrivés les premiers , & qui attendoient auprès du feu que les tables fussent couvertes des mets qu'on leur préparoit. S'ils ne les ont pas déjà mangés , répondit la guerrière , j'espère que ce ne sera pas pour eux qu'on les aura apprêtés. Va , cours les avertir qu'ils sont attendus ici par quelqu'un qui fait les usages de ce château , & qui veut s'y conformer.

Le portier part , & annonce ce message aux

trois chevaliers, qui se repositoient très-commôdement auprès d'un grand feu. La nouvelle, comme on peut bien le croire, ne leur plut pas infiniment. Il étoit désagréable d'aller se morfondre au-dehors par un tems si froid, & par une pluie très-forte. Cependant ils se lèvent, & s'arment lentement. Les autres restent, & les trois guerriers sortent sans se hâter, pour se rendre à l'endroit où Bradamante les attendoit.

Les trois chevaliers qui occupoient le château, avoient peu d'égaux en valeur. C'étoit les trois mêmes que Bradamante avoit rencontrés à la suite de l'ambassadrice de la reine d'Islande, & qui s'étoient vantés de rapporter à cette princesse le bouclier d'or. Comme ils avoient hâté la course de leurs chevaux, ils étoient arrivés avant la sœur de Renaud. Peu d'hommes, je l'ai déjà dit, les surpassoient dans les combats; mais Bradamante qui ne veut pas passer la nuit exposée aux injures de l'air & sans souper, sera de ce petit nombre. Ceux qui étoient restés dans le palais se placent aux fenêtres & dans les galeries, pour regarder le combat au clair de la lune, dont la lumière n'étoit pas entièrement obscurcie,

malgré les nuages & une forte pluie. Tel que l'amant le plus empressé tressaille de joie , lorsqu'après avoir attendu longtemps , il entend la clef qui va le mettre à portée de faire les plus doux larçons , s'introduire doucement dans la serrure , & la porte tourner sans bruit sur ses gonds ; ainsi Bradamante , qui ne desire rien tant que de s'éprouver contre les trois guerriers , est au comble de la joie lorsqu'elle voit les portes s'ouvrir , le pont s'abaisser , & les guerriers paroître.

A peine sont-ils hors du pont ; déjà elle s'est retournée pour prendre ce qu'il lui faut de champ , & elle revient contre eux en poussant à toute bride son courfier. Elle avoit déjà mis en arrêt cette lance qu'elle avoit reçue d'Astolphe , & qui , fût-ce le dieu Mars , abat tous les guerriers qu'elle touche. Le roi de Suède qui se présenta le premier , fut renversé le premier par cette lance qui ne frappa jamais en vain. Le roi de Gothie qui lui succède , n'est pas plus heureux , & va mesurer la terre loin de son cheval. La chute du dernier fut encore plus désagréable. Il fut jetté dans un borbier dont l'eau & la fange le couvrirent presque entièrement.

Après avoir ainsi désarçonné en trois coups , ces trois princes , Bradamante se présenta pour entrer dans le château ; mais auparavant il lui fallut jurer qu'elle en sortiroit toutes les fois qu'il se présenteroit quelqu'un pour la combattre. Le seigneur du château qui avoit été témoin de son grand courage , lui fit l'accueil le plus honorable. La dame qui , comme je vous l'ai déjà dit , étoit venue de l'isle Perdue avec les trois princes , la reçut aussi de la manière la plus flatteuse. Comme elle étoit extrêmement honnête & très-prévénante , elle la salua la première , se leva pour aller au-devant d'elle ; & de l'air le plus gracieux , elle la prit par la main & la fit approcher du feu.

Bradamante qui se désarmoît , avoit déjà quitté son bouclier , lorsqu'en ôtant son casque , le réseau d'or qui retenoit ses tresses se détacha. Dans l'instant ses épaules furent couvertes de ses beaux cheveux , & l'on vit une jeune femme encore plus belle que vaillante. Telle au lever de la toile , la scène éclairée par mille flambeaux , présente aux yeux surpris des arcs de triomphe , des pyramides , des statues , des peintures , & tant d'autres riches ornemens. Tel le soleil qui paroît

au sortir d'un nuage, darde plus de feux que jamais. Telle & plus brillante encore, parut la fille d'Aimon, lorsqu'elle eût ôté son casque.

Ses beaux cheveux, que l'hermite lui avoit coupés pour la guérir d'une blessure, étoient déjà assez longs pour qu'elle pût les renouer par derrière. Le seigneur de ce château, qui s'étoit trouvé quelquefois avec Bradamante, la reconnut aussitôt, & lui fit encore plus de caresses & d'honnêtetés qu'auparavant. Ils s'assirent auprès du feu & passèrent, dans un entretien agréable, le temps nécessaire pour préparer les mêts qu'on alloit leur servir. Bradamante demanda au maître de la maison, si cette manière de recevoir les étrangers étoit un usage ancien ou nouveau, dans quel temps il avoit commencé, & quelle raison l'avoit fait établir. Le chevalier lui répondit ainsi :

Du temps que Pharamond règnoit en France, Clodion, son fils, avoit pour maitresse une des plus belles & des plus aimables femmes de ce temps. Il l'aimoit passionnément, & sa jalousie égaloit son amour; de forte qu'il ne la perdoit pas un instant de vue. Argus ne gardoit pas avec

plus de soin la nymphe Io. Il la tenoit renfermée dans ce château , dont il fortoit très-rarement. Dix des plus braves chevaliers de France y vivoient avec lui.

Un jour le brave Tristan passa près de cette demeure avec une jeune fille , qu'il venoit de délivrer de la violence d'un géant qui vouloit l'emmener malgré elle. Le soleil avoit déjà tourné le dos aux rivages de l'Ibérie , & s'étoit plongé dans les ondes. A dix lieues à la ronde il n'y avoit pas d'autre asyle que le château de Clodion. Tristan demanda donc à y être reçu ; mais Clodion , qui , comme je vous l'ai déjà dit , étoit fort amoureux & encore plus jaloux , ne voulut pas y consentir , & lui fit répondre qu'aucun étranger quel qu'il fût n'entreroit dans son château , tant que sa maîtresse l'habiteroit. Tristan réitéra ses prières pour qu'on lui ouvrît , elles furent également inutiles. J'obtiendrai , dit-il , alors par force , ce que vous ne voulez pas accorder à mes instances ; en même-temps il défia au combat Clodion ainsi que ses dix chevaliers ; & du ton le plus altier , il s'offrit de prouver à ce prince que son procédé étoit malhonnête & grossier :

mes

mes conditions, ajouta-t-il, sont que, si je parviens à vous renverser tous sans l'être moi-même, je passerai la nuit seul dans ce château sans qu'aucun de vous y reste.

Le fils de Pharamond aima mieux exposer sa vie que de souffrir un tel outrage; mais il succomba ainsi que ses dix chevaliers, & Tristan les fit tous sortir du château. Il y trouva cette beauté si chère à Clodion, & à qui la nature, trop souvent avare de la beauté, avoit prodigué ses dons les plus précieux. Pendant que le vainqueur s'entretenoit tranquillement avec cette belle, le prince exclu de son palais étoit en proie aux tourmens de la plus cruelle jalousie. Enfin ne pouvant plus résister aux mouvemens qui déchiroient son ame, il fit supplier Tristan de lui rendre sa maîtresse.

Ce chevalier quoique peu touché des charmes de sa captive; car le breuvage enchanté qu'il avoit pris ne lui permettoit pas d'être sensible à d'autres attraits qu'à ceux de l'aimable Iseulte, voulut se venger de la dureté des refus que lui avoit fait essuyer Clodion. Il seroit trop cruel, répondit-il à l'envoyé du prince Français, d'ex-

poser aux injures de l'air une aussi rare beauté ; si Clodion craint de passer la nuit seul, j'ai avec moi une jeune personne qui a de la fraîcheur & des attraits ; mais dont les charmes n'égalent pas ceux de sa maîtresse. Je veux bien qu'elle sorte , & qu'elle se prête à tout ce qu'il exigera ; mais je crois juste que la plus belle reste avec le plus vaillant.

Clodion , désespéré de ce refus , erra pendant toute la nuit aux environs de ce château , comme si ceux qui y dormoient tranquillement l'eussent chargé de veiller à ce que personne ne troublât leur repos ; mais il regrettoit bien plus d'être privé de sa maîtresse , que de se voir exposé au vent & au froid. Le lendemain Tristan qui se soucioit peu de cette femme , la lui rendit. Il l'assura même & lui prouva , pour le tranquilliser entièrement , qu'il la lui remettoit telle qu'il l'avoit trouvée. Quelque peine , ajouta-t-il , que méritassent vos procédés à mon égard , j'ai bien voulu me contenter de vous faire coucher une nuit en pleine campagne. Envain le prince voulut-il s'excuser sur la violence de son amour , Tristan n'admit pas cette raison , persuadé que

l'amour , loin d'endurcir le cœur , doit adoucir le naturel le plus farouche.

Après le départ de Tristan , Clodion ne fit pas un long séjour dans ce château , dont il fit présent à celui de ses chevaliers en qui il avoit le plus de confiance , à condition que lui & tous ses successeurs maintiendroient l'usage que vous voyez établi , ne recevroient dans ce château que les plus braves chevaliers & les femmes les plus belles , & que ceux ou celles qui seroient vaincus dans l'un ou l'autre de ces combats , sortiroient du château pour dormir sur l'herbe , ou se retirer par-tout où bon leur sembleroit. Ce sont les loix auxquelles vous venez de vous soumettre.

Pendant que le chevalier faisoit ce récit , on avoit servi le souper dans un des plus beaux salons du monde. Les deux dames y passèrent précédées de plusieurs flambeaux. Bradamante , ainsi que l'ambassadrice de la reine d'Islande , parcoururent des yeux ce magnifique salon , & virent que les murs en étoient ornés de superbes peintures dont l'expression & la beauté les frappèrent au point qu'elles oublièrent de se mettre à table ; quelque besoin que leurs corps fatigués

eussent de prendre de la nourriture. Le maître d'hôtel & le cuisinier, se plainquirent de ce qu'elles laissoient refroidir les mêts ; & l'un des convives leur fit remarquer, qu'après avoir satisfait leur appétit, elles examineroient bien plus à leur aise les objets qui excitoient leur curiosité.

Déjà on étoit assis autour de la table, & on se dispoisoit à servir les différens mets, lorsque le maître du lieu s'aperçut qu'il alloit commettre une grande faute, en admettant deux femmes qui n'étoient pas venues ensemble. Il ne pouvoit donc en rester qu'une seule, tandis que l'autre iroit se morfondre à la pluie & au vent qui étoient plus forts que jamais. Aussitôt il fait venir, pour juger qui des deux est la plus belle, deux vieillards & quelques femmes âgées dont il se servoit dans ces occasions. Ces juges décidèrent tous d'une voix, que la fille d'Aimon l'emportoit autant sur l'Islandoise par sa beauté, que sa valeur l'avoit élevée au-dessus des trois guerriers.

Alors le seigneur du château se tourna du côté de l'Islandoise qui prévoyoit déjà sa destinée, & lui dit : Madame, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je me conforme à un usage éta-



bli depuis si longtemps. Ainsi je me vois forcé de vous annoncer que vous pouvez chercher un autre logement ; car nous trouvons tous que sans aucune parure, la beauté de cette guerrière l'emporte infiniment sur vos charmes. Comme on voit les nuages obscurs qui s'élèvent du fond d'un humide vallon, couvrir en un moment d'un voile ténébreux les clartés de l'astre du jour ; ainsi le front serein de cette dame s'obscurcit en entendant le fatal arrêt qui alloit l'exposer à toutes les horreurs d'une nuit orageuse. Elle pâlit, & à l'air le plus riant succéda la plus profonde tristesse.

Mais Bradamante, touchée de compassion, ne voulut pas la laisser sortir, & elle ouvrit un avis qui lui sauva ce défagrément. Il ne me semble, répondit-elle au seigneur châtelain, ni juste ni honnête de condamner quelqu'un sans entendre les raisons qu'il peut alléguer en sa faveur ; & c'est moi qui veux défendre la cause de cette dame. Je n'examine pas si elle est plus ou moins belle que moi ; comme je ne suis point entrée ici en qualité de femme, je ne puis y réclamer aucun droit à titre de mon sexe, il y est incertain, &

pour qu'on pût le reconnoître , il faudroit que je quittasse tous ces vêtemens. On ne doit jamais parler de ce dont on n'est pas sûr , encore moins lorsque quelqu'un peut en souffrir. Il est plusieurs personnes qui , sans être femmes , portent des cheveux aussi longs que les miens. Vous avez vu si je me suis présentée ici comme femme ou comme chevalier ; pourquoi donc m'attribuer un sexe démenti par toutes mes actions ? Votre loi porte qu'une femme ne pourra être exclue que par une femme , & non point par un guerrier.

Mais je veux bien , quoique je n'en convienne pas , supposer pour un instant que je sois telle que vous le prétendez ; supposons encore que vous m'ayez trouvé la moins belle. M'enleveriez-vous , pour cette raison , la récompense due à mon courage ? il me paroîtroit fort injuste de me voir privée , par mon peu de beauté , des droits que je me suis acquis les armes à la main ; & quand vous auriez établi des loix aussi iniques , je resterois dans cet endroit quelque chose qu'il dût m'en arriver. Le combat étoit donc trop inégal entre cette dame & moi. En me disputant l'avantage de la beauté , elle avoit tout à perdre &

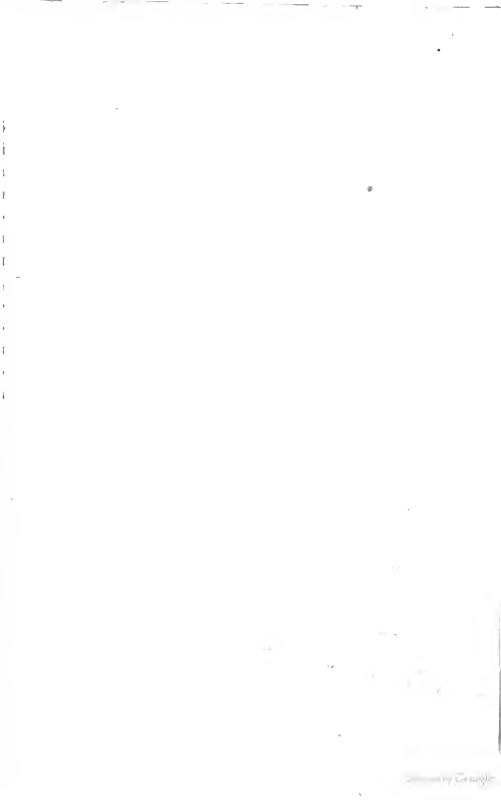
rien à gagner. Un parti dont les conditions ne sont pas égales, est injuste, ainsi je soutiens que cette dame a sur cet hospice des droits aussi réels que les miens. Si quelqu'un oseroit s'élever contre, qu'il s'avance, je suis prête à lui prouver, la lance à la main, que mes raisons sont meilleures que les siennes.

Ce fut ainsi que la fille d'Aimon, touchée de compassion pour l'aimable Islandoise que l'on vouloit chasser si mal à propos, empêcha qu'elle ne fût exposée à la pluie, dans une plaine où elle n'auroit pas trouvé le moindre abri. La justesse & la force de ses raisons convinquirent le chevalier, qui se garda bien de repliquer à la conclusion. Comme dans les plus brûlantes ardeurs de la canicule, une pluie favorable fait renaître la fleur qui languit sur sa tige desséchée ; ainsi l'Islandoise reprit ses agrémens & sa gaieté lorsqu'elle vit Bradamante défendre sa cause avec tant de hauteur.

Il y avoit déjà longtemps que la table étoit couverte de mets auxquels on n'avoit pas encore touché. Enfin on commença à servir, sans que l'arrivée importune d'aucun chevalier errant vint

troubler la tranquillité. Tous jouissoient des plaisirs de la table , excepté Bradamante , qui étoit toujours plongée dans la plus profonde tristesse. Les craintes & les injustes soupçons dont son ame étoit remplie , lui ôtoient absolument l'appétit. Lorsque ce souper , qui auroit duré plus longtemps sans l'envie que les deux dames avoient de considérer les peintures du salon , fût terminé, Bradamante se leva ainsi que l'étrangère. Le seigneur de la maison fit signe à l'un de ses domestiques , & en un moment le salon fut éclairé dans toutes ses parties d'un grand nombre de flambeaux. Vous saurez dans l'autre Chant ce qu'on y vit.







C H A N T X X X I I I .

T I M A G O R E , Parrhasius , Polignote , Protogene , Timante , Apollodore , Apelle , plus fameux qu'eux tous , Xeuxis , & tant d'autres grands peintres qui parurent dans ces siècles reculés , en vain l'avare parque a tranché le fil de vos jours , & détruit vos chefs-d'œuvres ; graces aux heureux génies qui ont célébré vos ouvrages , votre gloire sera immortelle , tant qu'il y aura des écrivains & des lecteurs. Et vous , qui faites tant d'honneur à notre siècle , Léonard , André Montegne , Jean Bellino , les deux Doffi , divin Michel-Ange , aussi grand peintre que grand sculpteur , Titien , dont Cadore ne s'honore pas moins que Vénise & Urbin , de Bastien & de Raphaël ; vos sublimes ouvrages égalent sans doute tout ce que l'antiquité a produit de plus beau. Mais & vous , & vos illustres prédécesseurs vous avez toujours tracé sur la toile ou sur les murs , les événemens passés. Jamais on n'a entendu dire qu'aucun de ces artistes fameux , soit de notre

temps, soit dans l'antiquité la plus reculée, ait prévu ce qui devoit se passer dans l'avenir. Il est cependant des événemens qu'un hardi pinceau a su ravir aux siècles futurs ; mais jamais ce talent ne fut le partage d'aucun des artistes que je viens de chanter. L'art des enchantemens qui fait trembler les esprits infernaux jusques dans leurs gouffres les plus profonds, peut seul produire ces savantes merveilles.

Merlin, au moyen d'un livre consacré à l'averne, ou à la grotte de Norfa, avoit fait faire en une seule nuit par des esprits infernaux, les peintures qui embellissoient le salon, dont je vous parlois à la fin de mon dernier chant. Cet art si merveilleux, par lequel les anciens créaient si rapidement tant de prodiges, s'est perdu de nos jours. Mais retournons dans ce salon où je suis attendu par les deux belles, qui se préparent à en considérer les peintures.

Déjà, comme je vous l'ai dit, mille flambeaux avoient dissipé les ombres de la nuit. Le plus beau jour ne répandroit pas de plus vives clartés. Sachez, dit aux deux belles dames le maître de ce château, que jusqu'à présent il s'est donné

très-peu de ces combats dont vous contemplez les horreurs. Celui qui les a peints , a su les prévoir dans l'avenir. C'est l'histoire des guerres que les François porteront dans l'Italie. Vous pouvez voir quels seront leurs succès & leurs revers dans ces contrées ; car Merlin a placé dans ce salon tous les événemens heureux ou malheureux que les François doivent éprouver d'ici à mille ans dans les guerres qu'ils feront au-delà des Alpes. Le roi de la Grande-Bretagne avoit envoyé ce prophète au prince François, successeur de Marcomed. Je vais vous apprendre quels furent les motifs du voyage de Merlin , & ce qui l'engagea à entreprendre un semblable ouvrage.

Le roi Pharamond qui le premier passa le Rhin avec une armée de Franks , voulut , après avoir subjugué les Gaules , imposer son joug à la superbe Italie. La foiblesse de l'empire Romain , dont les forces diminuoient de jour en jour , lui faisoit croire cette conquête facile. Dans ce dessein , il rechercha l'alliance d'Astur qui regnoit alors dans la Grande-Bretagne. Ce sage prince ne formoit jamais aucune entreprise sans prendre conseil de Merlin, qui devoit la naissance à un

génie , & qui doué des lumieres de l'auteur de ses jours lisoit dans l'avenir. Il fut par ce prophete les malheurs qui menaçoient Pharamond lui-même , & dans lesquels ce prince entraîneroit sa nation , si jamais il portoit le pied dans cette contrée que l'Apenin sépare , & qui est environnée de la Mer & des Alpes. Il en avertit ce prince , à qui Merlin fit voir , que presque tous ceux qui regneroient après lui sur les François , verroient échouer leurs projets contre ce pays , que leurs armées y feroient détruites par le fer , la famine , ou la peste , qu'ils n'y trouveroient que de courtes joies & de longues douleurs , de foibles gains & des pertes immenses , enfin que le lis si florissant dans les Gaules , ne pouvoit prendre racine dans cette terre ennemie.

Pharamond crut le prophete , & tourna ses armes d'un autre côté. On pense que ce fut dans la vue de complaire à ce prince , que Merlin , pour qui l'avenir n'avoit pas plus de voiles que le présent , peignit à l'aide de ces enchantemens , ce salon dans lequel on voit tout ce que doivent faire un jour les François. Pharamond vouloit apprendre à ses successeurs , que comme ils se



Plate 1. 12

couvriroient de gloire toutes les fois qu'ils protégéroient l'Italie contre les fureurs des autres barbares , ils y trouveroient leur tombeau , quand ils y descendroient pour en piller les fertiles contrées , ou pour tenter de les soumettre à leur joug.

Le maître du château après avoir mis ainsi les deux dames au fait de ce qu'il alloit leur montrer , les conduisit à l'endroit où commençoit cette histoire , & leur fit voir Sigebert , qui attiré par les trésors que lui offroit l'Empereur Maurice , descendoit des hauteurs du mont Jurz , dans les plaines qu'arrose le Lombro & le Tezin ; mais le fier Lothaire , non content d'arrêter sa course , le repousse , & taille ses troupes en pieces.

Clovis passe ensuite les Alpes à la tête de plus cent mille hommes ; le duc de Benevent vient à sa rencontre avec une armée bien inférieure en nombre. Voyez comment , par une ruse adroite , il feint d'abandonner son camp , & tend un piège aux François qui , ennivrés par les excellens vins de Lombardie , deviennent la proie des ennemis , comme des poissons qui se sont laissés prendre à l'hameçon.

Combien de braves soldats & de grands capitaines Childeberd ne conduit-il pas en Italie ? Mais il ne s'enrichit pas plus que Clovis , des dépouilles de la Lombardie. Le bras du tout-puissant s'appesantit tellement sur son armée , que les chemins sont remplis des cadavres de ses soldats qui ont péri par les chaleurs excessives , ou par de cruelles maladies. A peine en échappe-t-il un sur dix au courroux céleste.

Il leur fait ensuite remarquer Pépin & Charles son fils , qui entrent successivement dans cette contrée , & dont les efforts sont suivis des plus heureux succès , parce qu'ils n'y sont pas venus pour l'envahir , mais pour la défendre. L'un y a passé dans l'intention de secourir le pape Etienne , l'autre pour soutenir les droits d'Adrien & de Léon. Le premier dompte Astolphe , le second fait prisonnier le successeur de ce prince , & rend au saint-siège les hommages qui lui sont dûs.

Après eux , paroît un jeune Pépin dont les troupes couvrent tout le terrain qui s'étend depuis le Pô jusqu'à Vénise. A force de travaux & d'argent , ce prince joint par un pont Malamocco & Rialto. Il y donne un grand combat. Mais

bientôt il est forcé de prendre la fuite. Le vent & les flots mutinés rompent le pont , & engloutissent son armée sous les eaux.

Voici Louis de Bourgogne qui descend dans les mêmes plaines. Il y est battu & fait prisonnier. Son vainqueur lui rend la liberté , à condition qu'il ne portera plus les armes contre lui ; mais bientôt violant son ferment , il tombe dans de nouveaux pièges. Alors il expie son parjure par la perte de ses yeux , & il rentre dans ses états privé de la lumière.

Hugues d'Arles débute par de grands exploits. Il chasse de l'Italie la famille des Bérenger. Il les défait en deux ou trois batailles , où , soutenus par les Huns & les Bavares , ils reviennent lui disputer sa conquête. Mais bientôt il est réduit à traiter avec ses ennemis. Il ne survit pas longtemps à cet accord , & son successeur qui meurt bientôt après , laisse ses états à l'heureux Bérenger.

Charles d'Anjou , sollicité par un Pontife révérend , embrâse l'Italie de tous les feux de la guerre. Il y gagne deux batailles qui coûtent la vie à deux rois , à Mainfroy & à Conradin. Mais

bientôt les peuples ne peuvent plus supporter la tyrannie de ses sujets. Ils conspirent contre eux, & l'airain, qui appelle dans les temples, est le signal auquel tous les Français sont massacrés.

Plusieurs années & même plusieurs lustres après ces événemens, un général François descend des montagnes pour faire la guerre aux illustres Visconti. Ses nombreuses légions entourent Alexandrie ; mais l'habile duc après avoir mis dans cette place une forte garnison, fait attirer les François, & le comte d'Armagnac leur chef, dans un piège qu'il leur a tendu. La campagne est entièrement couverte de morts. On emmène un grand nombre de prisonniers dans Alexandrie, & le Tanero grossi du sang de ce peuple, va rougir les ondes de l'Eridon.

Un vicomte de la Marche, & trois princes de la maison d'Anjou, exercent pendant long-tems des ravages dans le pays des Brutiens, des Dau niens, des Marfès & des Salentins ; mais aucun d'eux ne pourra se fixer dans ces délicieuses contrées. En vain seront-ils soutenus par les François & même par les Italiens. Alphonse &
après

après lui Ferdinand, les chasseront de leur royaume toutes les fois qu'ils voudront s'y établir.

Considérez Charles VIII qui passe les Alpes à la tête de l'élite des guerriers François. Il traverse le Liris, & sans avoir besoin de tirer l'épée ou de baisser la lance, il s'empare de tout le royaume de Naples, à l'exception du rocher qui presse de son poids les membres du géant Tiphée. Ce lieu est le seul, où le courage d'Inigo du Guast, arrête la rapidité des conquêtes de Charles. En même-tems le maître du château leur montre les rochers d'Ischia, & leur dit, avant de passer à de nouveaux objets, je vous rapporterai ce que mon ayeul m'a répété plusieurs fois pendant mon enfance, en m'assurant qu'il le tenoit de son pere, à qui l'un de ses ancêtres avoit transmis ce fait, qui remontoit ainsi par une tradition non interrompue, jusqu'à celui qui sans le secours du pinceau avoit tracé sur ces murs les peintures qui les embellissent par leurs diverses couleurs.

Il m'apprit, dis-je, que quand Merlin fit au roi Pharamond l'explication de ces peintures, il s'arrêta à l'aspect de ce rocher qui porte son front

superbe dans les nues , & dit à ce prince , ce que vous allez entendre.

Du sang de ce généreux chevalier qui défend avec tant de valeur cette citadelle dont les feux s'étendent jusqu'au Phare , il doit naître vers ces tems ou quelques années après , un chevalier si parfait , que sa gloire effacera celle de tous les guerriers qui l'ont précédé. Nérée fut moins beau , Achille moins vigoureux , Ulysse moins brave , Lados moins rapide à la course , Nestor qui vécut si long-tems , & qui vit tant d'événemens , moins prudent. La clémence & la libéralité de César , si vantées par tous les anciens , n'approcheront pas de la bonté avec laquelle le héros qui doit naître dans Ischia oubliera les injures , & prodiguera les bienfaits. Si l'antique Crete s'enorgueillit d'avoir été le berceau de Jupiter , si Thebes s'honore d'avoir donné le jour à Hercule & à Bacchus , si Délos est encore superbe d'avoir reçu dans son sein les deux gemeaux , fils de Latône , Ischia doit devenir aussi célèbre pour avoir été la patrie de cet illustre marquis , comblé des plus rares faveurs du ciel. Les destins , ajouta Meriin , réservent ce héros pour le siècle où l'empire Ro-

main , à qui il doit rendre son ancienne liberté, gémit sous l'oppression la plus cruelle. Mais je ne veux pas vous prévenir sur ses exploits, dont je dois vous entretenir dans le cours de cette histoire.

Après cette digression, le maître du château reprit l'histoire de Charles VIII. Louis le Maure, dit-il, se repentit bientôt d'avoir fait venir Charles en Italie, où il ne l'avoit attiré que pour fatiguer, & non pour détruire son ancien rival. Il se ligue avec les Vénitiens pour s'opposer au retour du prince François, & pour le faire prisonnier au milieu de ses conquêtes. Mais ce brave roi les combat, se fait un large passage à travers leurs armées dissipées, & poursuit sa route malgré leurs vains efforts. Le sort des troupes qu'il laissa pour défendre ses nouveaux états ne fut pas si heureux. Ferdinand secondé du prince de Mantoue, rentra dans son royaume avec des forces si supérieures, qu'en peu de mois il ne resta pas un seul François sur les terres & les mers soumises à sa domination; mais la perte d'un seul homme qui lui est enlevé par une lâche trahison, répand l'amertume sur sa victoire.

Cet homme est le marquis Alphonse de Pefcaire. Voyez comment ce guerrier, le plus parfait chevalier de son siècle, après avoir brillé dans mille entréprifes, fuccombe aux embûches que lui tend le perfide Maure, fous l'efpérance d'un double traité, & meurt percé d'une flèche.

Peu de temps après, Louis XII paffe les Alpes accompagné d'un grand nombre d'Italiens. Louis le Maure est défait; & les fleurs-de-lys font arborées fur les ramparts qui appartenoient autrefois aux Visconti. A l'exemple de Charles, Louis envoie conftruire un pont fur le Garillan, mais bientôt rompus & défaits, fes foldats font engloutis dans les ondes de ce fleuve. L'armée françoife n'est pas plus heureufe dans la Pouille, & deux fois elle fe voit réduite à fuir devant Ferdinand Gonfâlve; mais la fortune eft plus favorable à Louis dans les riches plaines qu'arrole le Pô, & qui s'étendent entre les Alpes & l'Apennin, jufqu'à la mer Adriatique.

Le feigneur de ce château alloit continuer; mais comme il avoit oublié quelque traits principaux, il revint fur fes pas & fit remarquer aux deux dames le traître qui vendit le château dont

son maître lui avoit confié la garde, & l'Helvétien perfide qui chargea de fer le prince qui le soudoyoit pour sa défense. Deux évènements qui firent triompher le roi de France sans tirer l'épée. L'appui de ce prince rend César Borgia si puissant en Italie, qu'il soumet les plus grands seigneurs, ou les bannit de leur patrie. A la scié qui ornoit les armes de Boulogne, Louis fait succéder les glands. Les Genoïs se révoltent. Il les soumet & réduit leur puissante cité.

Voyez les champs de Ghiaradda couverts de cadavres, toutes les villes ouvrir leurs portes aux victorieux, Venise se soutenir à peine au milieu des ruines qui l'environnent. Louis empêche le Pape de passer les confins de la Romagne, & d'enlever Modène au duc de Ferrare. Il le prive aussi de Bologne, qu'il rend aux Bentivoglio ses anciens maîtres. L'armée françoise met tout à feu & à sang dans Bresse qu'elle reprend. Elle secourt en même-tems Felfine, & bat les troupes du saint-Siège. Les deux armées se retirent sur les rivages de Chiassi. Des secours considérables de François & d'Espagnols arrivent dans l'un & l'autre camp. Ils combattent de nouveau. La mê-

lée est sanglante , de part & d'autre les foldats font également acharnés , ils tombent , & la terre est inondée de fang humain. La victoire incertaine flotte long-tems entre les deux partis ; mais enfin le courage d'Alfonfe la décide en faveur des François. L'Epagnol prend honteufement la fuite , & Ravenne est faccagée.

Transporté de fureur & de rage , le Pape appelle à fon fecours une foule d'Allemands , qui descendant des montagnes , comme l'orage & les noires tempêtes , chaffent au delà des Alpes les François qui n'ofent leur réfifter. Les lys font abbatus de toutes parts , & le descendant des Sforces remonte au trône de fes pères. Les François reparoiffent en plus grand nombre ; mais ils font encore défaits par l'Helvétien que le jeune prince , plus heureux que fage , a eu la témérité de prendre à fa folde ; quoiqu'il ait lâchement pris & vendu fon pere.

L'armée battue paffe bientôt fous les ordres d'un nouveau roi , & revient fous de meilleurs aufpices venger l'affront qu'elle a reçu à Novarre. François premier est à leur tête. Il brife tellement la puiffance de l'Helvétien superbe ,

qu'il la détruit presque entièrement , & ces insolens Barbares n'osent plus prendre les titres fastueux de vainqueurs des princes & de défenseurs du saint-Siège. Malgré les efforts de la ligue, le roi s'empare de Milan, & traite avec le jeune Sforce. Bourbon défend cette ville contre la fureur des Allemands ; mais pendant que le roi de France occupé ailleurs par les plus vastes entreprises, ignore l'orgueil & les vexations que ses sujets font essuyer aux citoyens infortunés de Milan, on lui enleve cette ville.

Un autre François Sforce , héritier des vertus comme du nom de son illustre ayeul , chasse les François de ses états , dans lesquels il rentre à main-armée , fécondé par les troupes du saint-Siège. Le François indigné tourne au tour de sa proie , comme un lion rugissant ; mais il est forcé de ralentir son impétuosité , & il ne parcourt plus , comme autrefois, l'Italie, d'un vol rapide. Le brave duc de Mantoue l'arrête sur les bords du Tézin , & lui ferme tous les passages.

Frédéric dont un léger duvet couvre à peine les joues , acquiert une gloire immortelle en défendant Pavie contre les efforts des François ;

& en rompant sur la mer les desseins de Venise. Il doit ces grands succès moins à la force des armes qu'à son activité & aux ressources de son génie. Considérez ensuite ces deux illustres marquis, la terreur des François, & le soutien ainsi que la gloire de l'Italie. Tous deux issus du même sang, descendent de la même famille. Le premier est fils de cet Alphonse que vous avez vu périr dans les embûches que lui tendit le perfide Maure. Combien de fois ses sages conseils ne forcèrent-ils pas les François de se retirer de l'Italie ! & l'autre dont les traits annoncent tant de douceur & de bonté, se nomme Alphonse, marquis du Guast.

C'est ce parfait chevalier dont je vous parlois en vous faisant remarquer l'isle d'Ischia. C'est celui dont Merlin animé d'un esprit prophétique, avoit prédit la naissance pour le tems, où l'Italie opprimée, & l'Eglise réduite aux plus cruelles extrémités, auroient le plus grand besoin de son courage & de ses vertus contre leurs barbares tyrans. Voyez combien ce guerrier, sous les auspices de Prosper Colonne, & secondé par son cousin Pescaire, rend le nom de la Bicoque fatal aux François & aux Helvétiens.

La France fait de nouveaux efforts pour réparer tant de pertes. Le roi descend avec une armée dans les plaines de la Lombardie. Une autre marche contre Naples ; mais l'inconstante déité, qui se joue des projets des hommes, comme le vent de la poussière qu'il élève jusqu'aux cieus pour la faire retomber l'instant d'après sur la terre, fait que ce prince qui croit avoir cent mille hommes, parce qu'il les paye, n'examine pas quel est le nombre de ses troupes. Ainsi, par la faute de ses avares ministres, & par sa trop grande confiance, il ne se trouve qu'un petit nombre de soldats sous ses enseignes, lorsque pendant la nuit son camp est attaqué par l'audacieux Espagnol, qui, sous les ordres des Davalos, se frayeroit une route dans les cieus & dans les enfers. L'élite de la noblesse Française est étendue sur le champ de bataille. Regardez combien de lances & d'épées environnent le magnanime & vaillant prince qui les commande. Son cheval a déjà été tué sous lui ; mais il ne se croit pas encore vaincu, quoique tous les efforts des ennemis se portent contre sa personne, & qu'il soit abandonné des siens. Toujours intré-

pide, il se défend à pied & se couvre du sang des ennemis ; mais enfin son courage est forcé de céder à des forces supérieures. Il est pris & conduit en Espagne. Le marquis de Pescaire & son cousin du Guaft, qui combat toujours à ses côtés, remportent tout l'honneur de cette grande journée.

Après la déroute du camp de Pavie, l'armée qui marchoit contre Naples se dissipe d'elle-même, comme on voit s'éteindre la lucur d'une lampe à qui l'huile vient de manquer. Bientôt le roi laissant ses deux fils dans les prisons de l'Espagne, porte la guerre dans l'Italie, tandis qu'on la lui fait dans ses foyers.

Voyez le meurtre & le carnage remplir Rome entière de consternation & d'horreur. La violence, les flammes, détruire également le sacré & le profane. L'armée de la Ligue contemple de près ces ruines, elle entend les cris & les gémissemens de ces infortunés, & au lieu de voler à leur secours, elle s'éloigne de ces murs, & laisse enfermer dans une prison le successeur du prince des apôtres. La France envoie Lautrec à la tête d'une nouvelle armée, non pour conquérir la

Lombardie ; mais pour arracher aux sacrilèges qui s'en font emparés , le chef de l'église & ses principaux membres. Cette armée n'arriva qu'après que le pape eût recouvré sa liberté. Elle fit alors le siège de la ville qui sert de tombeau à l'une des sirènes , & engagea presque tout le royaume à se révolter. La flotte impériale vole au secours de la capitale ; mais Doria l'attend au passage , la coule à fond ou la brûle , & la dissipe entièrement. L'inconstante fortune , jusqu'alors si propice aux Français , leur fit encore éprouver ses revers. Ils ne succombent point sous le fer ennemi ; mais une fièvre contagieuse se répand dans leur camp , & sur mille il n'en retourne pas un seul en France.

Tous ces événemens , & plusieurs autres dont il seroit trop long de vous entretenir , étoient peints des plus vives couleurs sur les murs de ce fallon assez vaste pour les contenir. Les deux dames les considèrent à diverses reprises , & ne peuvent se lasser de les admirer ; elles lisent & relisent plusieurs fois les caractères tracés en lettres d'or au-dessous de ce merveilleux travail.

Lorsqu'elles eurent pleinement satisfait leur

curiosité, le seigneur de ce château qui traitoit ses hôtes avec la plus grande politesse, les conduisit lui-même dans leurs différents appartemens. Tout le monde étoit endormi quand Bradamante se coucha. Elle se retourne en vain dans son lit, quelque situation qu'elle prenne, le sommeil fuit également ses paupières. Cependant sur le matin elle ferme les yeux pendant quelques instans, elle croit voir son cher Roger, elle l'entend qui lui-dit : Pourquoi te laisser ainsi consumer par une douleur aussi peu fondée. Tu verras les fleuves remonter à leur source avant d'apprendre que Roger te soit infidèle. Je t'aime plus que la lumière du jour, plus que ma propre vie. Je viens ici pour recevoir le baptême & exécuter tous mes engagemens. Si j'ai tardé plus longtemps, c'est que j'ai été retenu par des blessures ; mais ce n'étoit pas l'amour qui me les avoit faites.

Bientôt le sommeil fuit, & Roger dispaeroit avec lui. Bradamante recommence ses plaintes. Hélas ! se disoit-elle à elle-même, ce qui me cau-
soit tout à l'heure tant de plaisirs, n'est qu'un
songe menfonger ; mais la douleur qui m'accable

est un tourment réel. Ce vain songe s'est dissipé promptement ; mais mon martyre ne se terminera jamais. Pourquoi, maintenant que je suis éveillée, ne vois-je , n'entends-je pas ce que je m'imaginois voir & entendre pendant mon sommeil ? Quel est donc le sort de mes yeux ! ils se ferment pour voir ce qui feroit leur bonheur , & ils ne s'ouvrent que pour pleurer sur leurs malheurs. Le sommeil promettoit le calme à mon cœur allarmé ; mais le réveil me rend à tous mes supplices. Le sommeil m'a séduit par de douces illusions ; mais le réveil me ramène la triste vérité. Si cette vérité me cause de si cruels regrets , si le mensonge a tant de charmes pour moi , puisse le vrai ne jamais se présenter à mes sens égarés. Si le sommeil me procure tant de plaisirs & les veilles tant d'allarmes , puisse Morphée appésantir pour jamais ses pavots sur mes paupières. Trop heureux animaux , dont un profond sommeil engourdit tous les sens pendant la moitié de l'année , je ne croirai plus votre état létargique , l'image de la mort. Mon sort me prouve trop cruellement le contraire. O Mort ! si le sommeil est réellement ton image , viens promptement fermer mes yeux pour jamais.

Déjà le soleil doroit de ses feux les extrémités de l'horizon, les nuages s'étoient dissipés, & le jour qui renaissoit sembloit devoir être plus beau que le précédent, lorsque Bradamante s'arma pour continuer sa route. Avant de partir, elle remercia beaucoup le seigneur de ces lieux, de l'hospice qu'il lui avoit accordé, & des marques de distinction dont il l'avoit comblée.

L'envoyée de la reine étoit déjà sortie, & elle avoit rejoint avec ses dames & ses écuyers les trois guerriers à qui la lance d'or de Bradamante avoit fait mesurer la terre. Ils avoient été exposés pendant toute la nuit aux vents, à la pluie; joignez à ces maux, la faim qui les tourmentoit, ainsi que leurs chevaux qui mâchoient leurs mors & frapportoient la terre de leurs pieds. Mais ce qui les affligeoit encore plus que tous ces malheurs, étoit de penser que la dame à la suite de laquelle ils étoient venus, ne manqueroit pas de rapporter à sa maitresse, qu'ils avoient été renversés par le premier chevalier qu'ils avoient rencontré. Pour ôter à Ullanie, c'est ainsi que se nommoit l'envoyée de la reine, la mauvaise opinion qu'elle pouvoit avoir conçue de leur courage, ils font

prêts à mourir , ou à se venger de l'affront qu'ils ont reçu. Ainsi dès que la fille d'Aimon , qu'ils étoient bien éloignés de prendre pour une femme , parut hors du pont , ils la défièrent au combat.

Bradamante , qui vouloit continuer sa route ; refuse de les combattre ; mais ils la pressent si vivement , qu'elle croit qu'il seroit honteux pour elle de reculer. Elle met sa lance en arrêt , les renverse en trois coups & termine ainsi le combat ; car elle leur tourne le dos & s'éloigne avant qu'ils aient eu le temps de se relever.

Les trois princes qui étoient venus de si loin pour remporter le bouclier d'or , remontèrent sur leurs chevaux sans prononcer un seul mot ; car cette nouvelle disgrâce avoit abbatu toute leur audace. Ils paroissent étonnés , confondus , & n'osent porter leurs regards sur Ullanie. Depuis qu'ils voyageoient avec elle , ils ne cessoient de se vanter qu'il n'étoit en France ni chevalier , ni paladin , qui pût résister au plus foible d'entre eux. La dame , pour les humilier encore davantage & mettre pour jamais fin à leurs bravades , leur apprend que ce n'est pas un chevalier , mais une femme sous le bras de laquelle ils ont

succombé. D'après cela, jugez de ce que doivent être Renaud & Roland, qui méritent à si juste titre la réputation dont ils jouissent. Si le bouclier est remis à l'un d'eux, pensez-vous qu'il vous sera plus facile de l'emporter sur lui, que sur une femme ? je n'en crois rien, & vous-même vous ne sauriez l'espérer. Que ce malheureux essai vous suffise donc pour apprécier votre valeur, & gardez-vous désormais de vous exposer à de semblables affronts, qui pourroient avoir des suites plus funestes, à moins que vous ne regardiez comme un grand honneur de périr de la main de ces fameux guerriers.

Lorsqu'Ullanie eut assuré par serment aux trois princes, que celle qui avoit terni leur réputation, jusqu'alors si brillante, étoit une femme, & que plus de dix autres personnes leur eurent confirmé ce témoignage, qui auroit dû leur suffire, dans l'excès de leur douleur & de leur désespoir, ils furent sur le point de tourner leurs armes contre eux-mêmes. Outrés de dépit & de fureur, ils se dépouillèrent de leur armure, & la jettent ainsi que leur épée dans les fossés du château. Puisqu'une femme a pu les vaincre, & leur faire mesurer la

terre,

terre, ils jurent que pour expier cette faute, ils feront une année entière sans porter les armes; que pendant tout ce temps ils marcheront à pied même dans les routes les plus difficiles. Ce terme expiré, ils s'engagent encore à ne monter d'autre cheval, & à ne porter d'autres armes, que celles dont ils se feront emparés par la force. Ainsi pour se punir eux-mêmes, ils suivent Ullanie à pied, tandis que les autres continuent leur route à cheval.

Bradamante s'arrêta le soir dans un château sur la route de Paris, où elle apprit que Charles & Renaud avoient défait Agramant. Elle y fut fort bien traitée; mais & les mets les plus délicieux & les meilleurs lits, tout lui étoit indifférent. Elle mangea peu, & elle dormit encore moins. Loin de goûter les douceurs du repos, à peine la couche sur laquelle elle s'étend peut-elle la contenir, tant elle se tourne & s'agite. Je ne veux cependant pas me laisser entraîner si loin par les chagrins de cette guerrière, que je ne puisse plus revenir aux deux chevaliers, qui s'étoient rendus auprès d'une fontaine, & qui avoient déjà attaché leurs chevaux à quelque distance.

Leur combat, dont je vais vous entretenir, avoit pour but non pas d'acquérir des terres ou des empires, ils vouloient seulement favoir qui resteroit possesseur de Bayard & de Durandal. Sans avoir besoin d'aucun signal pour animer leur courage, tous deux tirent à la fois leur épée, & fondent l'un sur l'autre avec une adresse & une agilité surprenantes. Les horribles coups qu'ils se portent retentissent au loin, & chaque instant ne fait qu'ajouter à leur fureur. Deux autres épées, quelques excellentes qu'on put les supposer, n'auroient pas résisté à trois de ces coups sans se briser; mais les leurs étoient d'une trempe si parfaite qu'elles pouvoient se rencontrer mille & mille fois sans se rompre.

Renaud qui favoit combien le fer résistoit peu au tranchant de Durandal, évitoit son atteinte, en se détournant à droite & à gauche avec beaucoup de souplesse & de légèreté. Les coups de Gradasse étoient terribles; mais presque tous tomboient à faux, ou s'ils portoient, c'étoit dans des endroits où ils ne pouvoient pas nuire au paladin. Celui-ci manioit son épée avec plus d'art, & souvent il engourdissoit le bras du roi de Séri-

cane & lui portoit la pointe de son épée dans les flancs, ou bien à l'endroit qui joint le casque à la visière. Mais par-tout il trouve une armure plus dure que le diamant & dont il ne sauroit rompre une maille, parce qu'elle est enchantée.

Ils étoient si acharnés l'un contre l'autre, que pendant longtemps ils combattirent sans prendre un instant de repos, chacun d'eux fixant toujours les yeux sur son adversaire, pour ne pas perdre un seul de ses mouvemens. Mais enfin un autre combat qui se passoit très-près d'eux, suspendit leur fureur. Un bruit soudain leur fit porter la vue à l'endroit où ils avoient laissé Bayard, & ils virent cet excellent cheval dans le plus grand danger.

Il étoit aux prises avec un monstre ailé beaucoup plus gros que lui. Cet animal avoit un bec long de plus de trois coudées. Le reste de son corps ressembloit à celui d'une chauve-souris. Ses plumes étoient plus noires que de l'encre il déployoit des ferres longues, aiguës, tranchantes; le feu sortoit de ses regards féroces, & ses ailes immenses ressembloient aux voiles d'un navire. Peut-être étoit-ce un véritable oiseau; mais

je ne fais si jamais on en vit de semblable , & la description ne s'en trouve que dans les annales de Turpin, ce qui me feroit penser que cet oiseau n'étoit autre chose qu'un esprit infernal , à qui Maugis avoit fait prendre cette forme pour interrompre le combat. Renaud le crut comme moi , & dans la suite il en fit de vifs reproches à Maugis qui ne voulut jamais en convenir , & qui pour l'en dissuader , lui jura sur tout ce qu'il y a de plus sacré , qu'il avoit le plus grand tort de s'en prendre à lui. Quoiqu'il en soit, le monstre fondit sur Bayard , & lui fit sentir ses ferres. Ce cheval qui étoit très-vigoureux , rompit sur le champ ses rênes , & se défendit contre l'oiseau avec ses pieds & ses dents. Le monstre ailé évite ses coups en se retirant dans les airs , & l'instant d'après il revient à la charge plus furieux , & le saisit dans ses ferres tranchantes. Bayard qui se voit continuellement maltraité sans pouvoir se défendre , prend la fuite dans la forêt voisine , & cherche à s'y dérober sous les feuillages les plus épais. Le monstre ailé ne le perd pas de vue , & le suit tant qu'il lui est possible. Enfin cet excellent courrier trouve une grotte dans laquelle il se retire. Alors

l'oiseau, qui ne le voit plus, reprend son vol dans les airs pour y chercher une nouvelle proie.

Quand Renaud & Gradasse virent fuir le cheval, qui devoit être le prix du combat, ils convinrent de le suspendre jusqu'à ce qu'ils eussent arraché Bayard aux ferres tranchantes du monstre; à condition que celui d'entre eux qui le joindroit le premier le rameneroit à cette fontaine, où ils termineroient le combat. Tous deux quittèrent donc le champ de bataille, & se mirent à la poursuite de Bayard dont les traces étoient récemment imprimées sur le sable. Mais il leur étoit difficile de l'atteindre à pied. Gradasse, dont le courfier païssoit dans les environs, le saisit, s'élança dessus, & laissa le Paladin bien loin derrière lui, triste & mécontent.

Renaud perdit bientôt les traces de son cheval qui, pour se dérober aux ferres de son ennemi, s'enfuyoit dans les taillis les plus épais, & cherchoit les endroits les plus incultes de cette forêt. Enfin après s'être beaucoup fatigué à le poursuivre, il se rendit à la fontaine, pour voir si Gradasse le lui rameneroit, ainsi qu'ils en étoient convenus. Il y resta longtemps à l'attendre en

vain ; après quoi , il reprit à pied & fort tristement le chemin du camp.

Le roi de Séricane fut plus heureux que Renaud dans ses recherches. Le hasard qui le favorisoit , fit qu'il entendit hennir près de lui cet excellent courfier , & qu'il le trouva dans la grotte obscure où il s'étoit réfugié. Il étoit encore si effrayé qu'il n'osoit sortir de son asyle , ce qui donna au prince la facilité de s'en saisir. Il se souvint fort bien alors de la parole qu'il avoit donnée à Renaud ; mais il étoit très-peu disposé à la tenir. Combatte qui voudra pour ce cheval , dit-il en lui-même , quant à moi j'aime mieux l'avoir sans contestation. Je suis venu des extrémités de la terre , seulement pour m'emparer de ce courfier ; il faudroit que je fusse bien fol pour m'en défaisir maintenant qu'il est en ma possession. Si Renaud veut le ravoir , il peut venir dans les Indes comme je suis venu en Europe , il ne fera pas moins en sûreté dans Séricane , que je ne l'ai été en France. En même-tems il prend la route d'Arles , y arrive , y trouve un navire prêt à faire voile , & part pour ses états. Il fera question de ce prince dans un autre moment ; mais maintenant il faut

que je le laisse bien loin derrière moi , ainsi que Renaud & toute la France , pour suivre à travers les airs Astolfe.

Ce prince après avoir assujetti l'Hyppogriffe au frein , fendoit si promptement les airs , que le vol de l'aigle ou du faucon est moins rapide. Lorsqu'il eut parcouru la France d'une mer à l'autre , & des Pyrenées au Rhin , il se détourna à l'Occident , & reprit le chemin de ces montagnes qui séparent la France de l'Espagne. Il passe au-dessus de la Navarre & de l'Arragon , au grand étonnement de ceux qui le voient. Laisant ensuite la Biscaye à gauche & Tarragon à droite , il parcourt la Castille & le Portugal , puis il dirige son vol vers Cordoue & Séville , enfin dans toute l'Espagne. Soit sur les bords de la mer , soit dans l'intérieur des terres , il n'est aucune cité qui échappe à ses regards curieux. Il voit Cadix & les bornes qu'Hercule posa aux courses des premiers navigateurs. Il veut ensuite parcourir l'Afrique depuis la mer Atlantique jusqu'aux confins de l'Égypte. Il plane au-dessus des isles Baleares si fameuses autrefois , ainsi que celle d'Yvica qui n'en est pas éloignée ; puis traversant le détroit

qui sépare l'Espagne d'Arilla, il voit Maroc, Fez, Oran, Hippone, Alger, Buzée, riches & superbes capitales de différens royaumes. Il vole après cela vers Bizerte & Tunis, & contemple sur sa route Capsa, l'isle d'Alzerbe, Tripoli, Bérénice, Ptolémaïde, enfin toute cette contrée jusqu'aux lieux où le Nil sépare l'Afrique de l'Asie.

Il parcourt les climats situés entre les bords de la mer & le dos du mont Atlas toujours couvert de forêts. Il laisse ensuite derrière lui les montagnes de Carène, & guide son courfier ailé au-dessus de Cirene, traverse les sables de Libie, & vient à Albaïde sur les confins de la Nubie, en laissant derrière lui le tombeau de Battus & le fameux temple d'Ammon, dont il ne reste plus que les ruines. Déjà il parvient à une autre ville de Tremizène, dont les habitans suivent les loix de Mahomet. Il dirige ensuite son vol vers la partie de l'Ethiopie qui est située au-delà des sources du Nil. Pour arriver droit à la ville de Nubie, il passe entre Dobda & Coallé; l'un de ces empires adore le Christ, l'autre reconnoit Mahomet pour prophète, de sorte que les peuples des frontières

font continuellement armés les uns contre les autres.

Senape, empereur de l'Abissinie, qui au lieu de sceptre porte dans sa main le signe révééré de notre religion, règne sur des peuples nombreux, & sur une immense étendue de terrain. Tout ce pays, qui s'étend jusqu'à la mer rouge, est soumis à sa domination. Il fuit, à peu de choses près, les loix salutaires de notre religion ; c'est je crois dans ces contrées qu'est usité le baptême de feu.

Astolfe résolut de s'arrêter dans Nubie, & d'en voir le Senape. Le château qu'habite ce prince est moins fort que riche. Les chaînes du pont, les gonds sur lesquels roulent les portes, les ferrures, enfin tous les ouvrages que l'on fait ailleurs en fer, y sont de l'or le plus pur. Quoique leur pays produise une grande quantité de ce métal, ils en connoissent le prix. Les vastes appartemens de ce palais sont soutenus par des colonnes d'un cristal transparent. Le rubis, l'émeraude, le saphir, la topaze, disposés avec art sous de riches lambris, les embellissent par les reflets de leurs diverses couleurs. Les murs & le carreau sont incrustés de perles & de diamans.

Le baume que la Palestine ne produit qu'en petite quantité, croît en abondance dans ces climats fortunés. C'est de là que nous viennent le musc, l'ambre, & tant d'autres aromates précieux, qui dans nos pays se vendent au poids de l'or. On prétend que le Soudan de l'Égypte, paye tribut & se reconnoit vassal du Senape de Nubie, qui pourroit détourner les eaux du Nil, leur creuser un nouveau canal, & par conséquent livrer le Caire & le reste de l'Égypte à toutes les horreurs de la famine. Les sujets de ce puissant prince, que nous appellons vulgairement Prêtre Jean, lui donnent le nom de Senape.

Jamais prince aussi puissant & aussi riche n'avoit règné sur les Éthiopiens; mais & toute sa puissance, & toutes ses richesses, ne l'avoient pas empêché de perdre misérablement la vue. C'étoit encore là le moindre de ses maux. Malgré ses trésors, une faim cruelle le tourmentoît sans cesse, & dès qu'il vouloit l'appaiser, une troupe immonde de harpies, monstres vomis par les enfers pour le supplice de ce prince, renversoit les vases, engloutissoit les viandes dont sa table étoit couverte, & corrompoit par son souffle

impur tout ce qu'elle ne pouvoit pas dévorer.

Il s'étoit attiré ce châtiment dès sa jeunesse par un orgueil insensé. Se voyant au-dessus des autres hommes par son pouvoir, par ses richesses, mais encore plus par sa force prodigieuse, & par son grand courage, il s'enorgueillit ainsi que Lucifer, & voulut, comme ce chef des anges rebelles, se révolter contre son créateur. Il marcha suivi d'un peuple nombreux vers la montagne, où le fleuve qui féconde l'Égypte prend sa source. On lui avoit dit que sur le sommet de cette montagne, qui s'élève au-dessus des nuës & se perd dans les cieux, étoit situé le Paradis terrestre, où Adam & Eve avoient vécu. Il y conduisit des chameaux, des éléphants, & une infanterie nombreuse, pour faire la conquête des peuples qui l'habitent; mais Dieu fut réprimer cet excès d'audace. Son ange exterminateur étendit le bras sur les bataillons de ce prince, lui fit périr plus de cent mille hommes, & le condamna lui-même aux ténèbres d'un aveuglement perpétuel. Il fit ensuite sortir de l'Enfer ces monstres horribles qui enlèvent ou corrompent tous les mets que l'on sert devant lui, sans lui donner le temps d'en goûter. Mais ce

qui désespéroit Senape ; c'est qu'un prophète , consulté sur le terme de ses malheurs , avoit répondu que sa table ne cesseroit d'être en proie à l'avidité des harpies , que lorsqu'on verroit venir à travers les airs un cavalier monté sur un cheval ailé , & comme il croyoit cet événement impossible , il avoit perdu tout espoir.

Dès que ces peuples étonnés virent paroître Astolfe au-dessus des murs & des tours les plus élevées , on courut promptement en avertir le roi , qui se rappella sur le champ la prophétie , & qui oubliant le bâton qui rassuroit ses pas , accourut en chancelant au-devant du chevalier porté dans les airs. Astolfe , après avoir fait faire plusieurs tours à son Hyppogriffe , s'abatit au milieu de la place qui étoit devant le château. Le roi se fit conduire devant lui , se prosterna à ses pieds , & les bras étendus vers lui , il lui dit :

Ange du ciel , nouveau Messie , mes crimes , je le fais , ne méritent pas de rémission , mais la nature de l'homme est d'errer , & celle des dieux de pardonner à son repentir. Pénétré de la grandeur de mes forfaits , je ne demande pas l'aspect de la lumière dont je suis privé depuis si long-

temps ; quoique je ne doute pas que quelqu'un aussi chéri du ciel que vous me le paroissiez , ne put opérer ce prodige ; mais qu'au moins ce supplice suffise à ma punition , ne permettez pas que je sois dévoré par une faim continuelle , & chassez de ma table les monstres impurs qui la pillent & qui l'infectent. En récompense d'un si grand bienfait , je promets de vous élever dans mon palais un temple de marbre , dont les portes & le toit seront de l'or le plus pur. Des pierres précieuses en orneront les riches murailles , & la sculpture y éternisera le miracle par lequel vous allez me rendre la vie.

Astolfe lui répondit : Je ne suis point un ange , ni un messie , & je ne descends pas de la voûte céleste. Je suis un mortel comme vous , & un pécheur indigne des graces dont le ciel me comble. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous délivrer de ces monstres , en leur donnant la mort , ou en les contraignant de prendre la fuite. Si je réussis dans mon entreprise , ce n'est pas à moi que vous devez en rendre grace , mais à Dieu seul , qui a dirigé mon vol vers ces climats , pour que je pusse vous être utile. Adressez-

lui vos vœux, bâtissez-lui des temples, élevez-lui des autels.

En parlant ainsi, ils marchaient au milieu d'une troupe de grands seigneurs, vers le palais du prince. Aussitôt le Senape ordonne à ses domestiques de servir, comptant bien que pour cette fois on ne lui ravira pas ses mets. Dans l'instant on couvre de mets exquis une table dressée dans une salle magnifiquement décorée. Astolfe s'y place seul avec le roi d'Éthiopie. Mais déjà l'on entend dans les airs l'horrible sifflement des ailes monstrueuses de ces harpies, attirées par l'odeur des viandes. Elles étoient au nombre de sept. Leurs visages de femmes pâles, livides, sembloient exténués par une longue faim. La mort n'a pas un aspect plus effroyable. Leurs ailes étoient longues, difformes, & des ongles crochus armoient leurs mains ravissantes. Leur ventre, d'une énorme capacité, exhaloit une odeur fétide, & se terminoit par une longue queue, qui, comme celle des serpents, formoit cent replis tortueux. On ne venoit que de les entendre, & déjà elles ont renversé les vases & ravi les viandes. L'air est rempli d'une odeur si infecte, que chacun s'empresse de fuir.

Astolfe transporté de fureur , tire son épée contre ces monstres dévorans. Il les frappe sur le col , sur la poitrine , sur le dos , sur les ailes ; mais ses coups languissent sans effet , comme s'ils porteroient sur un sac rempli d'étoupe. Les harpies continuent à exercer leur voracité , & elles ne quittent pas la salle qu'elles n'aient dévoré ou corrompu tout ce qu'on avoit servi sur la table. Le roi qui , plein de confiance dans le duc Anglois , avoit cru qu'il le débarrasseroit de ces monstres , voyant que les efforts de ce guerrier sont inutiles , soupire , gémit , & se livre à tout son désespoir. Alors le duc se rappelle son cor , qui l'avoit si bien servi dans les occasions les plus embarrassantes , & il conclut qu'il n'est pas d'autre moyen pour chasser les harpies.

Auparavant de l'employer , il avertit le roi & toute sa cour de se boucher les oreilles avec de la cire , pour que les sons effroyables de son cor ne leur fissent pas prendre la fuite ; puis il fait les rênes de l'Hyppogriffe , saute dessus , & muni de son cor merveilleux , il fait signe au maître-d'hôtel de replacer la table & de la couvrir de viandes. Dans l'instant on lui obéit. Les harpies

reparaissent. Astolfe a recours à son terrible instrument, & ces oiseaux, qui n'ont pas pris la précaution de boucher leurs oreilles, ne peuvent pas en supporter le son. La peur dont ils sont saisis leur fait oublier leur voracité naturelle, & ils prennent la fuite. Le paladin pique son coursier ailé, sort de la galerie, & contraint ces monstres d'abandonner le palais & la ville. Il continue toujours à leur faire entendre les redoutables sons, & il les poursuit du côté de la zone torride jusqu'aux monts où le Nil prend sa source, si on la trouve quelque part.

Au pied de ces monts, s'ouvre sous la terre une caverne profonde & obscure. C'est, dit-on, une des routes de l'enfer. Les harpies s'y précipitent comme dans un asyle sûr, & descendent sur les rives du Cocite, où elles n'entendent plus l'horrible son. A l'entrée de ce gouffre ténébreux, Astolfe suspendit le vol de l'Hyppogriffe, & cessa de tirer des sons de son cor. Mais avant de conduire ce chevalier plus loin, il faut selon notre usage terminer ce Chant, & prendre un peu de repos. Aussi bien la feuille est elle remplie de l'un & de l'autre côté.





 CHANT XXXIV.

EXÉCRABLES harpies, monstres affamés, dévorans, qui fondés sur l'Italie livrée aux erreurs & à l'aveuglement le plus funeste, sans doute, en punition de ses crimes; vous faites périr dans les horreurs de la faim la mere tendre & l'enfant qui vous tend ses bras innocens, & en un seul de vos repas, vous consumés ce qui les auroit fait subsister des années entieres. Quelle horrible faute ne commit pas celui qui, le premier, vous ouvrit les avenues fermées depuis tant de siècles, & d'où sortirent tout-à-coup la contagion & les vices qui depuis ont infecté l'Italie. Alors les bonnes mœurs & tout ce qui faisoit le charme de la vie, disparut. La paix fut bannie de nos contrées, livrées depuis cet instant, & peut-être encore pour une longue suite d'années, à tous les fléaux qu'entraînent après elles la guerre & la disette. Ces malheurs dureront jusqu'à ce que cette mere éplorée tire ses enfans de leur sommeil par une secousse violente, leur reproche

Tome III.

Z

l'oubli de leurs devoirs les plus sacrés, & s'écrie : ne se trouvera-t-il pas parmi vous des Calais & des Zéthé, qui délivreront nos tables de la voracité de ces monstres impurs, & qui y rétabliront l'ancienne sécurité, comme les généreux fils de Borée rendirent ce service à Phinée, & après eux le paladin Astolfe au roi d'Ethiopie.

Astolfe avoit, ainsi que je l'ai déjà dit, poursuivi les harpies jusqu'au pied d'une montagne, où elles s'étoient jettées dans un gouffre profond. Il approcha l'œil de ce vaste soupirail, & il l'entendit retentir de pleurs, de cris, de gémissemens ; preuve certaine que c'étoit une des bouches de l'enfer. Il résolut d'y entrer, de voir ceux qui sont privés de la lumière, de pénétrer jusqu'au centre de la terre, & de parcourir tous les détours de cette sombre demeure. Que puis-je craindre, se disoit-il ? le son de ce cor fera fuir Pluton, Satan, & même le chien à la triple gueule.

A l'instant il descend de son courfier ailé, l'attache à un arbrisseau, & il porte ses pas dans la caverne, après avoir pris son cor, dans lequel il mettoit toute sa confiance. Il n'y marcha pas

long-temps sans se sentir les yeux & le nez cruellement blessés , par une fumée plus noire & plus infecte que la vapeur qui s'exhale de la poix ou du soufre. Il n'en continue pas moins sa route ; mais plus il avance , plus les ténèbres & la fumée s'épaississent. Il croyoit déjà qu'il ne pourroit pas pénétrer plus loin & qu'il seroit forcé de retourner sur ses pas , lorsqu'il entrevit , sans pouvoir distinguer ce que c'étoit , quelque chose qui voltigeoit au-dessus de sa tête à-peu-près comme le vent agite des cadavres suspendus pendant long-temps à la pluie & aux ardeurs du soleil. Il n'y avoit que peu ou même point du tout de lumière dans cette route obscure & enfumée : de sorte qu'il étoit impossible au duc de discerner ce qu'il voyoit se mouvoir ainsi dans les airs. Pour s'en assurer , il donna quelques coups de son épée à l'endroit où il appercevoit ce mouvement. Comme le fer ne trouva pas de résistance , il crut que c'étoit une ombre. Hélas ! lui dit alors une voix lamentable , continuez votre route sans nuire à des infortunés qui ne sont déjà que trop tourmentés par ces noires vapeurs qu'exhalent les feux de l'enfer.

Le duc étonné, s'arrête & répond à l'ombre :
Puisse le Tout-Puissant suspendre la fumée qui
t'incommode si fort ! mais ne refuse pas , je t'en
conjure , de m'apprendre quel est ton sort dans
ces lieux ; & si tu veux que je donne de tes nou-
velles sur la terre , sois bien sûre que tes ordres
seront fidèlement exécutés. Il est si flatteur , ré-
pondit l'ombre , d'espérer que quelque chose de
moi , ne fut-ce que mon nom , retournera au
séjour chéri de la lumière , & je le souhaite si
ardemment , que ce desir me force de vous ap-
prendre mon nom ainsi que mes aventures.

Ma naissance est illustre. Je m'appelle Lidie ,
& je dois le jour au roi du pays qui porte ce nom.
Les justes décrets d'un Dieu vengeur m'ont con-
damnée à rester éternellement exposée à cette
fumée , pour avoir traité avec trop d'ingratitude
& de cruauté le plus tendre & le plus fidèle des
amans. Cet antre est rempli de femmes qui ex-
pient de pareils crimes par une peine semblable.
La cruelle Anaxarete , qui vit sans être touchée
de pitié , son amant se pendre devant sa porte , est
plus bas à l'endroit où la fumée plus épaisse cause
de plus cruels tourmens. Son corps a été changé

en rocher sur la terre , & son ame subit dans ces lieux la peine de son insensibilité. Ici près est Daphné, qui se repent depuis longtemps d'avoir fui avec trop de vitesse devant Apollon.

Il seroit trop long de vous nommer toutes les femmes qui expient dans ce lieu de douleur leur cruauté & leur ingratitude, le nombre en est infini; mais celui des hommes qui souffrent, pour ces mêmes crimes, des supplices encore plus rigoureux, est beaucoup plus considérable. Outre la fumée qui les avengle, des flammes éternelles les consomment sans jamais les détruire. Notre sexe est foible, crédule, & facile à séduire; ainsi ceux qui le trompent méritent des châtimens plus sévères. Thésée & Jason ne l'ont que trop éprouvé, ainsi que celui qui troubla le royaume de Latinus, & l'incestueux qui força son frere Absalon de venger dans son sang l'outrage fait à Thamar, & tant d'autres qui ont abandonné des épouses éplorées. Mais je cesse de m'occuper des autres, pour vous apprendre quels crimes m'ont conduit dans cet effroyable séjour.

J'étois belle; mais si fiere & si vaine, que je ne fais pas, si jamais aucune autre égala mon

orgueil. Il auroit été difficile de décider qui l'emportoit en moi des charmes, ou de la hauteur. Hélas ! la beauté qui soumet tout à son empire, n'est que trop propre à inspirer ces sentimens dédaigneux.

Il y avoit alors dans la Thrace un chevalier qui passoit pour le plus grand guerrier de son temps. Il entendit donner tant d'éloges à ma beauté, qu'il conçut le dessein de me plaire, croyant que sa vaillance pouvoit lui mériter le don de mon cœur. Il vint en Lidie, & ma vue ne fit que resserrer ses fers. Il se mêla dans la foule des chevaliers qui formoient la cour de mon pere, où bientôt il fut se faire distinguer. Il prouva sa rare valeur par quantité de hauts-faits, qu'il seroit trop long de vous raconter. Enfin il n'est pas de récompense qu'il ne méritât par ses services, s'il les eût rendus à un homme plus reconnoissant. Mon pere lui donna le commandement de ses armées, & il réunit à ses états la Pamphilie, la Carie, & la Cilicie.

Lorsqu'il crut que ses grandes actions le mettoient en droit d'aspirer à tout, il demanda main à mon pere pour récompense des provin-

ces qu'il avoit ajoutées à son empire. Le roi rejeta sa proposition avec hauteur. Il comptoit se marier à un prince puissant & non pas à un particulier, qui n'avoit pour lui que ses vertus. Livré de tout temps à l'amour d'un gain sordide & à l'avarice, source féconde de tous les vices, mon pere n'étoit pas plus sensible aux grandes qualités qui brilloient dans ce guerrier, que le plus stupide des animaux ne l'est aux sons de la lyre.

Alceste, c'est ainsi que s'appelloit ce brave chevalier, voyant ses vœux rejetés par celui qui lui avoit les plus grandes obligations, quitta la cour de mon pere, & en partant, il le menaça de le faire repentir de ne pas lui avoir accordé sa fille. Il passa chez le roi d'Arménie, de tout temps le rival de puissance & le mortel ennemi de mon pere. Il n'eut pas besoin de l'exciter beaucoup, pour l'engager à prendre les armes & à faire la guerre à un prince qu'il détestoit. Ses grandes actions lui valurent le commandement des troupes. Il promit au roi d'Arménie de lui abandonner toutes les conquêtes qu'il feroit. Ma personne étoit le seul bien qu'il vouloit se

réserver, après avoir soumis tout le royaume.

Je ne faurois vous exprimer la rapidité avec laquelle il s'empara des états de mon pere. Il le défit dans quatre batailles; & en moins d'un an, il lui prit toutes ses places à l'exception d'un seul château que sa situation, sur le sommet d'une montagne coupée à pic, rendoit presque inexpugnable. Mon pere s'y renferma avec sa famille, & ce qu'il put sauver de ses trésors. Alceste l'y assiégea, & en peu de temps mon pere fut réduit à de si cruelles extrémités, qu'il se seroit trouvé trop heureux de me donner pour épouse ou même pour esclave, à son vainqueur, avec la moitié de ses états, si par ce moyen il pouvoit prévenir de plus grands revers; car il étoit bien assuré de se voir enlever promptement ce qui lui restoit, & de mourir dans les fers de son ennemi.

J'étois la cause de tous ces malheurs; il voulut essayer si je pourrois les réparer. Il me fait sortir du fort, & m'envoie vers Alceste. J'allois trouver ce guerrier dans le dessein de le rendre maître de ma personne, & de le prier d'accorder la paix à mon pere, en ne lui laissant de ses états, que ceux dont il ne voudroit pas s'emparer.

Dès qu'Alceste apprit que je venois le trouver, il accourut au-devant de moi , pâle , tremblant. A son aspect on l'eut pris pour mon prisonnier , & non pas pour mon vainqueur. Je sentis alors tout le pouvoir que j'avois sur lui , & loin de lui parler comme je comptois d'abord le faire , je résolus de tirer de cette occasion tout le parti qu'elle me présentoit. Je commençai par me plaindre de son amour & de sa cruauté. Je lui reprochai d'avoir opprimé mon pere de la maniere la plus injuste , & d'avoir voulu lui arracher par la force des armes , un consentement qu'il auroit pu obtenir en continuant à se conduire de la maniere qui l'avoit rendu si cher au roi & à toute la nation. Mon pere , ajoutai-je , est porté par son caractère à rejeter les premieres demandes , quelques justes qu'elles soient ; mais son refus n'étoit pas une raison de cesser de lui être utile , & de vous livrer à votre ressentiment. Il falloit au contraire mériter , par de plus grands services , la récompense à laquelle vous aspiriez. S'il eut persisté dans ses refus , je l'aurois prié avec tant d'instance , qu'il n'auroit pu résister à me donner pour époux un amant si

tendre ; & dans le cas où rien n'auroit pu le fléchir , je vous aurois traité en secret de manière que vous n'auriez pas eu à vous plaindre de votre destinée ; mais la violence des moyens que vous avez employés pour parvenir à vos fins , a éteint dans mon cœur un amour dont vous étiez si peu digne. La pitié seule dont je suis touchée , pour le sort de mon pere , m'amène à vos pieds ; mais soyez bien sûr de ne pas jouir longtemps des plaisirs que la force me réduit à vous accorder. Lorsque j'aurai obtenu la grace de mon pere , en satisfaisant à vos criminels desirs , ce bras me délivrera d'une vie importune & vous privera des faveurs que vous n'aurez jamais dues qu'à la violence.

Tel fut à-peu-près le discours que je tins à Alceste , lorsque je sentis tout l'empire que mes charmes me donnoient sur lui. Un pécheur qui s'est retiré dans les déserts n'a jamais senti plus de repentir de ses fautes , que je ne fus en inspirer à ce héros. Il tombe à mes pieds , me présente son épée , veut me forcer de la prendre , & me conjure de venger son crime en répandant son sang. Alors bien assurée de ma victoire , je

voulus en tirer tout le parti possible. Je lui dis qu'il pouvoit espérer de regagner mon cœur si, touché d'un sincere repentir, il rendoit à mon pere ses états, & favoit me mériter par ses services, & non pas me conquérir à main armée. Il promit de me satisfaire, & me laissa retourner dans la forteresse de mon pere, sans ofer se permettre un baiser. Jugez combien je fus le contenir, & à quel point il falloit que sa passion pour moi fût parvenue.

Lorsque je fus partie, il alla trouver le roi d'Arménie, à qui toutes les conquêtes devoient appartenir, & il employa auprès de lui les meilleures raisons qu'il put imaginer, pour l'engager à rendre à mon pere ses royaumes, & à jouir paisiblement dans l'Arménie de l'héritage de ses peres.

A cette proposition, le roi devint furieux & lui répondit : qu'il ne cesseroit de faire la guerre à mon pere, tant qu'il lui resteroit un pouce de terre ; qu'il le plaignoit d'avoir eu la foiblesse de se rendre aux sollicitations d'une femme, mais que par complaisance pour un fol amour, il ne perdrait pas le fruit de tant de dépenses & d'une

année entière de soins & de travaux. Alceste réitére ses instances, & se plaint amèrement de les voir rebutées. Enfin il s'emporte, menace le roi, & lui dit qu'il faudra obtenir de gré ou de force ce qu'il lui demande.

La colere redouble de part & d'autre, des discours outrageants on passe aux actions violentes. Alceste tire son épée contre le roi, & le tue, malgré mille bras armés pour le défendre. Dans cette même journée, il défit les Arméniens avec l'aide des Thraces, des Ciliciens & de quelques autres troupes qu'il entretenoit à sa solde. Il sut ensuite profiter si habilement de cette victoire, qu'en moins d'un mois il reconquit tout le royaume de son pere, & le lui rendit sans qu'il lui en coûtât rien. Il lui abandonna en même-temps tout le butin pour le dédommager des pertes qu'il avoit essuyées. Il ajouta à ses états une partie de l'Arménie & de la Cappadoce, rendit le reste ses tributaires, & dévasta toute l'Hircanie jusqu'aux bords de la mer.

Au lieu des triomphes auxquels il devoit s'attendre à son retour, nous nous préparions à le faire périr dans les supplices; mais il avoit un si

grand nombre de partisans que nous craignîmes d'échouer dans cette entreprise. Je feignis donc de répondre à sa passion, & chaque jour je lui faisois espérer que nous allions bientôt former ces nœuds auxquels il aspirait depuis si longtemps; mais auparavant j'exigeois de lui qu'il soumit quelques-uns de nos autres ennemis. Je lui faisois tenter à lui seul, ou suivi d'un petit nombre de soldats, des entreprises où des milliers d'hommes auroient succombé; mais tout lui réussissoit, & il revenoit toujours victorieux. Je l'avois souvent obligé de combattre des monstres, des géants, & surtout le peuple féroce des Lestrigons qui infestoit nos états. Euristée & une marâtre cruelle n'exigèrent pas d'Alcide autant de travaux, que j'en fis entreprendre à mon amant par de feintes caresses, qui cachotent la perfidie de mes intentions; car je voulois le faire périr dans quelqu'un de ces combats. Mais comme tous ces moyens ne me conduisoient point à mon but, j'employai pour le perdre une autre voie, qui fut suivie de plus de succès. Je lui fis maltraiter tous ses amis, & de cette manière je le rendis odieux à tous ceux à qui il étoit cher. Alceste, toujours

disposé à faire sans aucun égard pour personne tout ce que je paroissais desirer , m'obéissoit sans considérer le tort qu'il se faisoit.

Lorsque j'eus ainsi détruit tous les ennemis de mon pere , & vaincu par lui-même Alceste , à qui il ne restoit pas un ami , je lui déclarai ce que je lui avois dissimulé jusqu'alors. Je lui dis que je sentoais pour lui une aversion insurmontable , & je cherchai les moyens de le faire périr. Je réfléchis ensuite que je ne pourrois exécuter ce dessein sans me deshonorer , & sans passer pour la plus cruelle des femmes ; car les obligations que je lui avois n'étoient que trop connues. Je me bornai donc à lui défendre de se présenter devant moi , je ne voulus ni lui parler ni recevoir de lui aucune lettre , aucun message. Alceste ne put pas supporter cet excès d'ingratitude ; mais après avoir essayé vainement de me fléchir , il tomba malade , & mourut. C'est pour expier ce crime , qu'exposée continuellement aux tourbillons de cette fumée qui me noircit le visage , je ne cesse de verser des larmes ; mon supplice sera éternel , car l'enfer ne fait pas pardonner.

• Lorsque la malheureuse Lidie eut terminé son

recit, le duc voulut aller plus loin, pour voir s'il ne trouveroit pas encore quelque autre ombre qui lui conteroit ses aventures; mais cette fumée vengereffe lui devint si insupportable qu'il ne lui fut pas possible de pénétrer davantage dans cette sombre caverne. Il fut même forcé de retourner sur ses pas, & de hâter sa marche pour ne pas être suffoqué par ces noires vapeurs. La rapidité avec laquelle il précipite ses pas, ressemble plutôt à une course qu'à une marche ordinaire. A force de se presser, il entrevoit l'ouverture de la grotte & déjà les rayons du jour percent les tristes brouillards de ce lieu. Enfin il sort de l'ancre, excédé de fatigue, & laisse derrière lui la fumée importune.

Alors pour fermer tout accès à ces animaux voraces, il rassembla une grande quantité de pierres, coupa beaucoup de branches des arbres qui portent la cannelle & le poivre, & forma devant cette caverne, une palissade impénétrable pour ces monstres, qui ne reparurent plus sur la terre.

Cependant les noires vapeurs auxquelles il avoit été exposé dans la caverne, n'avoient pas

seulement gâté ses armes , elles avoient pénétré sous ses habits & s'étoient attachées à sa peau ; de forte qu'il fut obligé de chercher un ruisseau pour effacer ces souillures. Enfin il vit jaillir d'un rocher une fontaine, dans laquelle il se lava de la tête aux pieds. Ensuite il remonta sur son courfier ailé, & s'éleva dans les airs pour atteindre à la cime de ce mont , qui ne lui paroissoit pas fort éloigné du cercle de la lune. Le desir de voir des choses nouvelles l'excite au point que , dédaignant la terre , il aspire à s'élancer dans les airs , & bientôt il s'élève jusqu'au sommet de la montagne.

L'or , le saphir , le rubis , la topaze , les perles ; & le diamant ne donnent qu'une foible image de la vivacité des couleurs dont les fleurs , que fait naître l'haleine féconde du zéphyr , embellissent les prairies de ces lieux. Le gazon y est d'un verd plus brillant que l'émeraude. Les feuilles des arbres , toujours chargés de fleurs & de fruits , ne le cèdent pas en éclat à l'herbe des champs. Perchés sur les branches , de petits oiseaux dont le plumage doré est varié par la pourpre , ou par le jaune brillant de la topaze , y soupirent leurs
amours.

amours. Plus limpides que le crystal le plus pur, les ruisseaux y coulent avec un doux murmure sur un sable d'argent ; le zéphyr y regne sans cesse, & son souffle toujours égal rafraîchit assez l'air, pour que la chaleur n'y soit jamais incommode. En même temps il se charge, en passant sur les fleurs, les fruits, & le verd gazon, des diverses odeurs qui en émanent, & il en forme un mélange délicieux qui enchante les sens par le plus suave des parfums.

Au milieu de la plaine s'élevoit un palais, dont les murs sembloient enflammés d'un feu continu, tant l'éclat qu'ils répandoient étoit au-dessus de ce que des mortels peuvent imaginer.

Astolfe conduit son courfier vers ce palais qui avoit plus de trente milles de tour. Il le fait marcher à pas lents en admirant de tous côtés les beautés de ce superbe pays. En comparaison de ce séjour si riant & si délicieux, le monde que nous habitons lui paroît l'objet de la colere du ciel & le rebut de la nature. Plus il s'approche de ces murs rayonnans, plus son étonnement augmente. Ils étoient formés d'une seule pierre précieuse parfaitement polie, & plus brillante

que l'escarboucle. Édifice merveilleux ! jamais le génie de Dédale produisit-il parmi nous quelque chose qu'on put te comparer ? que sont auprès de toi ces sept merveilles si vantées ?

Sous le portique lumineux de ce séjour fortuné , le duc rencontre un vieillard vêtu d'un manteau rouge & d'une robe blanche. Le vermillon n'a pas plus d'éclat que l'un , la neige ne l'emporteroit pas sur l'albâtre de l'autre. Ses cheveux sont blancs , ainsi que sa barbe , qui lui descend jusques sur la poitrine. A son visage majestueux & rayonnant de gloire , on le prend pour un des habitans des célestes lambris. Il s'avance de l'air le plus affable vers le paladin , qui par respect avoit mis pied à terre , & il lui dit :

Illustre chevalier que la bonté divine a conduit dans le paradis terrestre ; quoique vous ne vous doutiez pas des motifs qui vous ont fait entreprendre ce voyage , & que vous ignoriez à quel but votre curiosité doit vous conduire , croyez cependant que vous n'êtes pas venu ici des contrées du septentrion , sans un profond mystère. Cette longue route que vous attribuez au hasard , vous ne l'avez faite que pour venir vous consul-

ter avec moi sur les dangers que court Charles avec la sainte religion , & pour apprendre de moi comment il pourra l'emporter sur ses ennemis. Mon fils , mon cher fils , gardez-vous de croire votre arrivée dans ces lieux l'effet de votre prudence ou de votre courage ; & votre cor , & votre cheval ailé vous eussent été également inutiles , si vous ne les eussiez reçus de Dieu. Dans un autre instant nous nous entretiendrons plus tranquillement de ces divers objets ; mais avant tout , venez vous reposer , & goûter de nos mets. Après un si long voyage vous devez avoir besoin de prendre de la nourriture.

Le vieillard surprit beaucoup Astolfe , lorsqu'il lui dit son nom , & lui apprit qu'il étoit St. Jean l'Evangéliste , cet apôtre si chéri du Sauveur & que les autres disciples avoient cru immortel ; parceque le fils de Dieu avoit dit à Pierre : que vous importe si je veux qu'il demeure ici jusqu'à mon avènement ? Ces paroles n'assuroient pas qu'il vivroit éternellement ; cependant on voyoit bien que son divin maître l'avoit voulu faire entendre. En effet , il fut transporté dans ce lieu de délices , où étoient arrivés longtems avant lui le

patriarche Enoc & le prophete Elie , qui n'ont pas encore vu s'approcher leur heure derniere , & qui , à l'abri des influences malignes d'un monde corrompu , jouissent d'un éternel printemps , jusqu'au moment où les trompettes des anges donneront le signal de l'arrivée du fils de l'homme , porté sur des nuages d'or & de pourpre.

Ces saints firent l'accueil le plus favorable au paladin. On le conduisit dans un magnifique appartement , où on lui présenta des fruits du paradis. Ils lui semblerent si exquis , qu'il fut tenté d'excuser la désobéissance de nos premiers peres.

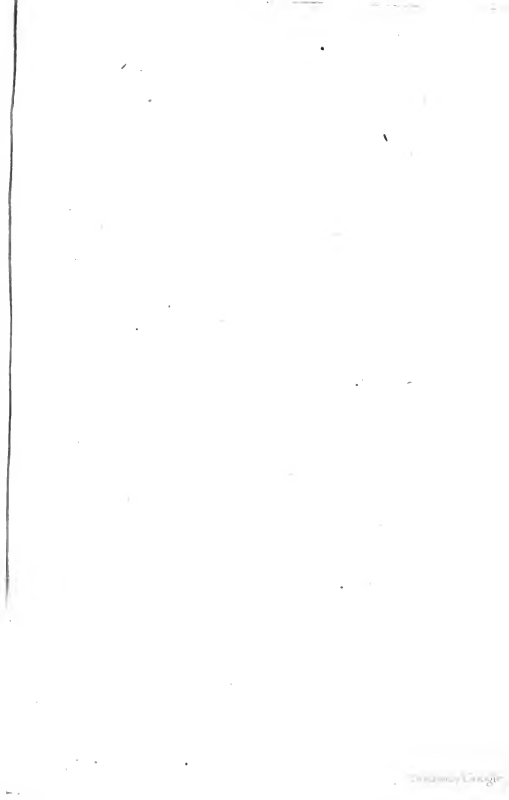
Quand l'heureux duc eût donné aux besoins de la nature tout ce qu'ils exigeoient , en prenant de la nourriture & du repos , il s'éveilla au moment où la jeune & belle Aurore quitte la couche de son vieil époux , qui ne lui est pas moins cher malgré son grand âge. A peine Astolfe étoit-il levé , qu'il vit entrer le disciple chéri du Sauveur. Ce saint homme le prit par la main , & l'entretint d'abord de mysteres qu'il n'est pas permis de révéler. Mon fils , lui dit-il ensuite , vous ne savez peut-être pas ce qui se passe actuellement

en France, quoique vous en arriviez. Apprenez que Dieu, qui s'irrite quelquefois contre ceux qu'il affectionne le plus, a puni votre cousin Roland pour s'être écarté des voies qu'il lui avoit prescrites.

Dieu, vous le savez, avoit doué ce paladin d'une grande force & d'un courage encore plus grand. Il avoit rendu son corps impénétrable aux traits, parce qu'il vouloit en faire le défenseur de sa sainte Foi, comme il choisit autrefois Samson pour protéger les Hébreux contre les Philistins. Eh bien, ce même Roland, comblé des faveurs célestes, a méconnu les bienfaits de son Créateur, il abandonne la garde du troupeau confié à ses soins dans le moment où il avoit le plus grand besoin de défenseur. Il s'est laissé tellement aveugler par son amour pour une femme idolâtre, qu'aussi barbare que passionné, il a voulu donner deux fois la mort au meilleur de ses parens & de ses amis. Pour le châtier de ses crimes, le Tout-puissant a répandu de si épaisses ténèbres sur son intelligence, qu'il ne connoît plus personne, se connoît encore moins lui-même, & que dans sa folie il erre dans les villes

& dans les campagnes fans habits & fans aucuns vêtemens. C'est ainfi que Dieu punit autrefois Nabuchodonofor qui, livré aux accès de fon noir délire, paiffoit l'herbe des champs ainfi que le bœuf qui les fillonne. Mais comme les fautes du paladin font moins grandes que celles du roi d'Affyrie, la volonté divine a borné fon châtiement à l'efpace de trois mois. Voilà pourquoi le ciel a permis que vous foyez arrivé dans ces lieux. Il veut que je vous indique les moyens de rendre à Roland fon bon fens & fon jugement. Pour exécuter cette entreprife, il vous faudra encore faire un autre voyage avec moi, & abandonner entierement ce féjour terreftre. Je vous conduirai dans l'orbe de la lune, celle de toutes les planetes qui eft la plus voifine de la terre. Nous y trouverons le remede qui doit faire recouvrer à Roland fon bons fens. Nous nous mettrons en route cette nuit dès que la lune nous éclairera de fes rayons.

Pendant le refte de la journée, l'apôtre entre tint Aftolfé fur ce fujet & fur bien d'autres; mais dès que le foleil fe fut replongé dans les ondes, & que la lune eut élevé au-deffus de leur tête





C. Mantegna del.



son disque d'argent, le saint apôtre fit préparer un char destiné à parcourir les espaces célestes. C'étoit celui qui, dans les montagnes de Judée, avoit enlevé Elie aux yeux des mortels surpris. Le saint Evangéliste y attela quatre chevaux plus rouges que la flamme, il y fit placer Astolfe, en prit les rênes, & dirigea leur course vers le ciel. Bientôt il arriva dans les régions enflammées, dont il suspendit l'ardeur par un prodige. Ils traversèrent toute la sphere de feu, & de-là ils se rendirent dans l'empire de la lune.

La plus grande partie de ce globe ressembloit à un acier parfaitement poli. Ils jugerent que son étendue pouvoit égaler celle de la terre en y comprenant les mers qui l'environnent. Astolfe fut doublement surpris, & de trouver si grande la lune qui, de la terre, ne lui paroissoit qu'un cercle fort étroit, & de ce qu'il lui falloit tous les efforts de la vue la plus perçante, pour découvrir, de cette hauteur, la terre & les mers qui n'étant point lumineuses par elles-mêmes, ne se font appercevoir que très-difficilement.

Il vit de nouveaux lacs, de nouveaux fleuves, d'autres plaines, d'autres vallons, & d'autres

montagnes que les nôtres, des villes, des châteaux, & des maisons si grandes, qu'il n'en avoit vus & n'en vit jamais de semblables. Il y avoit aussi d'immenses forêts, dont les nymphes s'amusoient continuellement à poursuivre les hôtes. Le paladin, qui n'étoit pas venu dans cette planète pour satisfaire sa curiosité, ne s'arrêta pas à observer toutes ces merveilles, il se laissa conduire par le saint apôtre dans un vallon situé entre deux montagnes, où par un prodige toujours subsistant, se trouvoit rassemblé tout ce qui se perd ici bas, soit par notre négligence, soit par le laps du temps, ou par l'effet du hasard.

Je ne parle pas des grandeurs & des richesses, objets toujours agités par la plus mobile des roues ; mais des autres avantages que les caprices de la fortune ne sauroient ni donner ni enlever. Il y avoit beaucoup de réputations, que le temps détruit ici bas peu à peu, comme un ver rongeur. Là sont une infinité de vœux & de peines, que nous autres mortels infortunés nous adressons à Dieu. Les larmes. & les soupirs des amans, le temps perdu dans les jeux, l'oïveté de l'ignorance, les vains projets qui n'ont jamais,

tu d'exécution , les desirs encore plus vains , y font en si grand nombre , qu'ils remplissent ce lieu presqu'entièrement. En un mot , tout ce que l'on perd ici bas se retrouve là-haut.

Le paladin , en passant au milieu de ces divers monceaux , se faisoit expliquer par son guide ce qu'ils contenoient. Il apperçoit plusieurs vessies très-gonflées , autour desquelles on entendoit des bruits & des cris confus. Le saint apôtre lui apprend que c'étoit les anciens royaumes des Assyriens , des Lydiens , des Perses & des Grecs , autrefois si fameux , & maintenant presque oubliés. Près de ce lieu , il remarque des hameçons d'or & d'argent ; c'étoit les présens que l'on fait aux rois , aux grands seigneurs , & aux gens riches dans l'espoir d'en être récompensé. Un peu plus loin il remarque des filets cachés sous des guirlandes ; il demande ce que cela signifie , & son conducteur lui répond que ce sont les adulations & les flatteries dont on se sert auprès des princes : les vers que l'on fait à la louange des grands seigneurs , y prennent la figure de cadavres de cigales.

Les amours malheureux y paroissent sous la forme de nœuds d'or & de chaînes de diamans.

Des griffes d'aigle représentent l'autorité que des princes négligeans laissent usurper à leurs ministres. Des soufflets gonflés de vent de tous côtés, sont l'image des espérances que donnent les princes, & des faveurs qu'ils prodiguent à leurs maîtresses, tant qu'elles sont jeunes & belles.

Il y avoit des ruines de villes & des débris de remparts confusément mêlés avec des trésors. Astolfe apprit du bon vieillard, que c'étoit quelques traités particuliers & une conjuration qui ne paroissoit pas fort secrète. Des serpens à tête de femme étoient l'emblème de la fausse monnoie, & des vols de toute espece. La servitude des cours y étoit représentée par des bouteilles brisées de tous les côtés. Il vit des mets de toute espece répandus en grande quantité sur le terrain ; c'étoit les aumônes faites après la mort. Il passa ensuite auprès d'une montagne composée de fleurs de toute espece qui autrefois répandoient un parfum exquis, mais dont à présent l'odeur est infecte. C'étoit, s'il m'est permis de le dire, la donation que Constantin fit au pape Sylvestre. Il y vit aussi une grande quantité de gluaux ; aimables beautés, c'étoit vos charmes.

Des milliers de vers ne suffiroient pas pour vous détailler les objets qui passèrent sous les yeux du paladin. Je vous dirai seulement qu'il y reconnut tout ce dont nous nous occupons sur la terre. La Folie seule y manquoit ; car jamais elle ne s'absente un seul instant de notre globe livré à son empire. Les yeux d'Astolfe se reportèrent aussi sur quelques-uns de ses jours qu'il avoit assez mal employés , & sur un grand nombre d'actions qu'il auroit pu se dispenser de faire ; mais qu'il n'auroit pas reconnues sans son guide céleste. Il vit ensuite ce que nous sommes tous si persuadés de posséder , que jamais nous ne le demandons à Dieu dans nos vœux : c'est du bon sens que je veux parler. Il y en avoit un amas qui à lui seul formoit une montagne considérable.

C'étoit un fluide extrêmement subtil & qui se feroit très-promptement évaporé, si on ne l'eût tenu exactement renfermé. Il se trouvoit dans différens vases propres à cet usage , & d'une capacité plus ou moins considérable selon le besoin. Le plus grand de tous étoit celui qui contenoit le bon sens de Roland. Astolfe le distingua faci-

lement, car on avoit écrit dessus : *Bon sens du paladin Roland*. Tous les autres vases présentoient de même le nom de celui dont ils renfermoient le sens. Le duc y apperçut la plus grande partie du sien ; mais il fut bien plus étonné d'y voir celui de plusieurs autres personnes qu'il n'auroit jamais soupçonnées d'en manquer, & à qui cependant il ne devoit en rester que fort peu ; car ils en avoient une prodigieuse quantité dans ce lieu. L'amour le fait perdre aux uns, la poursuite des honneurs en prive les autres. Quelques-uns le laissent sur les mers en courant après la fortune, plusieurs l'abandonnent pour les espérances que leur donnent la faveur des grands, ou les impostures de la magie, les pierres précieuses, les tableaux, & tant d'autres folies l'enlèvent à un grand nombre d'hommes ; enfin chacun le sacrifie à ce qui lui plaît le plus. On y trouve en grande quantité celui des philosophes, des astrologues, & même des poètes.

L'écrivain énigmatique de l'apocalypse permit à Astolfe de reprendre le sien. Il se mit sous le nez l'embouchure du vase qui le contenoit, & la liqueur retourna dans le lieu d'où elle étoit

sortie. Turpin prétend que depuis cette opération, Astolfe se conduisit sagement pendant un assez long espace de temps ; mais qu'une faute qu'il commit dans la fuite, le priva une seconde fois de ce fluide si nécessaire au cerveau.

Avant de quitter ce séjour lumineux pour redescendre sur la terre, le paladin fut conduit dans un palais bâti sur les bords d'un grand fleuve. Toutes les chambres de cette vaste demeure étoient remplies de pelotons de lin, de soie, de coton, de laine, teints de diverses couleurs ; les unes très-brillantes, les autres fort obscures. Sous le portique de cette demeure, étoit une femme dont l'âge avoit blanchi les cheveux, qui posoit sur un rouet chacun de ces fils ; comme nous voyons dans la saison brûlante où on recueille la soie, la villageoise tirer au bout d'un bâton plongé dans l'eau les fils du duvet dans lequel s'est enseveli le ver prisonnier. Quant la vieille avoit fini un de ses pelotons, on lui en rapportoit un autre, & ainsi de suite. Une troisième faisoit un choix parmi ces fils, que la première confondoit sur ses fuseaux, en séparant les plus fins des plus grossiers. Quel est le

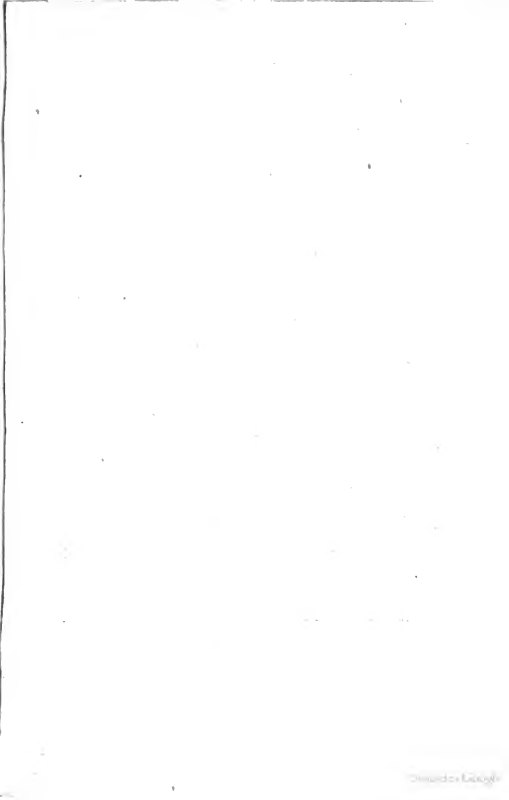
but de ce travail, dit Astolfe au saint, je ne le conçois pas. Ces vieilles, répondit l'apôtre, sont les Parques qui ourdissent la trame des humains. Votre vie dure aussi longtemps qu'elles sont à former chacun de ses pelotons; mais pas un instant de plus. La Mort & la Nature ont les yeux continuellement fixés sur ces fuseaux, pour savoir l'heure à laquelle elle doivent terminer vos jours. L'une de ces femmes sépare les fils les plus beaux des plus grossiers. Des premiers, on fait de superbes tissus destinés à embellir les demeures célestes. Les autres servent de chaînes aux malheureux condamnés aux supplices de l'enfer.

A chacun de ces fils déjà arrangés sur le fuseau, & mis à part pour servir à d'autres ouvrages, étoient écrits sur une petite plaque de fer, d'argent ou d'or, les noms de ceux à qui ils appartenoient. On en faisoit ensuite des amas, qu'un vieillard infatigable venoit sans cesse enlever. Ce vieillard étoit si léger, & avoit tous les membres si agiles, qu'il ne sembloit né que pour courir. Il emplissoit l'un des pans de sa robe de ces noms qui formoient plusieurs monceaux.

C H A N T X X X I V. 381

Vous saurez où il alloit , & pourquoi il s'occupoit de ce travail continuel, s'il vous plaît de prêter l'oreille, avec votre indulgence ordinaire, au Chant qui va suivre.





C H A N T X X X V.

QUI s'élancera dans les célestes régions ,
pour m'en rapporter la raison que j'ai perdue ,
depuis que le trait qui m'a blessé le cœur est
parti des yeux de la beauté pour qui je soupire ?
Quelque grande que soit cette perte , je ne m'en
plaindrois pas , si elle avoit des bornes ; mais
comme elle va toujours en augmentant , je crains
bien de devenir bientôt tel que j'ai dépeint Ro-
land. Pour la recouvrer cette raison , il n'est pas
besoin de m'élever si fort au-dessus de la terre ,
& de porter mon vol dans le paradis terrestre ,
ou dans le globe de la lune. Mon esprit ne s'est
pas envolé si loin. O vous , que mon cœur adore !
il erre autour de vos beaux yeux , de votre bou-
che vermeille , de votre col d'ivoire , de ces
globes d'albâtre. Si vous voulez que je le recou-
vre , permettez-moi de l'y recueillir avec mes
levres.

Le paladin parcouroit cet immense palais , en
observant quelle seroit la vie des hommes dans

Tome III.

B b

les siècles futurs ; après avoir vu tourner sur le rouët fatal celles qui étoient déjà commencées , parmi elles il apperçut un fil qui brilloit plus que l'or le plus pur. S'il étoit possible de rendre le diamant ductile , ses fils n'auroient pas tant d'éclat. Cette superbe trame , qui n'avoit pas son égale parmi toutes les autres , plut singulièrement à Astolfe , & il souhaitoit ardemment de savoir quant & pour qui elle seroit ourdie. Saint Jean crut pouvoir satisfaire la curiosité du paladin , & il lui dit : Il se fera écoulé , depuis la naissance du Christ , quinze siècles moins quatre lustres , lorsque celui que vous voulez connoître paroîtra dans le monde. Comme rien n'égalerà la splendeur & la beauté de ses destinées , sa naissance fera le plus rare bonheur pour son siècle , parcequ'il possédera tous les talens & toutes les vertus dont la nature , le travail & la fortune peuvent combler l'homme le plus heureusement né.

Entre les deux bras du roi des fleuves , est un bourg maintenant pauvre , peu considérable & borné par un profond marais , dont il s'exhale de noires vapeurs ; mais dans la suite des âges je

vois ce hameau se changer en une des plus belles cités de l'Italie, & bien plus distingué encore par l'amour des beaux-arts & des bonnes mœurs, que par la force de ses remparts & la magnificence de ses palais. Une illustration si grande & si rapide, ne fera point l'effet du hazard. Le ciel l'a ordonné dans ses justes décrets, pour qu'elle mérite de donner le jour au héros dont je vous parlois. C'est ainsi que l'on greffe avec la plus grande attention le rameau destiné à porter d'excellents fruits, & que l'ouvrier affine l'or dans lequel il veut enchasser une pierre du plus grand prix. Le Tout-Puissant choisira l'ame la plus parfaite & la revêtira du corps le plus accompli, lorsqu'il voudra accorder à la terre Hyppolite d'Est. C'est ainsi que se nommera l'heureux mortel que Dieu se plaira à combler de ses dons. Les rares qualités qui brilleront dans sa personne, suffiroient pour illustrer plusieurs autres hommes; il sera le soutien de la vertu & des beaux-arts. Enfin si je voulois entrer dans l'énumération de tout ce qu'il fera de beau & de grand, Roland pourroit attendre encore longtemps le retour de sa raison.

Telles étoient les grandes vérités que le disciple chéri du Seigneur dévoiloit au duc Anglois. Lorsqu'ils eurent parcouru ensemble le vaste palais des destinées, ils sortirent sur les bords du fleuve dont les flots limoneux rouloient à la fois le sable & l'onde. Ils trouverent sur la rive un vieillard qui venoit y apporter des noms gravés sur différens métaux. Vous vous rappelez sans doute ce que je vous disois à la fin de mon dernier Chant, d'un vieillard si lesté & si agile qu'il auroit devancé le cerf le plus léger. Il emplissoit sans cesse le pan de sa robe de ces noms accumulés, & il se déchargeoit de ce précieux fardeau ou plutôt il le jetoit dans le fleuve auquel on donnoit le nom de Léthé.

Dès que ce prodigue vieillard arrivoit sur les bords du fleuve, il secouoit sa robe & tous les noms, ainsi que je l'ai déjà dit, tomboient dans le fleuve. La plupart n'ayant aucune distinction alloient au fond; à peine en furnageoit-il un sur cent mille. Le long de ce fleuve, voloient une multitude de corbeaux, d'avidés vautours, & d'autres oiseaux de proie, dont les croassemens produisoient un bruit discordant & confus.

Tous se jettoient sur la riche proie que le vieillard répandoit dans le fleuve. L'un faisoit un nom avec son bec, l'autre se servoit de ses ongles crochus ; mais lorsqu'ils vouloient ensuite s'élever dans les airs, leurs ailes n'avoient pas la force de soutenir ce poids ; desorte qu'ils étoient contraints de les laisser retomber, & le Léthé engloutissoit pour jamais une foule de noms dont la mémoire méritoit de passer à la postérité.

Dans la foule de ces oiseaux, on distinguoit deux cignes de la plus éclatante blancheur qui, rayonnant de gloire, conservoient dans leur bec les noms qu'ils vouloient soustraire à l'oubli. Ces animaux bienfaisans en sauvent quelques-uns malgré les efforts du vieillard, qui voudroit les voir tous au fond du fleuve. Les autres sont oubliés pour jamais. Les oiseaux célestes portent ceux qu'ils ont saisi, tantôt en volant, tantôt en nageant, jusqu'au pied d'une colline sur laquelle s'élève un temple consacré à l'Immortalité. Une nymphe étincelante de gloire & de beauté, descend de cette colline, prend les noms dans le bec des cignes, & les place autour d'une statue élevée sur une colonne au milieu du temple.

Elle les y consacre & les y conserve avec tant de soin, qu'ils y restent pendant toute l'éternité.

Astolfe souhaitoit ardemment de pénétrer les mysteres cachés sous ces emblèmes. Il ne savoit pas ce que c'étoit que ce vieillard qui jettoit ainsi tous ces noms dans le fleuve sans qu'aucune raison parut l'y engager. Il ne connoissoit pas davantage la belle nymphe qui venoit au-devant des cygnes sur le bord du fleuve. Il demanda donc à son guide ce que tout cela signifioit. Je vous ai déjà dit, lui répondit le saint vieillard, qu'il ne se passoit rien sur la terre dont on ne vit ici l'image. Les actions y sont les mêmes. On les y représente seulement sous une forme différente.

Ce vieillard dont la barbe flotte sur la poitrine, & qui court avec tant de vitesse que rien ne l'arrête, s'acquite ici de ce que le temps fait sur la terre. Lorsque les fuseaux sont vuides, on cesse de vivre parmi vous; mais la réputation ainsi que les noms qui se voient ici se conserveroient éternellement, si, dans ces lieux, ce vieillard à longue barbe, & le temps, sur la terre, ne les faisoient disparaître. L'un, comme vous voyez, les jette dans le fleuve, l'autre dans le gouffre de

l'éternel oubli. De même qu'ici les corbeaux , les vautours , & les autres oiseaux de proie se donnent beaucoup de mouvement pour tirer de l'eau les noms qui leur paroissent les plus beaux ; ainsi font sur la terre les adulateurs , les bouffons , les parasites , les délateurs , enfin tous ceux qui vivent dans les cours , & qui savent y plaire plus que les gens de bien. On les y regarde comme d'aimables courtisans , parce qu'ils ont tous les vices des animaux les plus grossiers.

Lorsque la Parque impitoyable , ou plutôt les plaisirs de la table & de l'amour , ont coupé la trame des jours du prince assez stupide pour protéger ces hommes avilis , ils se donnent pendant quelques jours d'inutiles soins , pour porter ces noms dans leur bouche ; mais bientôt ils sont forcés de les laisser retomber dans le fleuve de l'oubli. Semblables à ces cygnes qui , en chantant mélodieusement , transportent ces noms dans le temple de l'Immortalité ; les poètes sauvent de l'oubli , plus cruel que la mort , la mémoire des hommes qui l'ont mérité par leurs grandes actions.

Qu'ils sont prudents & sages ces princes qui ,

à l'exemple d'Auguste , savent se faire aimer des grands écrivains ! ils n'ont plus à redouter les ondes du Lethé. Les poètes qui méritent véritablement ce titre , sont aussi rares que ces cygnes , soit parce que le ciel avare de ses dons ne veut pas les répandre à la fois sur une trop grande quantité d'hommes ; soit par la faute des princes , dont l'avarice laisse dans l'indigence le savoir & le génie , bannit les beaux arts , & opprime la vertu , en comblant le vice de leurs faveurs. Dans sa colere , le ciel aveugle l'esprit de ces princes stupides. Il leur fait détester la poésie , parce qu'il veut qu'après leur mort ils périssent tout entiers. S'ils avoient su se rendre les Muses favorables , leurs noms échapperoient à la nuit du tombeau : & , eussent-ils même été souillés de tous les vices , la myrrhe & l'encens n'exhaleroient pas un parfum plus suave que leur mémoire.

Énée ne fut pas aussi pieux , Achille aussi brave , Hector aussi terrible qu'on le prétend. Beaucoup d'autres hommes l'ont emporté sur ces guerriers par de semblables qualités ; mais l'argent & les terres que leurs descendants ont su prodiguer à propos , les ont fait élever à ce rang par les plus

grands génies. Le successeur du premier des Césars, n'eut ni la clémence, ni les vertus que le cygne de Mantouë célébra sur son luth harmonieux. Ce fut son goût pour la poésie qui lui fit pardonner les horreurs des proscriptions. Personne ne sauroit aujourd'hui si Néron fut injuste & cruel ; & quand le ciel & la terre se fussent déclarés ses ennemis, sa réputation n'en seroit pas moins brillante, s'il eut su se faire aimer des grands écrivains.

Homere a rendu Agamemnon victorieux, & a fait paroître les Troyens vils & lâches. Selon lui, Pénélope fidelle à son époux, fut exposée aux outrages de ses amans ; mais pour ne vous rien dissimuler, les Grecs furent défaits, Troie remporta la victoire, & la chaste Pénélope se comporta comme la plus vile des courtisanes. Voyez d'un autre côté quelle réputation a laissé la vertueuse Didon, qui passe aujourd'hui pour une prostituée, parce qu'il a plu à Virgile d'en dire du mal.

Ne foyez pas surpris de ce que je m'étends ainsi sur ce sujet ; j'aime les grands écrivains, & je dois les aimer : moi-même j'ai augmenté leur

nombre , & je me suis ainfi acquis une gloire immortelle , que , ni le temps , ni la mort ne fauroient m'enlever. C'étoit la moindre récompense que put m'accorder le Prince , dont j'ai tant loué les vertus. Mais je plains ceux qui vivent dans le siècle de fer , où on ne fait ce que c'est que la vertu. Le visage pâle , maigre , & exténué par les horreurs de la faim , ils sont souvent obligés de solliciter vainement la pitié des grands. Aussi les hommes qui cultivent la poésie & les beaux-arts sont-ils en très-petit nombre. Les animaux mêmes abandonnent les lieux où ils ne peuvent pas trouver leur subsistance.

En prononçant ces derniers mots le visage du saint s'enflamma d'un tel courroux , que ses yeux ressembloient à deux brafiers ardents. Puis , se retournant vers le duc , il calma par un doux sourire l'agitation qui avoit altéré ses traits. Laifsons présentement Astolfe avec le saint apôtre , je veux franchir d'un saut l'espace qui sépare le ciel de la terre ; car je sens que mes ailes affoiblies , ne fauroient me soutenir plus longtemps dans ces régions élevées. Je reviens donc à Bra-

damante dont la jalousie avoit percé le cœur d'un trait si cruel.

Après avoir renversé en trois coups les trois princes qui accompagnoient Ullanie, cette guerriere avoit continué sa route & s'étoit arrêtée le soir dans un château qui se trouvoit sur la route de Paris, & où elle apprit que son frere avoit défait Agramant, qui s'étoit retiré dans Arles. Alors, bien sûre que Roger avoit suivi ce prince, elle prit, dès que le jour parut, le chemin de cette ville, sous les remparts de laquelle Charles s'étoit déjà rendu, en poursuivant les débris de l'armée vaincue. Elle se hâtoit d'y arriver lorsqu'elle fit la rencontre d'une jeune personne très-belle & remplie de graces, quoiqu'elle fût plongée dans l'affliction la plus profonde. C'étoit l'amante du fils de Monodant, que Rodomont venoit de faire prisonnier sous ses yeux. Elle cherchoit un chevalier accoutumé, comme la loutre, à combattre sur la terre & dans l'eau, & assez brave pour qu'elle put l'opposer avec succès au roi d'Alger.

Lorsque l'inconsolable maitresse de Roger aperçut cette autre femme également désolée, elle la salua honnêtement & lui demanda quelle

étoit la cause de ses chagrins ? Fleurdelys la considère, & croit voir en elle tout ce que l'on peut désirer dans le plus parfait chevalier. Elle lui raconte donc l'histoire de ce pont, dont Rodomont défend le passage, & lui dit que son amant a été sur le point d'y périr, non qu'il fût moins brave & moins vigoureux que son adversaire ; mais parce que l'adroit Sarafin favoit se servir à son avantage de ce pont si étroit & de l'eau qui couloit dessous. Si vous êtes, ajouta-t-elle, aussi brave & aussi généreux que vous le paraissez, vengez-moi, je vous en conjure au nom du ciel, du barbare qui retient mon amant dans ses fers & me plonge dans la plus profonde douleur, ou du moins apprenez-moi dans quel pays je pourrai trouver un guerrier qui puisse résister à cet infidèle, & qui ait assez d'adresse dans les armes pour rendre tant d'avantages inutiles. En m'obligeant ainsi vous ferez ce que doit faire tout chevalier errant, & vous emploirez votre valeur pour le plus fidele des amans. Il ne me convient pas de m'étendre sur les autres qualités de celui pour qui je vous implore, elle sont en si grand nombre que pour ne pas les connoître,

il faudroit n'avoir jamais rien vu, ni rien entendu dire.

Bradamante, dont le cœur magnanime voloit au-devant de toutes les occasions où il y avoit de la gloire à acquérir, se détermine d'autant plus volontiers à cette entreprise, que lasse de la vie, depuis qu'elle se croit privée pour jamais de son cher Roger, elle cherche tous les moyens de la perdre honorablement. Amante infortunée, répondit-elle à l'aimable Fleurdelys, quelque'ils soient je vous offre mes services. Plusieurs raisons, dont je ne vous parlerai pas, m'y engagent; mais sur-tout, ce que vous me dites de la fidélité de votre amant. Je les croyois tous inconstans & parjures. En prononçant ces derniers mots, il lui échappa un profond soupir. Marchons, dit-elle ensuite, & le lendemain elles arriverent à cet horrible passage.

Dès que la sentinelle les apperçoit, elle sonne du cor & donne le signal ordinaire. Rodomont s'arme, s'avance sur le pont, & menace la guerriere de lui donner la mort, si elle ne lui abandonne ses armes pour en orner ce superbe monument. Bradamante, à qui Fleurdelys avoit raconté

comment le roi d'Alger avoit mis Ifabelle à mort , répond ainfi à ce fier Sarafin : Infensé , pourquoi veux-tu faire porter la peine de tes crimes à ceux qui ne les ont pas commis ? on fait de quelle maniere tu as fait périr cette jeune beauté. C'est par ton sang que tu dois appaifer fes mânes. Ta vie , que je vais t'arracher pour la venger , fera fans doute un facifice beaucoup plus agréable pour elle , que toutes les armures & les autres dépouilles des infortunés qui n'ont pas pu te réfifter. Cette offrande lui plaira même d'autant plus , qu'elle lui fera présentée par quelqu'un de fon sexe ; & mon deffein , en venant ici , étoit de la venger ; mais avant d'éprouver notre valeur l'un contre l'autre , il feroit à propos de faire quelques conventions. Si je fuccombe , tu me traiteras de même que tous les autres prifonniers ; mais fi , comme j'ai tout lieu de m'en flatter , je remporte la victoire , je veux avoir ton cheval & tes armes , détacher toutes les autres du tombeau , & n'y laiffer que les tiennes. Je prétends auffi que tu rendes la liberté à tous les prifonniers que tu as faits.

Ce que tu demandes eft jufté , répondit Rodo-

mont, je ne pourrai cependant pas te remettre sur le champ les prisonniers; mais je te promets, & je te donne ma parole, que si, contre toute apparence, tu me forces de rester à pied, ils te seront rendus aussi promptement qu'il me sera possible de les faire revenir d'Afrique; mais si tu es vaincu, comme il est bien plus naturel, & comme je suis bien sûr que cela ne manquera pas d'arriver, tes armes ne seront pas suspendues à ces marbres, ton nom n'y fera point inscrit. Je ferai avec le plus grand plaisir le sacrifice de ma victoire à ces beaux yeux, au charmant visage, à ces tresses blondes, qui m'ont déjà inspiré tant d'amour. Tout ce que je desirerai de toi, c'est qu'au lieu de me haïr, tu te disposes à m'aimer. Je suis & si brave & si vigoureux, que tu ne dois pas rougir d'avoir du dessous avec un guerrier tel que moi.

Bradamante indignée de cette plaisanterie sourit amerement, & sans répondre davantage au superbe Sarasin, elle retourne au commencement du pont, pique son cheval, met en arrêt l'ennemi d'or, & s'avance contre son terrible adversaire. Rodomont, de son côté, accourt à

bride abattue. Le pont ébranlé sous les pieds de leurs rapides coursiers, retentit au loin. La lance d'or de la fille d'Aimon produisit sur le champ son effet ordinaire. Elle enleva de ses arçons ce Sarasin si fameux dans les combats, l'éleva dans les airs & l'étendit sur le pont. Peu s'en fallut que Bradamante ne tombât dans le fleuve en achevant de fournir sa carrière. Mais Rabican, qui avoit été conçu par le vent & par la flamme, étoit si lesté & si agile, qu'il trouva assez de place sur le bord du pont. Il auroit marché de même sur le tranchant d'une épée.

Elle se retourne, & revenant vers le Sarasin, qui n'avoit pas encore eu le temps de se relever, elle le plaïsante à son tour. Tu vois, lui dit-elle, qui de nous deux a le dessous. Rodomont confus de sa défaite, ne put, ou ne voulut pas répondre. Il ressembloit à un homme dont les sens sont égarés. Il se releva tristement, sans proférer un seul mot, & après avoir fait cinq ou six pas, il ôta ses armes, qu'il jeta avec fureur contre ces roches; & après avoir ordonné à l'un de ses écuyers d'aller chercher les prisonniers & de leur rendre la liberté, il s'éloigna de ces lieux
avec

Napoli
V. R. III



Adriano 16

avec la rapidité de l'éclair. Depuis , on n'en entendit plus parler. On fut seulement qu'il s'étoit retiré dans une sombre caverne.

Bradamante avoit déjà suspendu les armes de ce guerrier à ce superbe tombeau. Elle en fit enlever toutes celles qui appartenoient aux chevaliers de la cour de Charles. Elle ne toucha pas au reste , & ne permit pas que personne s'en emparât. A côté des armes de Brandimart , étoient celles de Sanfonnet & d'Olivier , qui , partis du camp dans le dessein de trouver Roland , avoient pris ce chemin comme le plus court. Ils étoient tombés entre les mains du fier Sarasin , qui les avoit fait partir la veille pour ses états. Ces armes furent les seules dont Bradamante dépouilla le monument. Elle donna ordre de les déposer dans la tour , & elle voulut que les autres continuaissent à honorer la sépulture d'Isabelle & de son amant.

On y voyoit celles d'un prince qui s'étoit donné bien des soins inutiles pour recouvrer Frontalet , son excellent cheval. C'étoit Sacripant , roi de Circassie , qui , après avoir erré longtemps dans les plaines & dans les vallons,

étoit arrivé au fatal pont pour y laisser encore un autre cheval ainsi que ses armes. Il s'étoit ensuite éloigné de ce lieu , à pied & sans armes , comme Rodomont permettoit de le faire à tout chevalier infidele. Mais il n'osa plus se remonter au camp d'Afrique. Il auroit trop rougi d'y paroître dans cet état , après s'être vanté d'y revenir triomphant. Las de la guerre , il résolut de se livrer entierement à l'amour , & il se mit à chercher celle qu'il aimoit passionnément. Le hasard lui apprit que cette beauté avoit repris le chemin de ses états , il s'empressa de voler sur ses traces ; mais revenons à la fille d'Aimon.

Lorsqu'elle eut fait graver sur la tour une nouvelle inscription qui apprenoit de quelle maniere elle avoit rendu ce passage libre , elle demanda à Fleurdelys , qui toujours affligée & les yeux baissés versoit un torrent de larmes , de quel côté elle portoit ses pas. Je vais , lui répondit l'amante de Brandimard , me rendre à Arles au camp des Sarasins , où je compte trouver un vaisseau & des amis qui passeront avec moi en Afrique. Je ne m'arrêterai pas un instant que je n'aie retrouvé celui qui doit-être mon époux ; je veux tenter

tous les moyens possibles pour le tirer de prison, & ne pas me trouver au dépourvu, si Rodomont manque à sa parole. En ce cas, lui répondit Bradamante, j'offre de vous accompagner jusqu'à Arles. Alors je vous prierai d'aller trouver de ma part Roger, le plus vaillant des guerriers d'Agramant, qui a rempli la terre du bruit de ses exploits, & de lui rendre cet excellent cheval, dont j'ai renversé le superbe Rodomont. Je vous remets, lui direz-vous en même-temps, ce cheval, de la part d'un guerrier qui veut vous prouver & faire connoître au monde entier que vous lui avez manqué de foi. Ainsi revêtez votre cuirasse, prenez votre bouclier & préparez-vous à le combattre; car il vous attend avec la plus grande impatience. Voilà ce que je vous prie de lui dire, sans y rien ajouter de plus. S'il vous demande qui je suis, vous lui répondrez que vous l'ignorez.

Fleurdelys assura Bradamante, avec sa politesse ordinaire, que non-seulement elle s'acquitteroit de ce message avec plaisir; mais que s'il étoit nécessaire elle exposeroit sa vie pour une amie qui n'avoit pas épargné la sienne pour l'o-

bliger. Bradamante la remercia , & lui remit Frontin. Elles partirent ensuite & elles marchèrent à si grandes journées le long du Rhône , que bientôt elles découvrirent les murs d'Arles , & entendirent la mer mugir contre ses rivages. Bradamante s'arrêta au commencement des faubourgs , pour donner à Fleurdelys le temps de remettre à Roger le cheval qu'elle lui envoyoit. Celle-ci se présente , entre dans les barrières , passe le pont ainsi que la porte , prend un guide , & se fait conduire à l'endroit qu'habitoit Roger. Elle y descend , s'y acquitte de son message , lui rend Frontin , & sans attendre sa réponse , elle part comme un trait , pour exécuter ce qu'elle avoit résolu.

A ce discours , Roger confondu ne sait que penser. Il se tourmente envain pour deviner quel est le guerrier qui , dans le même moment , l'outrage & le traite avec tant de courtoisie. Il ne conçoit pas quel peut être celui qui l'accuse d'avoir manqué à sa parole , & il en soupçonneroit Bradamante moins que tout autre. Il étoit plus porté à croire que c'étoit Rodomont ; car il n'avoit alors de querelle qu'avec ce guerrier ;

mais il favoit que le roi d'Alger n'avoit aucune raison de lui faire de semblables reproches.

Cependant la guerriere de Dordogne sonne du cor & défie au combat. On vint apprendre à Marfile & à Agramant qu'un chevalier étranger provoquoit leurs guerriers. Serpentin, qui se trouvoit alors par hasard avec les généraux, obtint de sortir le premier, & promit de faire prisonnier ce téméraire. Le peuple s'assemble sur les remparts; les enfans & les vieillards y courent à l'envi, & il n'est personne dans la ville qui ne veuille voir quel sera l'issue de ce combat.

Serpentin se présente sur le champ de bataille avec une riche cotte d'armes & une armure magnifique; mais il est renversé du premier choc, & son courfier prend la fuite comme s'il avoit des ailes. Bradamante, toujours honnête, court après cet animal, l'arrête & le remet à Serpentin, en lui disant : retournez & dites à votre général de m'envoyer un chevalier plus exercé dans les combats. Le roi d'Afrique, qui étoit sur les murs avec une nombreuse suite, fut très-surpris de cet excès de générosité. Quel est donc, s'écria-t-il,

le guerrier qui dédaigne de tels prisonniers ? Serpentin rentre dans la ville, & dit au roi que son adversaire demandoit un guerrier plus exercé dans les combats.

Grandonio de Volterna se leve furieux. C'étoit le plus superbe chevalier de l'Espagne. Il demande & obtient de paroître le second sur le champ de bataille. Ta courtoisie, dit-il à la guerriere du ton le plus menaçant, ne te servira de rien. Si je puis m'emparer de toi, je ne t'en conduirai pas moins aux pieds de mon prince, ou plutôt tu mourras ici; car mon bras n'est pas accoutumé à laisser la vie à ceux qu'il combat. Ta férocité, lui répondit la modeste guerriere, ne fera pas pour moi une raison d'être moins polie à ton égard. Je te conseille de rentrer dans la ville avant d'avoir éprouvé la pesanteur de mon bras. Retourne donc sur tes pas, & dis de ma part à ton prince, que je ne suis pas venue ici pour me mesurer contre tes semblables, mais pour trouver un adversaire digne de moi.

Ces paroles piquantes redoublent la fureur du Sarasin. Il détourne son cheval sans y répondre. La guerriere en fait autant, pousse à lui avec

Rabican & la lance d'or. A peine cette lance fatale a-t-elle touché l'écu de Grandonio qu'il est renversé. La généreuse guerrière arrête son cheval & le lui rend. Je t'avois bien prédit, lui dit-elle, qu'il valoit beaucoup mieux t'acquitter de mon message que me combattre. Dis, je te prie, à ton prince, qu'il choisisse dans son armée un chevalier capable de me résister; car je ne suis pas venue ici pour me fatiguer inutilement contre de si foibles guerriers.

Les spectateurs du combat ne peuvent pas deviner quel est ce chevalier si ferme sur ses arçons. Ils nomment les plus fameux d'entre leurs ennemis, ceux qui souvent les avoient fait trembler dans les ardeurs de la brûlante canicule. Quelques-uns le prennent pour Brandimart, le plus grand nombre croit que c'est Renaud, tous nommeroient Roland; mais ils connoissent son état déplorable.

Le fils de Lanfuse voulut paroître le troisième dans cette joute. Ce n'est pas, dit-il, que j'espère en revenir victorieux; mais ma chute pourra servir d'excuse à ceux qui se sont laissé renverser. Il s'arma ensuite, & sur cent chevaux qu'il nour-

riffoit pour les combats , il choisit le plus vigoureux & le plus rapide à la course. Il s'avance ensuite pour joûter contre la guerriere ; mais auparavant ils se saluerent réciproquement. Oserois-je , lui dit alors Bradamante , vous prier de m'apprendre votre nom. Aussi-tôt Ferragus , qui n'étoit pas accoutumé à se cacher , se nomma. Je ne refuserai pas , ajouta-t-elle , de vous combattre ; mais il en est un autre que j'aurois préféré. Quel est cet autre , répondit Ferragus ? Roger , reprit la guerriere , & à peine ce nom chéri eut-il passé ses levres que sa figure devint plus vermeille qu'une rose. C'est , continua-t-elle , sa réputation qui m'attire ici. La chose du monde que je desire le plus est de me mesurer avec lui , & de voir ce qu'il fait faire dans une joûte. Elle dit naïvement ces derniers mots , auxquels quelques-uns de mes Lecteurs ont peut-être déjà donné une interprétation maligne. Commençons , lui dit Ferragus , par essayer qui de nous deux l'emportera. Si je ne suis pas plus heureux que les autres , ce brave chevalier contre qui vous desirez tant de combattre , fera me venger.

Bradamante , pour parler plus facilement ,

avoit levé la visière de son casque. Les yeux de Ferragus se portent sur tant d'attraits, & déjà il est à moitié vaincu. C'est, disoit-il en lui-même, un habitant des célestes demeures, sa lance lui est inutile, ses beaux yeux lui suffisent pour triompher. Tous deux prennent en même-temps du champ pour courir l'un contre l'autre : & Ferragus eut le sort de ceux qui l'avoient précédé. Rentrez dans la ville, lui dit alors la fille d'Aimon, en lui remettant son cheval, & songez à vous acquitter de votre parole. Ferragus, plein de confusion, alla rejoindre Agramant. Il y trouva Roger, à qui il apprit que le chevalier étranger demandoit à le combattre.

Roger qui ne savoit pas quel étoit cet adversaire, se réjouit comme s'il étoit sûr de la victoire. Il se fait apporter son casque & se prépare au combat sans être effrayé par la chute des autres. Le Chant suivant vous apprendra comment il sortit de la ville, & ce qui s'en suivit.







